

Jacob

LES PORTES D'ATLANTICA

Roman



Une affiche inhabituelle

1

Comme chaque matin depuis au moins quinze ans, Aymeric Koyuncu se rendait de son domicile à son lieu de travail situé dans la cité administrative, par le moyen de transport universellement utilisé dans les Cités : les trottoirs roulants appelés Pistes. Dans les Cités modernes, les routes avaient quasiment disparu, à l'exception de quelques grands axes réservés aux transports lourds. Les rares véhicules individuels étaient des voitures officielles ou appartenant à des sociétés ; elles utilisaient la suspension magnétique sur des trajets parfaitement délimités et flottaient donc à une certaine distance du sol. Mais pour les particuliers, le moyen normal de circulation au quotidien, c'était les Pistes.

Le paysage de la Cité de New-York n'était pas différent de celui des autres Cités : d'un aspect uniformément gris, comme les immeubles, comme le sol ou le plafond de chaque Niveau. L'éclairage diffus et rarement visible différait généralement d'un quartier à l'autre, plutôt blanc dans les zones de transports et les bâtiments officiels ou à usage professionnel, plutôt jaune dans les zones résidentielles, et rouge dans les aires à vocation commerciales. Mais la règle n'était pas bien établie et les exceptions étaient fréquentes. La seule qui était absolue était la signalisation verte pour les zones consacrées aux activités sociales, qu'il s'agisse des Restaurants publics ou des Toilettes collectives. Toute personne qui se serait retrouvée dans un quartier éloigné de son domicile ou de son travail aurait été assurée de retrouver son chemin facilement en repérant les lieux de transport ou de restauration. Dans ce gris uniforme, les couleurs étaient rares, la plupart du temps circonscrites aux zones commerciales. Ces zones commerciales étaient rares aussi, la plupart des besoins étant assurés par quelques magasins et surtout les Restaurants sociaux. Peu d'habitants étaient tentés par les maigres possibilités offertes par les différents commerçants, l'essentiel de l'offre en la matière étant constituée par l'habillement. En dehors du gris qui représentait ainsi l'essentiel du paysage quasi-uniforme, les seules taches de couleurs repérables, en dehors des zones commerciales, étaient les voyageurs qui arpentaient les Pistes.

C'est pourquoi Aymeric Koyuncu avait été particulièrement surpris de découvrir ce matin-là, à la jonction entre trois des Pistes les plus fréquentées, la

sienne, provenant du niveau 16 et allant à la cité administrative et celles provenant des quartiers résidentiels des niveaux immédiats, 15 et 17, un panneau publicitaire tout-à-fait inhabituel dans un endroit pareil, fort coloré de bleu, de vert et de jaune, représentant manifestement un paysage de l'Extérieur. Ce cliché provenait sans nul doute d'une planète spacienne. Le panneau, situé assez près de la Piste, ne permettait pas, en raison de la vitesse, de lire exactement les textes écrits en caractères assez petits, si ce n'était un numéro de contact plutôt facile à mémoriser. De plus, le panneau était orienté de telle manière qu'il n'était visible qu'à l'aller. Pour le lire sur le chemin du retour, les arpenteurs des Pistes auraient dû se retourner à l'endroit du croisement au risque de heurter un autre marcheur venant en sens inverse, lui aussi inattentif pour les mêmes raisons. Il sembla à Aymeric Koyuncu que l'emplacement de ce panneau qui ne pouvait laisser personne indifférent était à la fois bien et mal choisi. Au troisième jour, il nota mentalement le numéro de contact. Il aurait pu se douter qu'il n'avait pas été le seul.

2

Ce soir-là, Aymeric Koyuncu tournait et retournait entre ses mains le prospectus pris sur le présentoir mural à l'entrée de l'agence qu'il venait de quitter. Il ne lui avait pas fallu moins de deux semaines pour prendre la décision de composer le numéro de contact inscrit sur l'affiche. La voix féminine d'un message enregistré indiquait platement l'heure d'ouverture des bureaux et le chemin à prendre à partir de la cité administrative, c'est-à-dire sur le chemin du retour. Il suffisait en effet de quitter la piste à la sortie 14B pour être à 200 mètres de l'agence, ce qui ne constituait qu'un détour de quelques minutes vers l'entrée de la zone commerciale. Le prospectus reprenait strictement la même image que celle de l'affiche, accompagnée d'un argumentaire bref : « tout ceci est à votre portée ». En page intérieure, en ouvrant le dépliant, se trouvaient d'autres photographies plus petites, représentant des maisonnettes, des jardins, des paysages, prairies, montagnes, collines et plages. Pour un habitant de la Cité, habitué à vivre reclus dans les profondeurs de la ville souterraine, cela représentait un monde fort peu concret pour ne pas dire totalement étranger.

La présence de cette affiche publicitaire était devenue un événement largement commenté dans la Cité, d'autant plus que le procédé était rare. Elle faisait l'objet de

nombreuses conversations entre collègues de bureau. À la maison, sa femme aussi en avait déjà parlé : elle n'avait pas vu de ses yeux l'affiche en question car son lieu de travail la conduisait à quitter la Piste principale plus tôt, mais en avait eu connaissance par des relations professionnelles. Aymeric Koyuncu pensa donc qu'elle serait certainement ravie de découvrir ce soir la documentation qu'il avait rapportée. D'habitude, il filait sur les Pistes roulantes du retour, comme tous les usagers. Mais ce soir-là, il avait préféré se ranger bien sagement sur le côté pour examiner plus attentivement le document. D'emblée, un grand titre : « *Et si vous commenciez une nouvelle vie sur Atlantica ? Tout ceci est à votre portée* ». Suivaient des photos en couleur représentant les lieux ainsi que d'autres qui représentaient des clients manifestement ravis. Aymeric Koyuncu s'attarda sur ces sourires : des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux. Seul point commun, ce sourire commercial qui semblait provenir d'une publicité pour de la pâte dentifrice. Ces familles semblaient bien poser devant des maisonnettes ou dans des jardins. Cela lui donna le frisson : rares étaient les habitants des Cités qui avaient eu l'occasion d'être un jour en contact avec l'Extérieur. Et encore plus rares étaient ceux qui en avaient éprouvé du plaisir. Et là, sous ses yeux, des personnes âgées, des adultes, des enfants qui semblaient ravis de se retrouver à l'air libre.

Pourtant, ce genre d'image n'était pas rare. Pour peu qu'on se passionnât pour ces questions, il était possible de trouver dans l'Encyclopédie des banques d'images disponibles depuis les terminaux publics des clichés pris depuis les planètes spaciennes, notamment Aurora, la plus connue, mais aussi Cérès, une planète agricole, ou Thétys, la planète océan. Bien entendu, aucun Terrien ne s'y était jamais rendu en personne, pas même parmi les dirigeants. Ces planètes spaciennes n'étaient habitées que par de rares descendants d'émigrés de la première diaspora qui étaient partis s'y établir avec beaucoup d'équipements technologiques de pointe et la plupart des robots disponibles dont on ne voulait plus sur Terre. Pour le Terrien ordinaire, ces cinquante mondes restaient à peu près inconnus et il était rare qu'il en soit fait mention, y compris dans les programmes scolaires. Rares étaient les Terriens qui auraient été capables d'en citer spontanément une demi-douzaine. Et ces mondes provoquaient bien plus l'indifférence que l'admiration ou l'animosité. Mais ils représentaient la seule source d'images tant soit peu exotiques car les quelques huit cents Cités terriennes étaient toutes construites sur le même modèle. Du moins, c'est ce qu'on en disait car les relations inter-Cités étaient rares

et plutôt locales. Les habitants de la Cité de New-York connaissaient bien l'existence des Cités voisines de Philadelphie, Chica, Baltimore et Washington car elles étaient reliées par l'Express. Mais rares étaient ceux qui auraient pu dire quoi que ce soit à propos des Cités de Londun, Paris ou Mumbay, dont ils avaient occasionnellement entendu prononcer le nom. Ni surtout où elles se trouvaient exactement.

La publicité Atlantica était donc devenu un événement local. Mais le succès obtenu tenait sans doute aussi au fait qu'elle n'évoquait pas un monde spacieux, mais un « autre monde » plus lointain, et surtout accessible aux humains ordinaires et pas seulement réservé aux héros de l'élite spacieuse. « Une nouvelle Aurora est à VOTRE portée ! Une nouvelle Aurora est faite POUR VOUS » constituait le message subliminal. Aymeric Koyuncu restait perdu dans ses pensées au point qu'il faillit manquer la bifurcation vers le trottoir roulant qui le conduisait chez lui. Arrivé devant sa porte presque par surprise, il mesura le poids des automatismes qui constituaient son quotidien et celui de la plupart de ses contemporains. Il pénétra dans le bâtiment, se dirigea vers l'escalator qui conduisait au sixième étage, prit le troisième couloir et une fois arrivé devant le bon numéro d'appartement, frappa son code et introduisit sa clé-passe. Sa femme Nelly, était déjà là, ce qui était inhabituel.

Encore qu'en y réfléchissant un peu, c'est vrai qu'il avait perdu du temps à se rendre à l'agence puis à lire le prospectus plutôt qu'à dévaler les pistes roulantes comme à son ordinaire. Une bonne demi-heure perdue et c'était suffisant pour avoir permis à sa femme d'arriver la première. Elle vint droit sur lui l'air inquiet. « Que se passe-t-il ? D'où arrives-tu pour être en retard comme cela ? » demanda-t-elle visiblement perturbée par le caractère inhabituel de la situation.

– Ne t'inquiète pas, ma chérie, dit-il. C'est juste que je me suis arrêté à l'agence Atlantica pour retirer le prospectus dont nous avons parlé avant-hier.

– Tu aurais pu me prévenir, je me suis fait un sang d'encre. Mais ça t'a pris tout ce temps ?

– Oui, dit Aymeric Koyuncu un peu agacé d'avoir à se justifier, mais j'ai surtout lambiné sur les trottoirs à lire le prospectus. J'ai pensé te faire plaisir, Nelly. Et puis n'exagère pas : je ne suis pas en retard à ce point.

– Ce prospectus, tu en penses quoi ? dit Nelly qui ignore la fin de l'explication et s'approchait. Elle pencha la tête pour apercevoir le document. « Oh, que c'est beau ! »

– C'est beau, oui, mais c'est à l'air libre, répondit Aymeric, renfrogné.

– Forcément que c'est à l'air libre puisque c'est sur une planète spacienne, répondit Nelly.

– Justement, ce n'est pas une planète spacienne.

– Peut-être, mais c'est tout comme : c'est comme une planète spacienne, mais sans les spaciens. Une planète pour nous si nous voulons. C'est ma collègue qui m'a expliqué la différence.

– Justement, ce n'est pas très différent : on y vit à l'Extérieur. Tu t'y vois, toi ?

– Dans une maison, un jardin et dans un tel paysage, bien sûr que je m'y vois !

– Mais à l'Extérieur...

– On doit s'y faire assez vite. Regarde-les, dit-elle en montrant les photos des différentes familles. Ils n'ont pas l'air perturbés !

– Eux, ils posent pour la photo. Mais moi, ça me donne le vertige...

– Toi, tu es un gros ringard ! Ton train-train de vérificateur des aérations, c'est toute l'ambition que tu as ? Moi je ne suis pas contre une expérience nouvelle. Tu sais quelle est l'ambiance chez nous !

– Je sais, mais de là à s'installer si loin et surtout vivre à l'Extérieur !

– Je te comprends, chéri, mais franchement, qu'est-ce que tu regretterais d'ici ?

Aymeric Koyuncu ne répondit pas à cette dernière question.

– C'est vrai qu'il est bien beau, leur prospectus, mais à y regarder de plus près, il ne nous apprend pas grand chose : ils ne disent rien à propos de la planète, sinon ces quelques photos, et le numéro pour un rendez-vous si on est intéressé pour en savoir plus. Pour moi, ça ressemble plutôt à un appât publicitaire. C'est un coup à perdre son temps.

– Ce papier ne dit rien sur la planète ? C'est idiot : tu étais sur place. Tu aurais pu te renseigner.

– Non. La réceptionniste m'a désigné directement le présentoir et ne s'est plus occupée de moi. En sortant, j'ai croisé un couple qui entraînait le prospectus à la main.

Je suis sûr qu'ils venais pour un rendez-vous. Si tu veux en savoir plus, tu sais comment faire...

Ils discutèrent encore longtemps du prospectus mais plus généralement de la perspective de changer de vie, puis ils se couchèrent tard et dormirent mal. Ils s'avouèrent le lendemain matin avoir passé une partie de la nuit, l'un à rêver à une nouvelle vie, l'autre à appréhender une nouvelle vie par trop inhabituelle. Leur journée se passa exactement comme la précédente : Aymeric se rendit très tôt au service du contrôle des aérations où les rapports signalant les incidents qui s'empilaient comme à l'ordinaire. Et de son côté, Nelly retrouva son poste de comptable au service de l'Approvisionnement, sous-direction des levures, bureau des souches, ainsi que sa collègue exécration. Et le soir, ils se retrouvèrent à l'heure habituelle, mais tous les deux d'humeur maussade. Ils se devinèrent d'un regard comme cela arrive souvent après trente années de vie commune. « Je prends rendez-vous pour nous deux, n'est-ce pas ? » et bien entendu, elle ne dit pas non.

3

Si le rendez-vous fut rapidement obtenu, il n'était pas immédiat et il fallut aux Koyuncu attendre une douzaine de jours. Dès le soir de la prise de rendez-vous, un coursier vint leur apporter à domicile une grande enveloppe à l'entête de l'agence. Le procédé était plutôt inhabituel. L'enveloppe contenait, outre le prospectus qu'il connaissaient déjà, deux pages de témoignages de familles à la mine réjouie posant devant des petites maisons. Il n'était plus question de grands jardins ou de paysages grandioses mais après tout, c'était bien normal : impossible de montrer sur la même photo des visages souriants et de grands espaces. Chaque photo était accompagnée d'une légende : la famille X habitait la Cité Y et vit désormais dans une maison près de la grande plage d'Atlantica, ou au pied des montagnes d'Atlantica, ou dans la prairie d'Atlantica, ou au bord du fleuve d'Atlantica. Les Cités d'origine qui étaient mentionnées étaient toutes différentes. La leur ne figurait qu'une fois, au milieu de la liste. Un couple de personnes âgées se tenant par la main disait : « nous n'aurions même pas pu en rêver, et maintenant, nous y sommes ! ». L'ensemble donnait irrésistiblement l'envie de ne pas rater cette ultime occasion. Aymeric et Nelly se regardèrent en souriant.

– Je ne me doutais pas que c'était une entreprise aussi importante, dit Aymeric. Si j'en crois le prospectus, elle est présente dans de nombreuses autres Cités.

– Après tout, c'est logique, répondit Nelly. C'est grand une planète. Il y a assez de place pour faire des démarches dans toutes les Cités. Ça m'a l'air fort bien organisé. J'imagine des vols spatiaux partant de chaque Cité une fois qu'ils sont complets, et qui débarquent à jet continu sur un secteur d'accueil de cette planète.

– On dirait presque que tu y es déjà allée ! dit Aymeric en jetant à sa femme un regard étonné.

– C'est que... j'imagine assez bien comment cela doit se passer, non ? J'espère qu'ils nous donneront tous les détails. Veux-tu me montrer l'autre document ?

Dans leur hâte de consulter le document-témoignage et ses jolies couleurs, ils en avaient négligé l'autre qui ressemblait à un formulaire bien classique et austère, intitulé « Plan de financement ». Ils le parcoururent plusieurs fois.

– Tu y comprends quelque chose ? demanda Nelly.

– Ce n'est pas très clair. Je comprends qu'il y a une formule un peu compliquée qui combine l'apport que nous pouvons faire immédiatement et le nombre d'années où nous pouvons assumer un petit loyer, et qui dépend de notre âge aujourd'hui. Plus nous pouvons apporter et plus nous pouvons travailler, plus nous pouvons obtenir un logement grand, joli et bien placé. Du moins c'est que je crois comprendre.

– Pourquoi est-ce si compliqué ? demanda Nelly.

– Je suppose que c'est parce que des personnes âgées disposent de plus de patrimoine et de moins d'espérance de vie alors que des jeunes n'ont que peu de patrimoine mais peuvent travailler de longues années ? Après tout, sur une planète jeune, il doit y avoir beaucoup de travail, ne serait-ce que dans la construction et l'équipement. Tiens, d'ailleurs, dans cette case, nous devons indiquer quelle est notre profession actuelle. Ça m'étonnerait qu'un spécialiste en aération dans une Cité soit d'une quelconque utilité sur une planète où l'on vit à l'Extérieur.

– Quant à notre patrimoine actuel, je ne vois pas ce qu'ils veulent dire : dans toutes les Cités, les logements sont en location. À part nos économies, je ne vois pas à quel patrimoine ils font allusion. Penses-tu que d'autres Cités sont organisées différemment ?

– À vrai dire, je n'en sais rien. J'ai tendance à penser que nous vivons tous de la même manière mais qu'en savons-nous ? Peut-être que certains quartiers plus riches que le nôtre comptent des propriétaires ? Ou bien est-ce courant dans d'autres Cités ?

– Que de questions à poser ! Il faut soigneusement noter tout cela, dit Nelly.

Le jour du rendez-vous arriva enfin. Aymeric et Nelly avaient pris pour l'occasion un jour de repos et se préparèrent comme s'ils se rendaient à une cérémonie. Ils reprisent les Pistes comme l'ordinaire puis bifurquèrent pour se rapprocher du point de vente. Ils terminèrent à pied en bordure d'une zone commerciale rouge. Aymeric connaissait le chemin mais l'agence n'était pas difficile à repérer. Quand ils entrèrent, elle était vide. C'était plutôt normal vu qu'on était en milieu d'après-midi. Une employée derrière un comptoir semblait les attendre et les accueillit très chaleureusement. Elle les conduisit dans un petit salon d'attente où ils retrouvèrent les mêmes prospectus sur une table basse. Les murs autour d'eux étaient décorés de paysages. Était-ce Atlantica ? Ils discutèrent à voix basse pendant une dizaine de minutes. Tout à coup, la porte s'ouvrit et un homme de haute stature et fort bien vêtu fit son apparition et se dirigea vers eux avec un air jovial. Il les salua comme s'il recevait des invités d'honneur et les pria de passer dans le bureau attendant.

– Permettez-moi tout d'abord de me présenter, dit-il. Hermann Karabuz, directeur de l'agence Atlantica de la Cité de New-York. Nous sommes présents dans la plupart des Cités de la planète, mais vous devez vous douter que New-York n'est pas la plus modeste, dit-il avec l'air de vouloir faire de l'humour. Cela étant, le bonhomme était plutôt impressionnant de même que le bureau.

Aymeric et Nelly n'avaient pour ainsi dire jamais vu un endroit de ce genre : un bureau d'une trentaine de mètres carrés. Dans les cités, les emplacements étaient généralement de petite taille : un logement ordinaire pour un couple dépassait rarement les quinze mètres carrés, soit une grande chambre et un coin lavabo. Les repas étaient le plus souvent pris dans les Restaurants communautaires et chaque Quartier comprenait ses Toilettes collectives. Une légende urbaine prétendait que de riches familles ou de hauts fonctionnaires pouvaient disposer de logements plus grands comportant, disait-on, une pièce à vivre, une voire plusieurs chambres selon la taille de la famille, et de plus une cuisine et une salle de toilette individuelle. Cela relevait certainement davantage de la légende ou du souvenir car on aurait du

mal à imaginer comment des particuliers auraient pu utiliser une cuisine et s'approvisionner. Quant à imaginer des toilettes individuelles, c'était peu crédible car elles auraient alors nécessité des arrivées et des évacuations d'eau. À moins d'imaginer des quartiers spécialement conçus ainsi, c'était quand même hautement improbable. En tout cas, personne n'en avait jamais vu et jamais les chaînes d'holovision n'en avait montré. Quant à disposer d'un seul bureau de trente mètres carrés, c'était plutôt la surface consacré ordinairement à plusieurs bureaux à cloisons semi-fermées par des plasto-vitres. Cette impression d'espace, si luxueuse, était sans doute un avant goût de la vie sur Atlantica.

– Installez-vous, je vous en prie. Je suppose que vous avez pris connaissance de nos prestations et que vous souhaitez quelques éclaircissements. Laissez-moi tout d'abord vous en dire plus sur notre planète Atlantica. Elle a été découverte il y a près de deux siècles et se situe à quatre-vingts années lumière, c'est-à-dire deux fois plus loin que la plus lointaine des planètes spaciennes. Elle était donc trop éloignée pour faire partie des Cinquante. Pendant près deux cents ans, elle a été explorée mais jamais exploitée car elle est pauvre en ressources minières, mais en revanche riche en bois. Il y a dix ans, elle a été achetée par le consortium Atlantica qui est à l'origine un groupe spécialisé dans l'aménagement urbain, présent dans toutes les Cités. Il a décidé d'en faire une planète de peuplement. C'est facile : l'espace est illimité, le bois de construction aussi. La planète est tempérée et agréable. Elle ne présente aucun risque ou danger. Il n'y a qu'à s'y installer. Le peu que possèdent la plupart des gens est suffisant pour vivre confortablement là-bas, vu que contrairement aux Cités, l'espace y est illimité et gratuit. Je ne vois pas ce que je peux vous dire d'autre à ce stade à moins que vous ayez des questions à me poser.

Il s'était brutalement interrompu et les regarda droit dans les yeux, laissant Aymeric et Nelly dans une certaine perplexité.

– Si je comprends bien, dit Aymeric, il y a là-bas des bâtisseurs qui construisent en Extérieur des maisons en bois ? Mais pourquoi pas des Cités comme chez nous ?

Karabuz se mit à rire, d'un rire naturel plutôt que commercial. Il ne semblait nullement gêné. Cette attitude semblait encourageante.

– Vous voulez vous enfermer ? Mais pour vous protéger de quoi ? Il n'y a rien contre quoi se protéger sur Atlantica ! Là-bas, nous profitons de l'espace.

– Vous avez dit « nous ». Vous y vivez ?

– Non. Personnellement, je n'y suis pas encore allé, mais ça va se faire bientôt. Pour le moment, mon travail est ici. Je parlais de mes collègues qui sont déjà là-bas et qui s'occupent de votre future réception.

Nelly fouilla dans son sac et en sortit les différents documents reçus. Elle désigna le formulaire qui les avait intrigués et le posa sur le bureau.

– Monsieur Karabuz, dit-elle, pouvez-vous nous expliquer comment fonctionne votre formule ? Nous avons bien reçu et examiné votre document, mais le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'est pas très clair.

Cette fois, le directeur changea de tête comme si la question était gênante ou venait un peu trop tôt.

– Oui, bien sûr. C'est que... il a une donnée qu'il faut que je précise. C'est à propos du voyage.

– Du voyage spatial, oui. Que faut-il préciser sur ce point ?

– Ce n'est pas un voyage spatial, précisément.

Aymeric et Nelly se consultèrent du regard, incrédules. Le directeur saisit cet instant de flottement.

– Atlantica est trop éloignée pour qu'on puisse s'y rendre par un voyage spatial. Du moins régulièrement. Enfin, ce que je veux dire, c'est que la première fois, elle a bien été découverte par un voyage spatial, mais assez rapidement, on y a installé une Porte.

– Une porte ? Que voulez-vous dire ?

– Non, pas une porte, une Porte (il insista sur le P) avec un P majuscule. C'est un portique de transfert instantané d'un point à un autre. Le terme scientifique est « trou de ver ». C'est un passage dans l'espace-temps qui relie instantanément un point de l'espace à un autre. Une sorte de raccourci instantané par rapport à notre monde physique. Cette technologie est utilisée depuis longtemps entre les Cités, mais assez rarement, j'en conviens.

– Vous voulez dire qu'il y a une station sur Terre et une station sur Atlantica ?

– Non, sur Terre, il y a plusieurs stations de départ, et sur Atlantica, une station de réception.

Le couple resta silencieux, plutôt perplexe. Karabuz se racla la gorge et reprit :

- La conséquence, c'est que ce voyage est un aller simple.
- Un aller simple ? Et pourquoi donc ? Vos Portes ne fonctionnent pas dans les deux sens ? demanda Aymeric.
- Si, en théorie elles peuvent, c'est même conçu pour cela. Mais en pratique, Atlantica ne fait que réceptionner.
- Mais pourquoi donc ? C'est idiot !
- C'est trop loin pour un vol spatial et trop coûteux en énergie pour un aller-retour. Le principe des Portes est de fonctionner par aspiration : c'est du « pull » et pas du « push ». C'est la station d'Atlantica qui vous aspire et pas la station de New-York qui vous projette. Les stations installées dans les Cités ne peuvent pas le faire.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est bien trop coûteux en énergie. Sur Atlantica, l'énergie n'est pas un problème : la station de réception est couplée avec une centrale d'énergie solaire. L'énergie y est gratuite et illimitée. Dès que la charge est suffisante, Atlantica peut se connecter avec la station d'une des Cités et transférer les passagers. L'inverse n'est pas possible. Mais c'est sans inconvénient : personne n'a jamais demandé à retourner s'enfermer dans une Cité terrienne après avoir connu la vie sur Atlantica.

Aymeric et Nelly se regardèrent un moment en s'interrogeant du regard. Puis Nelly s'adressa au directeur :

– C'est une information nouvelle en effet ; je n'avais pas envisagé que ce serait un voyage sans retour possible. Cela change quelque peu la donne. Mais nous pourrions aussi changer d'avis un jour, avoir la nostalgie, désirer revoir notre famille, finir nos vieux jours avec nos enfants... Ce serait normal de pouvoir rentrer, non ?

– Madame, dit le directeur faisant mine d'ignorer la question, ce que vous me dites est tout-à-fait théorique. Le coût des vols spatiaux est tel que rares sont les personnes qui pourraient s'offrir un aller-retour. Qui à votre avis voyage régulièrement entre la Terre et Aurora par exemple, sinon quelques officiels ? Je vous assure que l'utilisation d'une Porte ne pose aucun problème, du moins aucun n'est jamais arrivé à notre connaissance. La précision est toutefois importante pour une raison d'organisation : vous ne partez pas de la Cité de New-York pour celle de

Philadelphie d'où vous reviendrez dans quelques jours. Vous partez vraiment, définitivement (il insista sur le dernier mot).

– Ce que vous voulez dire, dit Aymeric, c'est qu'il faut par exemple que nous rendions notre logement et que nous démissionnions de notre travail ?

– Exactement. C'est pourquoi nous avons conçu ce formulaire pour vous aider à faire le point sur les conditions de votre départ et de votre installation. Vous devez préalablement avoir liquidé tous vos biens actuels.

– Nous n'avons pas grand chose.

– Si. Bien plus que vous ne croyez : outre vos économies et vos biens meubles, il y a votre droit à un logement et à votre poste de travail, vos droits à la retraite et à la santé. Vous ne vous en rendez pas compte, mais tous ces éléments sont mesurables et aussi cessibles. Par exemple, si vous vouliez déménager dans un logement plus grand actuellement, on ne vous ferait payer qu'une différence de loyer. Notre notaire gère des affaires de ce type tous les jours. Il est même spécialisé dans ces questions. Si vous travaillez depuis trente ans, vous avez acquis des droits à la retraite qui sont monnayables s'il s'avère qu'en définitive, vous ne les exercerez pas. En gros, vous êtes bien plus riches que vous ne le pensez. Pas dans la Cité même parce que vous avez vocation à y consommer vos droits, mais dès que vous en sortez. Et cela constitue un apport appréciable pour votre nouvelle vie, complété par l'espérance professionnelle qui est fonction de votre âge et de votre santé. Comme l'indique le formulaire, c'est un vrai plan de financement que nous allons réaliser ensemble.

– C'est possible d'avoir une idée du logement que nous pourrions avoir sur Atlantica ?

– Bien entendu : tout est construit à partir d'un logement standard. Le logement standard est celui-ci.

Il sorti une feuille double qu'il déplia un peu majestueusement.

– Voici la photo d'ensemble. Une maison de soixante mètres carrés, comprenant une pièce principale, une chambre, un coin cuisine et une salle de toilette individuelle. Le tout situé sur un terrain de deux cents mètres carrés. C'est un modèle accessible à un couple normal de travailleurs moyens de classe C2-C3, avec environ trente mille crédits d'économies disponibles ou réalisables. Bien

entendu, pour ceux qui ont davantage, d'autres types de logements sont disponibles : plus grands, mieux agencés, mieux placés ou avec un terrain plus important.

– Nous devons vraiment tout réaliser ?

– Forcément, puisque vous y resterez et que nous n'aurez plus d'intérêt dans la Cité. À quoi cela vous servirait-il de laisser quelque chose derrière vous ? Autant augmenter la qualité de votre acquisition. Tenez, regardez cette maison-ci.

Il leur montra une autre photo d'une maison bien décorée, encore plus grande et plus belle. On voyait sur le devant une terrasse abritée, en bois, et au loin un paysage champêtre.

Mais Aymeric et Nelly ne regardaient pas et n'écoutaient plus. Les yeux dans le vide plutôt que sur la feuille, ils rêvaient déjà. Une maison de soixante mètres carrés, soit quatre fois la surface de leur appartement, c'était déjà un luxe inouï. Et ils avaient déjà droit à cela, voire plus car ils connaissaient bien le montant de leurs économies, et en ajoutant les divers droits qui venaient d'être évoqués, ils se disaient que ce serait encore mieux. Quel inconvénient y avait-il à échanger leur vie d'aujourd'hui, la minuscule chambre qui leur servait de logis, leur travail insatisfaisant, contre ce qui ressemblait bien à un conte de fées ?

– Et une fois là-bas, nous devons travailler, n'est-ce-pas ? Il faudra bien que nous vivions de quelque chose ?

– Oui, c'est compris dans le contrat : mais ne vous faites pas de souci. Il n'y a aucun risque de chômage. La plupart des emplois sont en lien avec la construction des logements et des villages, ou avec la culture des plantes et l'élevage des animaux qui servent de nourriture.

– Vous voulez dire qu'on mange des animaux ? Pas des levures ?

– Si, on peut aussi manger des levures. Il y a une usine comme ici. Mais pourquoi en rester à la nourriture synthétique ? Vous verrez rapidement la différence. Le métier que vous exercez déjà est important : plus vos compétences seront recherchées sur Atlantica, plus votre potentiel de travail pourra vous permettre d'améliorer vos conditions d'existence. Je vois que vous travaillez dans les aérateurs, n'est-ce pas ?

– Oui, dans l'entretien, au service inspection et contrôle. Je doute que ma connaissance de l'aération d'une Cité soit d'une quelconque utilité sur Atlantica si on y vit à l'Extérieur.

– Détrompez-vous : ce n'est pas votre connaissance des aérateurs qui nous intéressera, mais celle de l'inspection et du contrôle. L'inspection des chantiers et le contrôle de la fabrication des matériaux utilisés, ce sera vite dans vos cordes, par exemple. Et vous madame ? La comptabilité au Bureau des levures ? Nous avons l'équivalent et certainement des besoins de ce type ou analogues. Vous voyez ? Que vous dit le prospectus : « tout ceci est à votre portée ». C'est vrai !

Il avait à nouveau appuyé sur le dernier mot. Il se tut et les regarda l'un après l'autre.

– Je... je ne sais plus quoi dire, dit Aymeric en regardant sa femme.

– Si rien ne vous vient à l'esprit, nous pouvons nous en tenir là, dit le directeur en refermant son dossier. Il reste à remplir le formulaire, notamment le cartouche du haut dans un premier temps. Ce n'est compliqué : il me faut vos coordonnées sociales et bancaires et votre matricule d'emploi. Notre notaire peut consulter très rapidement ces données et vérifier à combien peuvent être évalués vos deux postes de travail ainsi que les droits accumulés au titre de votre retraite, de votre logement, ainsi que votre patrimoine financier actuel. Avec une estimation globale, nous pourrions très rapidement vous recontacter pour vous dire quel type de maison peut vous être proposé et quels postes peuvent vous être réservés sur Atlantica.

– ...Si nous donnons suite, dit Aymeric.

– Je n'ai aucun doute à ce sujet, répondit le directeur. Si vous le souhaitez, je peux vous montrer des enregistrements réalisés par nos clients qui vous diront tous à quel point ils sont heureux de leur choix.

– Je me doute que vous nous montrerez ceux qui sont contents, dit Aymeric. Le directeur ne releva pas la légère impertinence du propos, mais Nelly fit les gros yeux à son mari.

– Je signe là ? dit-elle en s'emparant du stylo.

Il signèrent tous les deux. En quittant l'agence, ils constatèrent qu'un autre couple était assis dans le même salon d'attente où ils avaient patienté moins d'une heure auparavant. La formule Atlantica semblait bien rencontrer un certain succès d'estime. Sur le chemin du retour, ils parlèrent peu car le voyage sur les Piste se prête mal à la conversation. Ils consultèrent l'heure et Nelly demanda à son mari s'il voyait un inconvénient à ce qu'ils se rendent directement au Restaurant communautaire. Ils auraient ainsi l'avantage d'y arriver parmi les premiers, ce qui

leur permettrait aussi de se coucher tôt. Aymeric partageant son avis, ils bifurquèrent juste avant la dernière sortie et se dirigèrent vers la zone verte puis vers le Restaurant communautaire qui était effectivement presque vide à cette heure.

4

Dès leur arrivée dans l'espace accueil du restaurant, ils présentèrent au vigile leur puce d'identification et la validèrent à la borne. Ils s'emparèrent rapidement d'un plateau et se dirigèrent vers les points de distribution. Il se servirent comme à l'accoutumée : une soupe pour, lui, une salade pour elle, puis le plat du jour composé de purée et d'une sorte de saucisse en sauce, et enfin une crème gélatineuse et vilainement colorée. Vu qu'ils n'avaient que l'embarras des places libres, ils s'installèrent un peu au hasard l'un en face de l'autre. Mais ils n'entamèrent pas leur repas tout de suite. Nelly engagea la conversation :

– Je te sens bizarre, mon chéri, depuis notre rendez-vous. Il y a quelque chose qui te chiffonne ?

– Non, pas vraiment. Enfin si, mais je ne saurais dire quoi. Tout cela est tellement inhabituel et soudain. Ils y a des mauvaises et des bonnes surprises. J'apprends qu'il s'agit d'un aller simple, sans retour possible. C'est quand même important il n'y a pas un mot de tout cela dans le prospectus. C'était quand même essentiel ! Et puis il nous dit en gros que vivre dans notre Cité comporte tout un tas de droits dont nous ignorons tout, mais qui peuvent être monnayables dès lors que nous la quittons, ce que d'ailleurs personne ne fait jamais... J'en tombe des nues.

– Oui, moi aussi cela m'intrigue. Mais à y réfléchir un peu, je me dis qu'après tout, notre emploi et notre logement, ça vaut quelque chose, non ? Nous ne savions pas que c'était monnayable, mais il y a une logique à ce que cela ait une certaine valeur. Les logements sont rares, les emplois aussi. Si nous libérons l'un et l'autre en cédant les droits, j'imagine que ceux à qui nous les cédon peuvent les utiliser ou en tirer un profit ? En tous cas, cette affaire nous fait découvrir que nous sommes plus riches que nous ne le pensions.

– Oui, et qu'en plus cela peut nous servir à nous offrir une vie sur une planète où les prestations sont bien meilleures et pas chères. C'est même un peu trop beau pour être vrai. Je me demande où est le truc.

– Le truc ? Que veux-tu dire par là ?

– Je veux dire que j'ai du mal à imaginer un système dans lequel nous sommes archi-gagnants et qui leur soit profitable à eux aussi.

– Le directeur nous a expliqué pourquoi, et ça se tient : nous cédon des droits qui sont chers dans une Cité contre de l'espace et une construction sur une planète où ça ne vaut rien. Ils empochent les droits que nous leurs cédon et en échange ils nous concèdent un terrain qui ne leur a rien coûté. C'est mutuellement avantageux, non ?

Le restaurant commençait à se remplir tout doucement. Tout à leur discussion, il ne prêtèrent pas attention à l'homme qui s'approchait d'eux lentement en portant son plateau. L'homme s'arrêta à leur hauteur, ce qui les surprit et leur fit lever la tête.

– Excusez-moi, dit-il, je passais devant vous quand j'ai saisi quelques bribes de votre conversation et je voulais vous demander si cela ne vous gênait pas que je me joigne à vous ?

– C'est parfaitement incorrect, Monsieur, s'insurgea Aymeric en fronçant les sourcils. C'est un manque de savoir-vivre incroyable, et je...

– En passant devant vous, j'ai entendu le mot Atlantica. J'ai regardé machinalement et j'ai vu le prospectus que vous avez posé sur la table. Comme je suis moi-même intéressé et que je suis engagé dans le même projet que vous, je me suis dit que ce serait bien de pouvoir en parler avec d'autres personnes, même si je suis conscient de la grossièreté de ma démarche, dit l'homme avec un sourire et un ton qui calma Aymeric.

– Asseyez-vous avec nous, Monsieur, et pardonnez à mon sauvage de mari, dit Nelly. Pour nous aussi, c'est intéressant de rencontrer une personne qui se pose les mêmes questions que nous, ou qui a déjà peut-être des réponses. Elle répondit tout cela en regardant son mari fixement dans les yeux.

– Vous avez eu votre premier rendez-vous, je suppose, dit l'homme. Au fait, permettez-moi de me présenter, je suis Merak Ediyor, et j'ai moi-même fait une

demande de rendez-vous pour la semaine prochaine. Vous comprenez donc la raison de mon intérêt...

– Effectivement, dit Aymeric. Alors, nous sommes peut-être un peu plus avancés que vous dans la démarche. Encore que nous n'ayons pas totalement assimilé toutes les informations qui viennent de nous être données.

– Les informations ? Vous voulez dire, des détails supplémentaires par rapport à ce que dit la brochure ?

– Oui, par rapport à la brochure et au questionnaire qui l'accompagne. Ah, je vois à votre air que vous n'avez pas encore reçu les documents qu'ils envoient avant le rendez-vous ?

– J'avoue que non, dit l'homme. De quoi s'agit-il ?

– Essentiellement des témoignages de clients satisfaits et un formulaire de renseignements administratifs.

Il expliquèrent à leur voisin de table ce qu'ils venaient d'apprendre à propos de la vie sur Atlantica et sur le mode de financement du voyage.

– Mais ce qui me surprend le plus, ajouta Aymeric, c'est ce que nous avons appris au sujet du voyage lui-même: ce n'est pas un voyage spatial, mais une sorte de transfert par l'utilisation d'une porte.

– Ah oui, une Porte, vous voulez dire, dit Merak. Je sais ce qu'est une Porte. J'ai travaillé dans... je veux dire que mon travail précédent... enfin, j'ai déjà eu l'occasion par le passé de voyager régulièrement entre plusieurs Cités et d'utiliser des Portes.

– Je n'ai pas bien compris quel est l'intérêt de ces Portes. Pour se rendre d'une Cité à une autre, il y a l'Express, non ?

L'homme sourit.

– De New-York à Baltimore ou à Chica, oui. Mais pour Londun, Paris ou Péking, il faut une Porte. Savez-vous quelles est la distance entre New-York et Londun ?

Devant leur air étonné, il reprit.

– Il y a au moins cinq mille kilomètres. Et aussi un océan. Vous savez ce qu'est un océan ? Ils firent non de la tête.

– Imaginez une quantité d'eau sur plusieurs milliers de kilomètres qui sépare deux continents. D'une profondeur de plusieurs kilomètres. Justement, l'océan qui sépare New-York de Londun s'appelle l'océan Atlantica. Il est impossible de le traverser. Pour se rendre dans la Cité de Londun, il faut utiliser une Porte.

Aymeric et Nelly l'écoutaient bouche bée avec des yeux ronds. Plus personne ne songeait à son assiette. La journée serait à marquer d'une pierre blanche.

– La Terre est-elle aussi grande ? demanda Aymeric. Je sais qu'elle compte environ huit cents Cités, mais je n'ai aucune idée de la distance qui les sépare. Je ne suis pour ma part allé qu'à Philadelphie par l'Express, et...

– C'est normal : Philadelphie, c'est la Cité la plus proche. Il n'y a que trois ou quatre Cités qui soient accessibles par l'Express depuis New-York. Non, le moyen habituel entre Cités éloignées, ce sont ces Portes, malheureusement d'utilisation très coûteuse vu la consommation d'énergie.

– Justement, reprit Nelly, on nous a expliqué que ces Portes permettaient de se rendre sur Atlantica mais pas d'en revenir, vu le coût si on part de la Terre, alors que depuis Atlantica, il n'y a pas de problème de coût mais ça oblige à ne faire qu'un aller simple, enfin, en gros, c'est ce que j'ai compris, dit Nelly en interrogeant Aymeric du regard.

L'homme prit alors un air pensif qui intrigua ses voisins de table.

– Ce que vous me dites m'étonne, dit-il. Les Portes sont une technologie déjà ancienne, bien au point, mais énergivore. Le coût d'un passage de New-York à Paris ou Londun doit représenter plusieurs mois de salaire. C'est la première fois que j'entends dire qu'on peut utiliser une Porte pour aller sur une autre planète. Même à l'époque où on exploitait Mars, on n'utilisait pas les Portes et pourtant, je crois bien que la technologie existait déjà. C'est très étrange. Vous avez bien fait de m'en parler, je ne manquerai pas de leur poser la question lors de mon propre rendez-vous.

– Nous ne sommes que de modestes travailleurs, dit Nelly. Je suis comptable et mon mari ingénieur contrôle. Toutes ces questions techniques, nous n'y entendons rien. Pas plus qu'aux voyages spatiaux. Et même les voyages entre les Cités, nous n'en avons jamais entendu parler jusqu'à présent. Et maintenant que j'y pense, je n'ai jamais vu de programmes sur ces sujets à l'Holovision.

L'homme sourit.

– C'est que vous ne savez pas comment fonctionne le monde du journalisme. J'y ai consacré la première moitié de ma carrière, savez-vous ? C'est pour cela que j'ai été conduit à me déplacer souvent à l'époque. Mais pas à mes frais bien entendu. C'est peut-être aussi de ce temps que je garde quelques réflexes de curiosité et d'esprit critique.

– En tout cas, j'espère que vous n'avez pas été perturbé par ces informations toutes nouvelles pour vous et pour nous aussi, dit Nelly. Pour ma part, je dois avouer que je suis assez secouée, même si je garde un a priori positif sur cette perspective.

– Parle pour toi, répondit Aymeric. Je te l'ai déjà dit : tu n'es pas assez méfiante ! Tiens, tout-à-l'heure, ils voulaient nous montrer des témoignages. Ça m'aurait bien intéressé mais subitement, tu as été pressée de partir.

– C'est toi qui n'avais pas l'air intéressé : tu as répondu au monsieur sur un ton désagréable qu'il allait bien entendu nous présenter des témoignages favorables. Ne dis pas le contraire, je te connais assez bien pour savoir à quel point tu peux être acide quand tu veux.

– C'est que moi, j'ai compris que j'étais devant un vendeur. Tout ce qu'il nous a dit était fait pour nous séduire et nous rassurer. Les témoignages doivent faire partie de la panoplie. J'ai du mal à imaginer qu'il soit si simple de quitter la vie d'une Cité pour se retrouver miraculeusement au Paradis.

– Je partage votre point de vue, dit Merak Ediyor qui ne souhaitait pas être témoin que la scène de ménage qui s'engageait, et je vous remercie infiniment pour cette conversation qui m'aidera certainement à préparer mon propre entretien. En attendant, je vous laisse ma carte : il est possible que vous souhaitiez me recontacter. Et si de votre côté...

– Oui, dit Nelly, voici la mienne. Et elle jeta un regard méchant à son mari.

La première chose que fit Merak Ediyor en quittant le restaurant fut de sortir de sa poche le petit enregistreur qu'il venait d'utiliser et de l'éteindre. Il n'était pas question de perdre une brîbe de la conversation qu'il venait d'avoir avec ce couple qu'il avait suivi de loin depuis sa sortie de l'agence jusqu'au Restaurant

communautaire. Il en était à son quatrième entretien avec des candidats potentiels et s'imprégnait lentement du dossier sur lequel il travaillait désormais depuis près d'un mois. Chaque couple avait peu ou prou tenu le même discours, même si chacun l'avait traduit selon sa sensibilité particulière. Le premier couple s'était fortement intéressé au logement, le deuxième au voyage et le troisième aux conditions financières liées à la réalisation de leurs biens. Le dernier couple ne lui avait pas appris grand chose et semblait avoir été plutôt moins curieux que les autres. En revanche, il avait posé de bonnes questions.

Il regretta de ne pas leur avoir demandé plus fermement de le recontacter dès qu'ils auraient reçu la proposition de l'agence. Il sembla à Merak Ediyor que les entretiens conduits par celui qui se présentait comme un directeur d'agence étaient bien rodés. Il ne gagnerait sans doute rien à interroger un candidat supplémentaire. Il était de plus en plus convaincu qu'il lui faudrait se confronter directement avec l'organisation qu'il avait en face de lui. Le rendez-vous prévu pour le surlendemain devait être soigneusement préparé. Par précaution, il avait été pris sous un faux nom.

L'agence était ouverte de 8:00 à 20:00 sans interruption, ce qui laissait la place pour une bonne dizaine de rendez-vous quotidiens, sept jours par semaine et depuis au moins trois mois que la publicité était apparue dans plusieurs endroits. Il était donc possible que l'agence ait pu contacter un millier de candidats. Fallait-il multiplier par un certain nombre d'agences ? Il semblait bien qu'il n'existât qu'une seule agence dans la Cité de New-York. Mais qu'en était-il dans les Cités voisines ?

À Baltimore, Philadelphie, Washington ou Chica, il n'en avait pas trouvé trace dans les annuaires téléphoniques, mais celle de New-York n'y était pas répertoriée non plus, ce qui lui sembla d'ailleurs anormal. Il le nota soigneusement le fait.

Le jour fatidique du rendez-vous arriva. Merak Ediyor se munit de son enregistreur ainsi que d'un calepin sur lequel il avait griffonné quelques questions à ne pas oublier. Il se dit que le fait de prendre visiblement des notes pouvait donner de la crédibilité à sa démarche et témoigner de son intérêt. À la différence des quatre couples déjà interrogés, il avait l'intention de se rendre seul à l'agence et de se présenter comme un candidat jeune (il l'était), célibataire et aisé, avec une profession médicale plutôt valorisante. Atlantica pouvait avoir besoin de médecins après tout. Ces différents détails avaient été consignés dans le formulaire qu'il avait

bien évidemment reçu dès la prise de rendez-vous et qu'il devait remettre rempli à l'agence lors de l'entretien.

En poussant la porte, il ne remarqua rien de particulier si ce n'est le décor digne d'une agence de voyage. Ni sur la devanture, ni sur la porte, ni à l'intérieur il ne trouva d'éléments relatifs à une société Atlantica ou autre, si ce n'est un simple numéro de téléphone. Quand il vit sortir un couple de personnes âgées visiblement émerveillées, il comprit que l'attente allait vite prendre fin.

Effectivement, moins de trois minutes plus tard, la porte s'ouvrit et un homme de belle apparence vint l'accueillir chaleureusement. Il l'introduisit dans un bureau qui lui sembla très impressionnant par ses dimensions et sa décoration. Décidément, ils n'hésitent pas à mettre le paquet, se dit-il.

– Je vous en prie, installez-vous, dit l'homme à la belle prestance. Je suis Hermann Karabuz, le directeur de l'agence de New-York, dit-il. Vous avez dû recevoir un dossier et je suis là pour répondre aux éventuelles questions que vous devez peut-être vous poser. Permettez-moi tout d'abord de vous parler de notre planète Atlantica qui...

Merak Ediyor leva la main pour l'interrompre.

– Excusez-moi, Monsieur Karabuz, je suis certainement très intéressé par ce que vous allez m'apprendre à propos de la planète Atlantica et des prestations que vous y proposez, mais tout d'abord, je voudrais savoir à quelle société appartient votre agence. Je n'ai pas vu dans votre dossier ou sur votre prospectus votre raison sociale. Êtes-vous une entreprise de la Cité de New-York, ou cette agence appartient-elle à une société d'une autre Cité ? Il me semble que ce serait un commencement nécessaire, dit-il d'un ton relativement ferme.

Le visage de Karabuz se ferma et il resta silencieux quelques instants. La question était manifestement inhabituelle et semblait l'avoir déstabilisé. D'une voix plus grave, plus lente et moins commerciale, il répondit :

– Vous avez tout à fait raison, Monsieur Metin. J'aurais dû commencer ainsi effectivement. Mais comprenez que je suis avant tout ici pour vous présenter le produit et nos prestations et que je ne suis pas le plus qualifié pour vous parler plus en détail de la société elle-même.

– Ah ? s'étonna Merak. Et qui donc est qualifié pour me renseigner ?

– Ce sont nos juristes, en l'occurrence notre notaire que vous rencontrerez prochainement si vous êtes intéressé par notre formule d'émigration sur Atlantica, dit Karabuz.

– Vous ne pouvez même pas m'indiquer le nom de votre société ni si elle est de New-York ? demanda Merak en feignant l'extrême surprise. C'est hallucinant ! Comment...

– Si, je peux répondre, dit rapidement Karabuz. C'est tout simple : la société s'appelle Atlantica Consortium et elle est basée... sur Atlantica. Elle dispose d'agences de vente dans la plupart des Cités et de juristes qui réalisent les différentes opérations. Comme je vous l'ai dit, vous pourrez vous entretenir plus en détail de ces aspects avec notre notaire car en ce qui concerne...

– Oui, j'ai compris, vous êtes le commercial et vous êtes là pour me présenter Atlantica et les prestations que vous y proposez. Mais toutefois, j'ai été étonné de ne pas avoir trouvé votre agence dans l'annuaire téléphonique.

Nouveau blanc de la part du directeur de l'agence, visiblement affecté.

– Vous avez le numéro sur toutes les publicités, sur nos prospectus, sur la porte d'entrée. Pourquoi le chercher dans l'annuaire téléphonique ? demanda-t-il.

– C'est un hasard, j'avais égaré votre numéro et j'ai trouvé plus simple de le retrouver dans l'annuaire plutôt qu'en fouillant dans une masse de papiers. Vous savez, je suis assez désordonné. C'est ainsi que j'ai vu que l'agence Atlantica ne figurait pas dans l'annuaire. J'en ai été étonné et c'est pour cela que je l'avais noté pour vous le demander. Mais cela n'a pas d'importance.

– En réalité, je crois que c'est volontaire : nous tenons avant tout à privilégier un contact personnalisé et nous ne sommes pas organisés pour répondre par téléphone. En fait, dit-il en désignant les différentes photographies sur les murs, il est difficile de rendre compte de « ça » au téléphone. Et puis je suis seul avec une assistante qui s'occupe également de l'accueil. Avec le succès de notre formule, nous passerions la journée au téléphone au détriment des entretiens avec nos clients.

– Aucun problème, dit Merak Ediyor qui ne souhaitait pas créer un sentiment de méfiance auprès de son interlocuteur. Comme je vous l'ai dit, je ne suis pas très ordonné, aussi ai-je l'habitude de prendre des notes sur un calepin, et j'avais noté

cette question sur la société et le numéro de téléphone. Pour ce qui est d'Atlantica, je vois que c'est très beau mais vous allez me dire le reste, je suppose.

Le ton désormais décontracté de Merak, qui entre temps s'était installé plus confortablement dans le fauteuil rassura le vendeur. Merak nota sur son calepin le mot « vendeur » pour se souvenir que le directeur de l'agence n'était sans doute qu'un simple commercial. Il écouta d'une oreille attentive toutes les explications relatives à l'histoire de la planète et ne sembla pas s'y intéresser outre mesure, pas plus qu'aux détails sur les différentes maisons et agencements que le consortium y proposait.

– Nos prestations vous intéressent-elles, Monsieur Metin ? demanda Karabuz, un peu surpris du manque de curiosité de son interlocuteur.

– Tout à fait, tout à fait, dit Merak, je me représente assez bien ce que peut être la vie à l'Extérieur sur une planète. J'ai déjà assisté en Holovision à des formations médicales sur Melpoména, une planète spacienne. Je suis moins dépaysé par ce que vous me présentez que la plupart des habitants de la Cité. Non, j'attends plutôt des détails sur le plan de financement et sur le voyage lui-même.

– Vous avez reçu un document qui vous explique le plan de financement...

– ...auquel je n'ai rien compris, mentit Merak pour donner le change. Si ce n'est que la mention de ma profession et de mon logement actuel vous intéressent.

– Exactement, dit Karabuz. Pour réaliser le plan de financement, nous avons besoin de connaître les éléments relatifs à votre poste actuel et à votre logement, lesquels ont une valeur qui déterminera la nature et la qualité du bien qui vous sera proposé sur Atlantica.

– Aucun problème, répondit Merak. Toutes les coordonnées que vous cherchez sont indiquées sur votre formulaire : le matricule du poste et les coordonnées sociales.

– C'est parfait, dit Karabuz en prenant le formulaire. Nous allons transmettre ce document à notre notaire qui vous contactera très prochainement pour vous indiquer...

– Non, vous avez oublié de me parler du voyage.

– Ah, c'est vrai, dit Karabuz en consultant rapidement sa montre. C'est que... ce n'est pas un voyage, c'est juste un transfert.

– Que voulez-vous dire ? On ne va pas comme ça d'une Cité de la Terre jusqu'à une planète située à quatre-vingts années-lumière !

– Si, justement. Il n'y a pas de voyage spatial. Nous utilisons une Porte.

– Une Porte ? Vous plaisantez ! J'ai déjà utilisé des Portes pour me rendre à des congrès dans la Cité de Londun et celle de Mumbay. Mais un trajet interplanétaire au moyen d'une Porte, c'est inconcevable ! Autant dire qu'on peut y aller par l'Express !

– Désolé de vous contredire, Monsieur Metin, mais c'est bien par un système de Porte, c'est à dire de transfert instantané qu'on se rend sur Atlantica. La Porte en question se trouve précisément sur Atlantica ce qui a pour conséquence que nous n'assurons qu'un aller simple.

– C'est ridicule, dit Merak. Toutes les Portes fonctionnent dans les deux sens, c'est même l'intérêt de la chose !

– Pas chez nous, Monsieur Metin, dit Karabuz. Vu la consommation d'énergie, il n'y a que la Porte appelante qui dispose de suffisamment de puissance, et elle est sur Atlantica. La Porte de New-York et celles des autres Cités ne sont que des terminaux de départ.

– Et votre Porte de départ, elle est située où ? demanda Merak.

– Dans cette agence-même, dans un local qui en est le prolongement. C'est une Porte tout à fait classique si ce n'est qu'elle est prévue pour des groupes d'environ vingt personnes avec quelques bagages. Les voyageurs sont installés sur des sièges en matière neutre pour qu'ils ne soient pas transférés avec les passagers. Quand la lumière clignote, ils sont invités à rester strictement immobile et l'enveloppe scanner se déplace sur les rails très rapidement et ils sont instantanément transportés. Ils se rematérialisent dans l'instant sur Atlantica dans un local identique et les formalités d'accueil commencent immédiatement. Leurs dossiers sont prêts et ils sont conduits tout de suite vers leur logement, parfois très proche, parfois plus éloigné, à l'aide d'un véhicule de transport autonome qui les attend sur place.

– Et le chariot du scanner revient à sa place et il n'y a plus qu'à recommencer.

– Non, il n'y a plus qu'à recharger, ce qui peut prendre plusieurs jours quand même, vu qu'on a transféré une vingtaine de personnes avec des bagages et parfois du fret.

- Je croyais que l'énergie la plus importante était du côté d'Atlantica ?
 - Oui, pour l'essentiel, mais quand même un peu ici aussi. C'est pour cette raison que nous ne pouvons pas jouer le rôle de Porte appelante. Il faudrait plus d'une année d'énergie pour transporter une simple valise.
 - J'aimerais bien savoir qui vous a fourni une telle Porte et qui a pu installer la station d'Atlantica, dit Merak.
 - Là franchement, vous m'en demandez trop et ce n'est absolument pas dans mes cordes, Monsieur Metin. De plus, il y a là un secret commercial et industriel tout à fait en dehors de ce que nous pouvons vous dire.
- Karabuz semblait prêt à se fâcher sérieusement.
- Simple curiosité de ma part, dit Merak en espérant qu'il serait cru. C'est juste mon expérience des Portes qui me pousse à vous poser la question. J'imagine que je suis le premier à le faire.
 - Le jour où vous partirez, répondit Karabuz, vous pourrez toujours interroger le technicien avant le départ, et également celui qui sera présent à l'arrivée. En attendant, permettez-moi de vous raccompagner. Je vous rappelle que vous serez contacté par notre notaire, maître Yvan de Lasserger prochainement.
 - Prochainement, vous voulez dire dans combien de temps ?
 - En général d'ici une semaine ou deux.
 - C'est que ma profession ne me laisse pas beaucoup de possibilités...
 - N'ayez pas d'inquiétude, notre notaire est fort bien organisé, dit Karabuz en ouvrant la porte d'un air pressé.

Merak sortit et se dirigea tout droit vers les Pistes pour regagner le centre de la Cité. Pendant qu'il cheminait, de nombreuses questions se bousculaient dans son esprit. La première étant de comprendre comment le système des Portes pouvait désormais être confié et géré par une structure commerciale privée. Les Portes, ordinairement, étaient des moyens publics de passage entre les Cités. Leur coût faramineux ne se justifiait que par l'impossibilité matérielle de rejoindre une autre Cité par les moyens conventionnels. Hormis les Cités proches situées dans des continents autrefois peuplés, et qui étaient reliées par l'Express, les rares déplacements ne se faisaient que par l'intermédiaire de ces Portes et la plupart du temps dans un contexte d'urgence absolue. Ces déplacements exceptionnels étaient généralement le fait de personnes officielles ou tout du moins de personnages

importants. Le commun des mortels en ignorait tout simplement l'existence. La plupart des Cités étaient autonomes et le simple fait que certaines soient reliées entre elles tenait à des considérations historiques dont personne n'avait une réelle connaissance. Les Cités avaient été creusées au fur et à mesure que la vie en Extérieur était devenue dangereuse, en raison notamment des radiations véhiculées par les vents et les précipitations. Il était admis depuis des siècles que le monde Extérieur représentait un environnement dangereux et à ce titre interdit. Dangereux, cela relevait de la croyance générale même si personne n'aurait pu véritablement dire jusqu'à quel point. Interdit... Toujours est-il que les rares points de sorties n'étaient pas signalés et étaient gardés, disait-on.

Merak se demanda s'il existait réellement des textes juridiques interdisant de se rendre à l'Extérieur, ou si une police spéciale patrouillait ou exerçait une quelconque surveillance. La réalité était plus prosaïque : les Cités, que certains désignaient sous le nom de Cavernes d'Acier, ne disposaient que de peu de points de sortie et l'idée ne serait venue à personne d'essayer de voir ce qui se trouvait derrière les lourdes portes métalliques, ni tout simplement de s'en approcher. D'ailleurs, qu'aurait-on à faire une fois à l'Extérieur ? Quelle obscure raison aurait pu pousser un habitant à vouloir quitter le confort et la protection de la Cité ?

Merak se demanda dans quelle direction poursuivre son enquête. Ses premières investigations avaient multiplié les questions plutôt qu'apporté des réponses. Devait-il s'entretenir à nouveau avec le couple qu'il venait de rencontrer, ou tout simplement attendre de rencontrer le fameux notaire ? Ou peut-être pouvait-il contacter un autre candidat potentiel à l'émigration ? Jusqu'à présent, les explications obtenues avaient été rigoureusement identiques et tout-à-fait conformes à l'entretien qu'il venait d'avoir. L'argumentaire d'Atlantica et de ses vendeurs était décidément bien rôdé et parfaitement circonscrit. Il décida sagement d'attendre.

L'attente ne fut pas longue. Cinq jours plus tard, un courrier pneumatique lui parvint contenant une enveloppe banalisée sans entête ni la moindre indication. Ce fut en ouvrant l'enveloppe qu'il comprit tout de suite qu'il s'agissait du courrier du notaire évoqué par Karabuz. À l'entête d'Atlantica et en plus petit de l'étude

notariale, le courrier accusait réception du dossier transmis dans des termes banals, puis invitaient Monsieur Metin à prendre contact pour un rendez-vous. Plusieurs dates étaient proposées, toutes relativement proches. Il choisit la première, pensant que cela donnerait une impression plus grande de motivation. Le courrier ne comportait pas d'indications supplémentaires. Rien de plus ne lui était demandé. Merak consulta un plan de la Cité et constata que l'adresse du notaire correspondait à une zone résidentielle réputée et considérée comme parmi les plus huppées de la Cité. Il n'en fut pas surpris : qu'un notaire soit un personnage important et riche, quoi de plus normal surtout quand sa clientèle comporte l'ensemble des candidats à l'émigration sur Atlantica. Ne sachant trop quelles relations pouvaient entretenir le notaire et le commercial, peut-être aucune mais peut-être aussi une grande complicité, il décida de se montrer moins curieux et d'adopter une attitude plus neutre qu'avec Karabuz.

La Piste qui conduisait au quartier résidentiel de Broadway Park était moins fréquentée et mieux entretenue que les Pistes ordinaires de la Cité. Elle débouchaient sur des allées plus larges. À leur approche, le ralentissement du tapis était plus marqué. Les bâtiments semblaient plus récents et mieux entretenus. Il ne croisa que peu de monde et il lui sembla que personne ne faisait attention à lui. L'habillement des habitants semblait différent et plus recherché qu'à l'ordinaire. Était-ce une question de matière ou une affaire de couleurs ? Il se dit que sa mise, plutôt ordinaire, devait se repérer de loin et qu'il était sans doute facilement identifiable comme étranger au quartier. Le numéro 1124 fut facile à trouver. Une belle plaque en acier chromé était apposée directement sur la porte d'entrée et signalait Maître Yvan de Lasserre, notaire. Apparemment, le notaire habitait tout l'immeuble et pas seulement dans l'immeuble. Il approcha le doigt de la sonnette. Avant qu'il ait eu le temps de toucher le bouton, un bourdonnement retentit et la porte s'ouvrit. Immédiatement derrière la porte, un homme l'attendait, portant une sorte d'uniforme et une casquette. Un majordome, se dit-il, ou quelque employé. Sans prononcer un mot, l'homme l'invita à entrer dans un immense salon. Merak n'avait jamais rien vu de tel. Il se rappela l'impression qu'il avait déjà ressentie en arrivant dans le grand bureau de Karabuz. On était là manifestement dans un tout autre monde. Le salon devait à lui seul mesurer au moins soixante mètres carrés, ce qu'il n'avait jamais vu de sa vie. Il était également luxueusement décoré, depuis la

moquette épaisse jusqu'aux tentures murales. Les meubles également étaient de fort belle facture. L'ensemble était véritablement impressionnant.

Merak se demanda si cet étalage de luxe et de richesses avait un sens, autrement dit s'il était voulu et en rapport avec Atlantica. Il décida de se fier à sa première impression qui était un mélange d'intimidation devant ce luxe inhabituel et le côté sérieux et rassurant que cela inspirait spontanément. S'ils voulaient me couper la chique et m'impressionner, ils peuvent dire qu'ils ont réussi, se dit-il. Je me demande quel effet cela peu produire auprès de clients modestes.

Le majordome avait disparu et Merak se trouvait seul dans le salon depuis une petite dizaine de minutes et commençait à trouver le temps long. Une impression étrange le parcourait qu'il ne parvenait pas à identifier. Quelque chose d'anormal, d'inhabituel. Il regarda autour de lui. Non, rien de visible. Et soudain il comprit : dans ce salon, on n'entendait pas un bruit. Ni le bruit de bureaux proches, ni tout simplement le souffle des aérateurs habituellement omniprésent en tout lieu clos dans la Cité. Mais où sont les aérateurs, se demandait-il en regardant de tout côté. Il se leva pour inspecter la pièce et ne prit pas garde à la présence du majordome qui était entré dans la pièce derrière lui, et qui se manifesta par un toussotement discret.

– Hmm, dit-il, Maître de Lasserger va vous recevoir dans un instant. Merak se retourna avec l'air d'un gamin surpris en train de faire une bêtise.

– heu, oui bien sûr, dit-il, je regardais... la décoration. Le majordome conserva son air hautain et impassible.

Merak se demanda à quoi pouvait bien ressembler ce notaire. Puis il chassa cette pensée de son esprit : en quoi le lieu dans lequel il se trouvait pouvait-il avoir un rapport quelconque avec l'apparence du notaire ? Spontanément, il s'imagina une personne fort distinguée, d'un certain âge, à cheveux blanc, portant un beau costume... et fut en conséquence fort surpris de voir un petit homme plus jeune que lui, très brun et habillé de manière fort banale.

– Entrez, entrez, je vous prie, dit le notaire avec un fort accent qu'il ne put identifier. Merak entra dans le bureau qu'on lui désignait, qui lui parut moins luxueux que le salon d'attente et qui était encombré de cartons. Manifestement, les étagères murales ne suffisaient plus à accueillir les dossiers. L'impression de désordre était surprenante. Le notaire semblait visiblement débordé.

- Asseyez-vous je vous en prie, Monsieur... Metin, c'est cela ? dit le notaire.
- Oui, dit Merak qui tenait toujours à son nom de couverture et qui avait maladroitement maquillé son véritable nom dans les papiers transmis.
- Bon, nous avons bien reçu de l'agence votre dossier complet. Il sera transmis à l'enregistrement pour votre employeur et pour l'Agence du Logement dès que vous aurez signé le contrat que voici. Bien entendu, les dispositions ne prendront effet qu'à votre date de départ, fixée... Ah, je ne vois pas de date... c'est ennuyeux, et...
- Excusez-moi, Maître, dit Merak, mais je crois qu'il y a erreur et que vous allez un peu vite en besogne. Notre rendez-vous a pour objet d'examiner la formule applicable et pas encore de finaliser la transaction, si j'ai bien compris les explications de Monsieur Karabuz.
- Je comprends, je comprends, répondit le notaire sans se départir d'une certaine agitation. Bien sûr... la formule. Mais, Karabuz ne vous a pas indiqué...
- Non, Monsieur Karabuz m'a dit que je devais voir tout cela avec vous.
- Ah... mais que souhaitez-vous savoir, demanda le notaire avec l'air surpris.
- On m'a demandé divers certificats destinés à établir un plan de financement. Si j'ai bien compris, selon ma profession, la valeur de ma retraite et celle de mon appartement, la société Atlantica doit me faire une offre d'installation sur la planète.
- Oui, tout à fait, vos certificats et vos disponibilités actuelles, répondit le notaire. Il me faut tout cela pour voir à quelle cotation votre profil correspond.
- Hé bien, le dossier, vous l'avez, dit Merak.
- Certes, certes... dit le notaire en consultant le papier. Mais il me manque l'indication de vos disponibilités.
- J'aimerais bien une première estimation, demanda Merak.
- La cotation n'est pas encore faite, dit le notaire. C'est l'ordinateur qui va s'en charger. Mais, pour l'interroger, il me faut l'ensemble des renseignements. Je vois que j'ai bien vos coordonnées bancaires, mais forcément, je n'ai pas accès à vos comptes eux-mêmes.
- Encore heureux, dit Merak. Imaginons que mes disponibilités soient... nulles. Quelle propositions pouvez-vous me faire immédiatement ?

Le notaire pâlit, comme paralysé, la bouche ouverte, ne sachant quoi dire.

– Je ne comprends pas, reprit Merak. Monsieur Karabuz m'a indiqué que sur Atlantica, ma profession avait de l'importance, et que pour ce qui est de la Cité, mes divers droits à la retraite et au logement ont une valeur qui détermine votre offre.

– Oui, dit le notaire, et aussi vos disponibilités qui s'ajoutent.

– Enfin, dit Merak qui commençait à s'énervé en dépit de la promesse qu'il s'était faite, ces fameuses disponibilités, sauf à ce que les candidats soient très riches, elles pèsent quand même assez peu par rapport aux droits sociaux et aux droits au logement, non ?

– Certes, certes, reprit le notaire. C'est juste que l'ordinateur veut un dossier complet. Vous savez, ajouta-t-il, sur Atlantica, les crédits de la Cité, je veux dire des Cités n'ont pas cours. Et comme l'installation est définitive, il ne sert à rien d'avoir conservé sur Terre des biens ou une épargne quelconque.

– Et si je voulais laisser des biens à ma famille et vous demander une proposition minimale ? demanda Merak.

Nouveau blanc de la part du notaire qui reprit à voix basse.

– Bien sûr, c'est possible, heu... je n'ai pas encore vu ce cas. Vous comprenez ma surprise. Je voudrais m'expliquer : les droits que laissent nos clients ont des valeurs assez comparable. Par exemple, en ce qui concerne les droits à la retraite, les personnes les plus jeunes ont des droits plutôt faibles mais sur davantage d'années, et les plus vieilles des droits plus importants mais sur un nombre d'années réduit. Pour le logement, c'est l'inverse : les plus jeunes ont vocation à les immobiliser plus longtemps que leurs aînés. Cela s'équilibre en partie. Donc, ce qui fait véritablement la différence, ce sont justement vos disponibilités, en gros votre épargne.

– Et ma profession ? Je suis médecin comme je vous l'ai dit. Cela a de l'importance, non ?

– Heu, oui, mais surtout sur Atlantica, une fois que vous y êtes. À notre niveau, pour vous faire une offre, cela ne joue que sur le potentiel de retraite. C'est donc négligeable. D'ailleurs l'ordinateur attribue un forfait. Vous imaginez bien que nous ne pouvons pas coter toutes les professions. Votre profession, c'est important pour

votre future vie sur place, mais Atlantica Consortium ne s'occupe plus de ces choses une fois votre transfert réalisé et votre logement fourni.

– Donc si j'ai bien compris la logique de votre système, dit Merak, vous avez une proposition de base, assez semblable pour tous les clients, et vous ajoutez des options pour les candidats qui peuvent ajouter de l'épargne ?

– C'est exactement cela, dit le notaire en se levant. Il prit un grand classeur bleu qui se trouvait sur l'étagère immédiatement derrière lui, le posa à l'envers sur son bureau et l'ouvrit.

– Voyez, Monsieur Metin, ajouta-t-il, voici le modèle de base. C'est ce modèle de maison. Selon le critère des droits, il varie très peu : une pièce de plus dans le meilleur des cas. Mais selon les « accessoires » comme nous disons, nous pouvons ajouter un jardin, une meilleure localisation. Vous savez que certaines maison disposent de trois chambres et sont proches de la mer ? Avez-vous déjà vu un océan ? demanda le notaire.

– En photo ou en vidéo, dit Merak. Mais jamais en vrai.

– Moi non plus, dit le notaire. Vous rendez-vous compte que quasiment personne sur Terre n'a jamais vu un océan ? Et nous, nous pouvons vous proposer une maison au bord de l'océan. C'est incroyable, non ?

– À partir de ? demanda Merak.

– À partir de 75.000 crédits, répondit le notaire du tac au tac.

Ce fut Merak qui eu un blanc !

– 75.000 crédits ? S'écria-t-il. Mais qui dispose d'une somme pareille ?

– Oh, vous seriez étonné, dit le notaire. Ça se trouve. Des familles anciennes, ou nombreuses, et qui se cotisent... Nous avons eu plusieurs dossiers. D'ailleurs, c'est tout un village sur Atlantica qui se trouve en bord de mer.

– Vous avez des photos ou des vidéos, je présume ?

– Moi, non, répondit le notaire. Mais Karabuz, sans doute.

Merak réfléchit quelques instants.

– En somme, si je comprends bien, nous pourrions signer dès maintenant, soit pour une maison comme ceci si mon épargne est minimale, soit pour une propriété au bord la mer comme vous m'avez dit, s'il s'avérait que je dispose d'une épargne importante.

Le notaire avait repris son air bonhomme, mais avait toujours cet incroyable accent que malgré ses efforts, Merak n'arrivait toujours pas à identifier.

– C'est exactement cela, dit le notaire. Dès que vous me fournissez ce renseignement, je complète votre dossier dans l'ordinateur. Sur la base de la cotation qui établira, je vous soumetts rapidement une proposition, et si elle vous agréée, il ne reste qu'à signer l'ensemble des papiers pour le transfert des biens et des droits, et à prendre un rendez-vous avec l'agence pour le départ définitif.

– Et cela prend combien de temps ? demanda Merak.

– Le départ peut théoriquement intervenir en quelques semaines, selon le nombre de clients déjà inscrits. En général, il y a deux transferts par semaine, d'une vingtaine de personnes à chaque fois. Mais comme en moyenne, il y a deux personnes par dossier (certains partent seuls, d'autres en couple et parfois avec un enfant) cela fait vingt dossiers par semaine. Et là... ajouta-t-il en consultant une pile qui se trouvait en évidence sur le côté droit de son bureau, vous seriez... le trente-cinq ou trente-sixième dossier, ce qui veut dire...

– Ce qui veut dire que si je signe tout de suite, je peux être parti à la fin de la semaine prochaine, compéta Merak.

– Certes, certes, quelque chose comme ça, répondit le notaire.

– Bon. Si vous permettez, il n'y a pas d'obstacle à ce que je réfléchisse une semaine, n'est-ce pas ?

– Non, bien sûr, dit le notaire qui avait du mal à cacher sa déception.

– Je pourrais revoir Monsieur Karabuz à l'agence pour lui demander d'autres renseignements sur la destination.

– Pourquoi pas, répondit le notaire qui souhaitait visiblement mettre un terme à l'entretien.

– Je vous tiens au courant, dit Merak en se levant.

– À bientôt, j'espère, répondit le notaire, sans le raccompagner.

Dans le poste central de la police de la Cité de New-York régnait une agitation assez habituelle. Les Cités ont beau être bien structurées, la nature humaine fait

que les incivilités voire les petits délits ne sont pas rares et nécessitent parfois une intervention ou une présence policière, surtout dans une Cité de grande taille, approchant les cinq millions d'habitants. Merak Ediyor se trouvait dans le bureau de son chef direct au bureau des enquêtes, Bulut Larsen, Haut Capitaine.

« Je vois que vous n'avez guère avancé » dit Bulut Larsen sur un ton de reproche. Merak prit un air contrarié, ne sachant comment s'expliquer.

– Comprenez-moi, dit-il, je butte toujours sur le même obstacle. À chaque fois, et de quelque manière que je m'y prenne, j'obtiens les mêmes renseignements mais sans pouvoir accéder directement à l'information et surtout à la réalité des choses.

– Mais toutefois, vous persistez à pencher pour l'escroquerie et vous êtes totalement affirmatif, mais sans la moindre preuve ! Comment voulez-vous que nous débouchions ! Je ne peux prendre aucune décision sur la base des éléments que vous m'apportez. Imaginez que je saisisse un juge : je lui dirais quoi ?

– Écoutez, c'est quand même évident. Tous ces braves gens sont démarchés sur la base d'une promesse dont il est impossible de vérifier la réalité. Le système semble bien fait : cette planète Atlantica est inconnue, on nous dit qu'on ne peut pas à en revenir, la société est censée en être originaire, elle n'est donc pas accessible, nous n'avons aucun témoignage, et même le directeur de l'agence de la Cité n'y est jamais allé, pas plus que le notaire. La seule chose qui soit concrète, c'est que deux fois par semaine, une dizaine de familles réalisent tous leurs biens entre les mains de ce notaire et prennent le départ et s'évanouissent vers une destination qu'il est impossible de réellement connaître. Nous n'avons aucun contrôle possible.

– Et en avez-vous appris davantage auprès du notaire ? demanda Larsen.

– Rien sur la société ni sur la destination. Leur technique est bien rodée : l'agence vous renvoie sur le notaire et le notaire sur l'agence. Karabuz ne veut vous parler que de rêves invérifiables, et de Lasserger ne sort pas de son rôle de notaire et ne s'intéresse qu'au plan de financement. Quand je l'ai rencontré, son seul souci semblait de savoir de quelle épargne je disposais. Pour moi, c'est tout à fait clair : il veut récupérer l'argent des clients.

– C'est peut-être clair, mais sans aucune preuve.

– Y a-t-il selon vous un moyen de les obliger à donner une preuve tangible de la réalité de la prestation ? J'ai vraiment l'impression que ni le notaire ni le

directeur de l'agence ne sont décisionnaires et en possession d'éléments de preuve. Nous sommes dans l'impasse. Et les candidats ne m'ont rien dit d'autre. Pas le moindre indice. J'ai moi-même effectué le même parcours que les candidats et je n'en sais pas davantage. Et impossible d'interroger quelqu'un qui y est allé puisque personne n'en revient et qu'il n'y a pas de communications. La seule preuve dont on dispose de la prestation, ce sont des témoignages dans lesquels on voit effectivement les anciens clients filmés en Extérieur exprimant leur satisfaction.

– Je ne vois qu'une solution, dit le Haut Capitaine, c'est de pousser carrément l'expérience jusqu'au bout en y allant vraiment.

– Je ne sais pas si cela apporterait quelque chose, répondit Merak, vu qu'une fois là-bas, on ne peut ni rentrer ni communiquer.

– Il doit bien y avoir un moyen, dit le Haut Capitaine, j'ai du mal à imaginer qu'ils soient eux-mêmes dans l'ignorance totale de ce qui se passe là-bas.'

– Et puis il y a pire, insista Merak Ediyor, vous rendez-vous compte que le discours sur les Portes est totalement incroyable ! Une Porte, c'est fait pour aller d'un continent à l'autre. Sur une planète située à quatre-vingts années-lumière, c'est impensable ! D'ailleurs, si c'était possible, les Spaciens viendraient sur Terre et repartiraient chez eux en utilisant des Portes plutôt que des vaisseaux spatiaux. Non mais, comment pouvez-vous croire qu'une société a découvert à la fois une planète que tout le monde ignore et une technologie incroyablement avancée, alors que nous n'avons aucune trace ni de l'une ni de l'autre, si ce n'est les affirmations d'un directeur d'agence et d'un notaire ! Moi, ce que je vois, et là c'est bien concret, c'est qu'ils dépouillent des braves gens, et...

– Et ils deviennent quoi, ces braves gens à votre avis ? l'interrompt Larsen.

– Je n'en sais absolument rien. On nous dit à tous les stades du parcours que c'est un aller simple, et pardonnez-moi, je n'ai pas envie de partir pour un aller simple vers une destination inconnue, quand bien même on me dirait que c'est réellement le paradis ! Ce qui est certain et tangible, c'est que chaque semaine, des gens quittent leur emploi, rendent leur logement, réalisent leurs économies et disparaissent.

Le Haut Capitaine se gratta le menton, l'air pensif.

– À ce stade, nous pourrions intervenir au titre du droit de police et demander ce que sont devenus les gens disparus.

– Non, je ne crois pas que ce soit possible, dit Merak Ediyor. Quand bien même nous demanderions à assister à un départ, nous ne pourrions que constater la disparition des émigrants depuis la Porte de départ, sans aucune possibilité d'en savoir plus s'ils n'ont rien d'autre à nous dire. De plus, nous serions obligés de révéler que la police s'intéresse à leur petit commerce.

– Effectivement, dit Larsen. Il est trop tôt pour nous dévoiler. Je ne vois qu'une chose à faire : vous devez continuer à jouer le jeu, mais en vous montrant plus curieux voire plus soupçonneux.

– Ça ne marchera pas, dit Merak. De plus, mon identité fictive va rapidement être dévoilée : les coordonnées professionnelles, sociales et financières du soi-disant docteur Metin vont bientôt se révéler inexistantes.

– Je vous l'accorde, répondit Larsen, mais tant que nous n'aurez pas signé, ils n'en sauront rien. Si vous me dites qu'ils s'intéressent à votre épargne, peut-être pourriez-vous tenter de les allécher, moyennant des éléments de preuve ?

– Vous voulez dire que je leur en propose plus et qu'en même temps, je leur en demande davantage ?

– À vous de voir, dit le Haut Capitaine. Laissez libre cours à votre imagination d'enquêteur. Après tout, il faut savoir faire sortir le loup du bois. Vous pouvez augmenter le montant de la mise et voir l'effet que cela produit.

– Je vais essayer, Monsieur le Haut Capitaine. Et pendant ce temps, je vous suggère de rechercher des informations sur ce Karabuz et sur le notaire.

– Nous ne vous avons pas attendu, dit Larsen. Si je vous suis, c'est que j'ai moi aussi de bonnes raisons, mais il n'est pas souhaitable que vous les connaissiez tout de suite. Tout ce que je peux faire, c'est vous encourager à poursuivre avec plus de détermination.

Face à ce discours étrange, Merak Ediyor resta tout interdit et c'est l'air sombre qu'il quitta le bureau de son chef pour rentrer directement chez lui réfléchir sur les différents scénarios et tactiques à adopter désormais.

On dit que la nuit porte conseil. Même si le dicton est fort connu, son auteur a oublié de préciser si cela s'applique aussi aux nuits agitées et sans sommeil ! Car c'est bien ce qui arriva à Merak Ediyor qui vit passer toutes les heures sur le bandeau mural de sa chambre sans que l'envie de dormir ne se manifeste. Il retourna le problème dans tous les sens recherchant quelle stratégie globale employer, quelles actions il pouvait conduire, quelles réponses pouvaient survenir. Quant à savoir comment réagir à une réponse imprévue à une question dont il ignorait déjà tout...

La réflexion nocturne montrait rapidement ses limites. Quand les lumières de la Cité annonçant l'aube se manifestèrent, l'idée lui vint de recontacter le couple rencontré la semaine précédente. Il se dit qu'eux aussi avaient poursuivi leur propre démarche. Il pourrait être intéressant de savoir s'ils avaient renoncé ou s'ils étaient sur le point de partir. Dans un cas comme dans l'autre, les raisons de leur refus ou les renseignements supplémentaires obtenus pouvaient avoir leur importance. Il rechercha dans son portefeuille la carte de visite laissée par les Koyuncu. Il appela Aymeric Koyuncu en espérant qu'il n'était pas trop tôt. L'avantage de la vie dans les Cités, c'est que les horaires sont uniformes puisqu'ils sont calqués sur l'heure officielle du lever du jour, toujours fixe. Autrement dit, dans tous les foyers, on se lève quasiment à la même heure, on déjeune, on se bouscule dans les Toilettes en même temps et on emprunte les Pistes tous ensemble. La seule régulation, mais elle est spontanée, provient du fait que certains déjeunent avant le passage dans les Toilettes et les autres après, ce qui permet de répartir le niveau d'occupation.

Ce ne fut pas Aymeric Koyuncu qui répondit, mais son épouse Nelly, anormalement énervée vu l'heure matinale. Elle se souvenait parfaitement de Merak mais semblait visiblement pressée.

– Je ne peux pas vous parler longtemps, dit-elle. Mon mari s'est absenté. Il nous manque une toute dernière pièce pour finaliser notre dossier d'émigration et nous signons cet après-midi chez le notaire.

– Déjà, s'étonna Merak. Mais vous vous êtes décidés très vite.

– Sur le principe, nous sommes décidés depuis le début, dit Nelly Koyuncu. Enfin, moi je le suis. Mon mari est plus réticent. C'est d'ailleurs moins sur la question de l'émigration ou du dossier lui-même que sur la perspective de vivre à l'Extérieur. Ça l'inquiète beaucoup par principe. Moi, j'ai confiance.

– Et avez-vous pu obtenir des précisions sur votre point de chute ? demanda Merak. J'ai moi-même rencontré le notaire et il n'a rien pu me dire de concret. Il m'a dit que cela dépendait de mes disponibilités, en somme de mon épargne.

– Oui, c'est cela. Du moins c'est ce que j'ai compris. Et donc il vous a dit...

– Non, il ne m'a rien dit du tout car je n'ai pas voulu lui donner un montant précis.

– Mais pourquoi donc ? demanda Nelly qui semblait fort surprise. Vu que c'est un aller simple, il est normal de tout convertir en partant.

– Je dois encore réfléchir, parce que figurez-vous que j'ai de la famille mais je pense partir seul. Je me demande si cela vaut la peine de tout investir sur Atlantica ou si je dois réduire la voilure et en laisser un peu à... ma fille, ajouta-t-il.

– Je comprends, répondit Nelly. Nous n'avons pas ce genre de problème vu que nous n'avons pas d'enfants. Je n'avais pas pensé à cette situation. Si vous n'avez pas pu lui donner un montant exact, le notaire n'a pas pu obtenir une proposition ferme de la part de l'ordinateur.

– Sans être indiscret, dit Merak, puis-je vous demander quelle proposition vous avez obtenu ? Et si vous avez l'intention de signer prochainement sur cette base ?

– Je n'ai pas de raison de le cacher, répondit Nelly Koyuncu. Vu notre logement, nos droits sociaux, le métier de mon mari qui les intéresse et le mien, ainsi que nos disponibilités, nous devons avoir un logement de trois pièces dans une résidence d'où l'on voit la mer. La mer ! Vous vous rendez compte ? Je ne sais même pas ce que c'est. On m'a montré des photos, mais j'ai du mal à me représenter...

– Madame Koyuncu, est-il possible que vous m'indiquiez quel montant d'épargne vous leur avez communiqué. Vous savez, c'est pour savoir combien je peux laisser à ma fille éventuellement pour une offre comparable à la vôtre, encore que si je me décide, je vais partir seul.

– Nous avons déclaré soixante mille crédits de disponibilités. Et nous signons cet après-midi pour un départ en toute fin de semaine si tout va bien. C'est

follement excitant ! Mais je dois vous laisser maintenant. Je vais faire part de votre appel à mon mari, il vous rappellera probablement ce soir. Et elle raccrocha.

Effectivement, Nelly semblait bien excitée. La décision des Koyuncu était donc prise, le dossier finalisé et la signature devait intervenir dans la journée. Il nota que la somme de soixante mille crédits pour deux personnes était bien un montant important et justifiait une amélioration appréciable par rapport à la formule de base. Une fois la transaction enregistrée et les fonds transférés, plus rien ne s'opposait donc à un départ rapide. Merak se félicita de son initiative : l'exemple des Koyuncu allait servir de support à sa tactique. Il se posait juste la question de la meilleure méthode à adopter : par qui fallait-il commencer, par le commercial ou par le notaire ?

9

Le rendez-vous chez le commercial fut en définitive assez facile à obtenir. Merak se contenta d'expliquer à la secrétaire que la rencontre avec le notaire lui avait permis d'entrevoir le projet de manière différente. Autant sa première visite avait pour raison principale la curiosité provoquée par l'affiche, autant les explications du notaire lui avaient fait envisager l'aventure sous un angle plus concret. En conséquence, il regrettait d'avoir été assez peu curieux et peu réceptif à l'argumentaire de Monsieur Karabuz. Le discours tenu fut assez convaincant pour que Koyuncu accepte de le recevoir dès le lendemain soir. À la grande surprise de Merak, le directeur semblait parfaitement détendu malgré l'heure, et bien disposé à son égard.

« Monsieur Metin, je suis enchanté de vous revoir, dit-il. Je vois que vous avez eu un entretien plutôt fructueux avec Maître de Lasserre.

– C'est exact, répondit Merak. Je ne dirai pas que j'ai eu une réponse à toutes mes interrogations, mais j'ai mieux compris l'économie générale de votre concept. Comprenez que contrairement à certains de vos clients, il se trouve que j'ai de la famille et que je ne suis pas forcément disposé à investir toutes mes économies si je n'ai pas la certitude que cela en vaut la peine.

– Vous verrez, Monsieur Metin, vous ne serez pas déçu. Je crois que vous savez quelle est notre proposition de base, n'est-ce pas ?

– Oui, votre proposition de base, c'est celle qui correspond aux droits ordinaires : poste actuellement occupé, droits à la retraite, logement occupé, droits sociaux divers. C'est modeste mais déjà fort sympathique.

– Modeste ? Vous voulez comparer votre logement actuel avec cette magnifique petite maison et son jardinet ? Notre modèle de base comporte deux pièces alors qu'un logement ordinaire pour deux personnes dans la Cité n'en a qu'une. Voyez : une pièce à vivre avec coin cuisine et repas, un bloc sanitaire séparé et une chambre en plus. Le tout fait quarante-cinq mètres carrés sur cent mètres carrés de jardin. Dans la Cité de New-York, ce serait d'un luxe inouï, accessible seulement à d'importants personnages !

– La maison de Maître de Lasserger que j'ai vue, c'est autant de surface, jardinet compris, rien que pour le salon et le bureau. Et je crois qu'il a tout l'immeuble.

– Certes, certes. Je vous crois, mais en réalité, je n'y suis jamais allé. Nous correspondons par holo-vision, dit Karabuz.

Merak nota mentalement que Karabuz devait être plus familier avec le notaire qu'il ne semblait l'admettre, ayant reconnu le même tic de langage. Ces deux-là devaient être plus complices qu'il n'y paraissait. Autrement dit, Karabuz devait être un gros menteur. Les deux hommes s'étaient-ils parlés après la visite chez de Lasserger ? Voir même dès la première visite à l'agence ? Il griffonna quelque chose sur son calepin pour être certain de se rappeler cette première impression.

– J'admets en effet que votre modèle de base est à lui seul fort attrayant, surtout pour une personne seule, ce qui est mon cas. En revanche, pour une famille...

– Quand une famille veut émigrer, il s'agit la plupart du temps d'un couple et la maison est plus grande sans difficulté puisque les droits sont doublés.

– Effectivement, j'avais négligé ce détail, dit Merak. Mais, je pense brusquement à une chose : si vous récupérez les droits sociaux et les droits à la retraite, comment assure-t-on son existence sur Atlantica ? Votre proposition assure juste le transfert et le logement, si j'ai bien compris ?

– C'est exact, Monsieur Metin. Vous avez raison de poser la question. Mais votre inquiétude est sans objet : sur cette planète toute neuve, tout est à faire. Le travail est abondant, les besoins sont illimités. Une grande partie de la population qui arrive sur Atlantica est employée à construire les villages que viendront habiter les futurs arrivants. Et comme vous l'avez noté quand je vous ai décrit le logement,

il n'y a pas de Restaurants collectifs ni de Toilettes collectives comme dans les Cités. Ce qui veut dire que dans les villages, les arrivants s'organisent comme bon leur semble.

Devant le silence de son interlocuteur, Karabuz se sentit obligé d'ajouter des explications.

– Comprenez bien : certaines personnes s'emploient à la culture ou à l'élevage, d'autres cuisinent. Certains le font individuellement, d'autres préfèrent recréer des cuisines collectives pour mettre les moyens en commun. Tout est très bien organisé.

Merak réfléchit un instant avant de poser la question délicate qui venait de lui traverser l'esprit.

– Monsieur Karabuz, je vais peut-être dire une énormité, mais quel est le statut de la planète Atlantica ? Je m'explique : peut-on dire qu'elle doit être considérée comme une planète spacienne ?

Face à l'air totalement ahuri pour ne pas dire scandalisé de Karabuz, il regretta immédiatement sa question.

– Une planète spacienne ? Mais quelle idée ! Absolument pas. Atlantica a été découverte depuis la Terre, elle ne se trouve pas à proximité d'une quelconque planète spacienne. Je suis même persuadé que les Spaciens n'en connaissent même pas l'existence !

– Je vais au bout de ma pensée, dit Merak. Vous voulez dire qu'en définitive, Atlantica est la première colonie terrienne depuis la colonisation spacienne ? Le tout premier monde non spacien ?

À cette évocation, le visage de Karabuz resplendit de fierté.

– Remarquable déduction, Monsieur Metin : je ne l'aurais pas exprimé mieux que vous ne venez de le faire !

– Ah... dit Merak. Donc, si je comprends bien, je n'y trouverai pas de robots ?

Karabuz était sur le point de dire quelque chose. Au mot « robot » il resta la bouche ouverte, sans un son. Ses yeux trahissaient une totale incompréhension.

– Des robots ? Mais comment voudriez-vous qu'il puisse y avoir des robots ? Il ne viendraient pas de la Terre et comme je vous l'ai dit, Atlantica n'a rien à voir avec les mondes spaciens. D'où peut vous venir une pareille idée ?

Karabuz semblait indigné voire révolté par la suggestion qu'il venait d'entendre.

– Excusez-moi, dit Merak, je laissais vagabonder mes pensées. Je me disais simplement que pour rendre une planète habitable plus vite et avec moins d'effort, le renfort de robots serait logique, rien de plus.

– C'est une idée impensable, inacceptable, dit Karabuz. D'ailleurs, le simple soupçon qu'Atlantica se développerait dans une logique spacienne ferait fuir tous nos clients. Enfin, je le suppose parce que c'est tellement évident que vous êtes le seul à m'avoir posé une telle question !

Bon. Encore une fausse piste, se dit Merak. Décidément, je n'arriverai pas à tirer quoi que ce soit d'intéressant de ce type.

– Si je puis me permettre une dernière question, demanda-t-il, est-il possible de consulter des messages de satisfaction ou de réclamation de la part des émigrants déjà installés ? J'ai compris qu'il s'agissait d'un aller simple, mais l'information passe-t-elle entre Atlantica et la Terre ?

Karabuz fit la grimace. On devinait parfois chez le client la crainte d'une déception une fois arrivé à destination. Mais il n'était pas question de le prendre de court.

– Oui, Monsieur Metin. Bien que les messages hyperspatiaux soient extrêmement coûteux, nous gardons quelques témoignages des différentes navettes arrivantes, même si ce n'est pas systématique. Je les conserve dans ce classeur. Observez les dates : en général, les réponses nous parviennent dès l'arrivée sur Atlantica. Ils sont enregistrés directement à la station de réception dès l'arrivée.

Il montra plusieurs visio-télégrammes à Merak. Leur contenu était plutôt concis et stéréotypé : « Arrivée instantanée dans de très bonnes conditions. Nous sommes ravis. Une simple vitre nous sépare de l'Extérieur, c'est excitant et la vue est magnifique. Merci ». Et quelques autres mentions du même type.

Merak regarda en détail et ne décela rien de suspect. Ces messages semblaient bien authentiques. Cela voulait dire que les partants étaient bien arrivés et avaient l'air contents. Du moins ceux qui avaient rédigé les messages en question, en espérant qu'il s'agisse bien des passagers et pas d'une ultime escroquerie de la compagnie.

– C'est très bien, dit-il. Je trouve cela rassurant que les clients qui nous ont précédés soient ravis.

– C'est le cas, Monsieur Metin, c'est toujours le cas, dit Karabuz. Et s'il y avait un problème, nous savons toujours trouver une solution... hormis le retour pour les raisons que vous ai indiquées la dernière fois.

– Il me reste à vous remercier et à prendre congé, dit Merak en se levant. Il se dirigea lentement vers la porte. Comme prévu, Karabuz se leva également précipitamment et le rejoignit comme pour le retenir. Il paraissait plutôt surpris de l'empressement de Merak qui avait manifestement oublié un élément important.

– Monsieur Metin, vous avez oublié de me demander... heu, je veux dire... à propos de votre logement. Vous ne m'avez pas indiqué le montant des disponibilités que vous tenez à ajouter à la formule de base. Et du coup, je n'ai pas pu vous indiquer quelles seraient les caractéristiques qui...

– Ah ? dit Merak, feignant la surprise. Je croyais que seul le notaire pouvait me l'indiquer, et encore, après avoir saisi le dossier sur son ordinateur et fait simuler une proposition ?

Karabuz resta impassible.

– C'est exact, Monsieur Metin. La proposition ferme vous sera faite par le notaire sur la base de ce dernier renseignement. Mais il s'agira alors de notre proposition officielle, celle qui fera foi dans les différents documents juridiques de votre dossier. Mais moi, je connais quand même assez bien ceux que j'ai déjà instruits jusqu'à présent, et sans que cela soit définitif et contractuel, j'ai une idée de ce qui peut vous être proposé selon le montant des disponibilités à ajouter.

– Hé bien, si je montais à cent mille crédits, vous pourriez me proposer quoi ? dit Merak qui fixait Karabuz pour ne rien perdre de sa stupéfaction. Il avait bien fait de tester le commercial plutôt que le notaire !

« Je reconnais que j'ai fait fort, dit Merak au Haut Capitaine. Cent mille crédits de mieux pour une personne seule, j'ai cru qu'il allait en tomber de sa chaise. Il a fallu que je lui rappelle que j'étais médecin avec une certaine renommée. Et puis que je lui explique que mes hésitations provenaient du fait qu'étant seul, je ne

cours pas après de nombreuses chambres et que les montants supplémentaires que je peux apporter ne servent pas à grand chose. Mais il m'a répondu que des prestations existent pour des budgets importants car il existe des villages de différentes qualités avec de jolies villas, de grands jardins, en bord de mer ou à proximité d'un cours d'eau. Bref, il s'est montré très intéressé à me fournir des prestations de luxe.

– Et vous avez pu formuler des demandes complémentaires ?

– Je lui ai dit que je pensais me décider au vu du témoignage des Koyuncu une fois qu'ils seraient arrivés et installés. Il était très surpris que je les connaisse et m'a à moitié cru quand je lui ai dit que je les avais rencontrés au Restaurant collectif et que je les avais repérés par hasard à leur prospectus posé sur la table.

– Et sa réaction ?

– Négative. Il m'a répondu que cela ne dépendait pas de lui et que même s'il transmettait des instructions, il ne pouvait garantir qu'une fois arrivés, les Koyuncu aient la possibilité d'utiliser les hyper-ondes. Je n'ai pu lui dire que cela remettrait en cause ma décision, il ne l'aurait pas compris.

– Bon, mais nous avons quand même confirmation que ce qu'ils veulent par dessus tout, ce sont vos disponibilités.

– C'est très clair, quitte à dire que la prestation existe quel que soit le budget proposé. J'aurais dit cinq cent mille crédits, il m'aurait vendu l'immeuble du notaire sur la plage ! C'est clairement une escroquerie de grande ampleur.

– J'en suis désormais convaincu, moi aussi, dit Bulut Larsen.

– Et donc que faisons-nous ?

– Je vais voir si le juge accepte d'organiser une perquisition chez le notaire. Nous avons assez d'éléments pour indiquer que de très nombreuses familles sont invitées à tout liquider pour des prestations invérifiables et qu'il faut que nous puissions mesurer l'étendue de l'opération. D'autant plus que vous me dites que Karabuz vous a évoqué d'autres Cités. Je veux savoir quelle est la réalité de la société en question et cela justifie une perquisition. J'espère que le juge nous suivra.

Quelques jours passèrent à assembler les éléments de la demande côté police, puis à l'étudier côté justice, mais le juge suivit et délivra le mandat de perquisition. Il le fit avec d'autant moins de difficultés que plusieurs personnes de son entourage

avaient entrepris des démarches auprès de l'agence Atlantica et s'étaient étonnées de la curiosité témoignée un peu rapidement à l'endroit de leur épargne. Dès le lendemain de la réception du mandat, une dizaine de policiers investirent l'étude du notaire et s'emparèrent de nombreux dossiers et de pièces comptables. Le notaire eut beau hurler au scandale, protester que la saisie remettait en cause les départs, il ne put rien obtenir si ce n'est que les enquêteurs laissèrent les dossiers en cours et se contentèrent d'emporter ceux des clients qui étaient déjà partis. Les dossiers en cours furent toutefois soigneusement copiés, ainsi que les chronos.

La perquisition dura toute la matinée et la question relative à la société Atlantica fut posée, mais de Lasserger répondit qu'il ne disposait d'aucun élément relatif à cette société dont il n'était que le notaire pour la Cité de New-York. Fort mécontent de cette réponse qu'il assimila à une fuite, Larsen l'informa qu'il serait bientôt convoqué dans les locaux de la police pour un interrogatoire plus poussé. En attendant, il fut bien obligé de se contenter de la réponse jusqu'à ce que les documents saisis lui fournissent un élément exploitable. Il serait toujours temps dans cette hypothèse de menacer le notaire d'un recours à la sonde psychique. Mais on n'en était pas là.

Bien entendu, Merak Ediyor ne participait pas à la perquisition. Il n'était pas question que le notaire puisse deviner le lien entre sa visite et l'organisation d'une perquisition quelques jours plus tard, et surtout, qu'il en informe le commercial.

Les investigations concernant le notaire étaient dévolues à son chef et le rôle de Merak était désormais tourné vers le commercial, avec pour mission s'intéresser à la réalité des transferts et au devenir des clients. Ayant repéré dans les dossiers récents du notaire que le prochain transfert était prévu pour le soir même, il décida d'intervenir dès le début de l'après-midi. Il fallait éviter que Karabuz n'ait le temps de prendre des dispositions dans le cas où le notaire le préviendrait rapidement de la perquisition dont il venait de faire l'objet. L'idéal, pensa-t-il, aurait été que le notaire soit conduit au poste de police pour qu'il n'ait pas l'occasion de prévenir Karabuz. Il espérait que son chef avait songé à prendre des dispositions dans ce sens. Mais comment Larsen aurait-il pu deviner dès la perquisition et avant l'examen des dossiers qu'un transfert était programmé pour le soir même ?

C'est ainsi que dès le début de l'après midi, il se rendit à l'agence, muni des mandats nécessaires et accompagné de deux policiers. Karabuz reconnut Merak et grimaça. Les trois policiers furent reçus fraîchement.

– Comme ça, vous êtes un faux client et un vrai policier, je vous félicite. Je suppose que j'ai droit, moi aussi, à ma perquisition, dit-il à l'attention de Merak. Cela m'est complètement égal. Je n'ai rien à cacher et vous ne trouverez rien ici qui vous sera d'une quelconque utilité. Je suis le commercial et je n'ai aucun dossier que vous ne connaissiez déjà.

– C'est très bien ainsi, dit Merak qui mesurait ainsi que la communication passait aisément entre le notaire et le commercial, cela va prendre encore moins de temps que prévu. Si vous voulez bien me laisser accéder au bureau...

Karabuz se retira vers la porte en laissant ainsi l'accès libre à son bureau et à l'étagère. Le bureau était relativement dégagé : quelques chemises contenant le prospectus standard, le formulaire d'inscription vierge destiné à l'envoi des dossiers, une enveloppe épaisse contenant des photos et les témoignages collectés, et enfin, une grande chemise verte à élastique où était inscrit au feutre noir « transfert n°48 suivi de la date du jour. Merak ouvrit cette chemise sous le regard courroucé de Karabuz. Il y trouva une liste récapitulative de seize noms, soit sept couples et deux célibataires, mais aucun nom connu de Merak. Suivaient neuf pochettes plastifiées concernant les dossiers en question, qui comportaient un double du formulaire et un double de la proposition officielle, à l'entête d'Atlantica, chacune portant la signature du notaire. Enfin, neuf enveloppes du même format, cachetées, chacune au nom des candidats au départ. Tout cela avait l'air parfaitement normal.

– Ne les ouvrez pas, cria Karabuz, ce sont les documents que les passagers doivent remettre à l'arrivée, c'est strictement identique aux dossiers que vous venez de voir dans les pochettes plastique.

Merak ouvrit un dossier plastique et consulta attentivement. La première page ne présentait strictement aucun intérêt. Elle se bornait à rappeler l'identité des

passagers, le numéro de leur dossier et divers codes en face des mentions qu'il devina être celles des coordonnées sociales des candidats.

Autrement dit, des papiers d'identité modèle Atlantica. L'autre document, signé du notaire, était plus intéressant. Il mentionnait de manière plus détaillée la profession des personnes transférées et une proposition de logement composée d'un code et d'un bref descriptif. En l'occurrence, Evlyn et Roger Karakol, secrétaire et MEP (Mécanicien Entretien des Pistes) Logement attribué : Formule de base village code A2c. Maison modèle 45-200 centre village.

– Pouvez-vous me commenter ce dossier ? demanda Merak à Karabuz. Je crois comprendre, mais je souhaiterais l'entendre de votre bouche.

– C'est tout simple, répondit Karabuz. Monsieur et Madame Karakol dont vous voyez la profession se voient attribuer un logement de cotation A2 dans le centre du village. La cotation A correspond au lieu de destination, le premier village construit. Le code B correspond à un autre village plus loin sur la colline avec une plus jolie vue, le code C désigne des implantations vers la plaine, à proximité d'une rivière et D est encore plus proche de la mer. Ce sont nos quatre implantations. Le village A est de loin le plus important en taille. Mais B, C et D correspondent à des emplacements très favorables et à des logements de qualité nettement supérieure, réservés aux gros dossiers. Par exemple D9, ajouta-t-il en grimaçant, c'est le genre de proposition faite à un Monsieur Metin, médecin célibataire titulaire de cent mille crédits d'épargne. Une maison d'une centaine de mètres carrés avec une pièce en étage, sur six cents mètres carrés de jardin déjà aménagé, à flanc de colline avec vue sur la mer.

Merak ne fit aucun commentaire.

– Et le chiffre 2 du dossier, à quoi correspond-il ?

– C'est un code qualité, répondit Karabuz. Le modèle de base est A1 : c'est le plus modeste au village, il correspond à un logement de type 45-100. A2, c'est un modèle 45-200. Le premier nombre correspond à la surface du logement, le second à celle du jardin. En mètres carrés.

– Et la lettre qui suit ? demanda Merak, qui avait une petite idée de la réponse.

– A2c, c'est centre village. Il existe un code c pour Centre, m pour Middle et p pour Périphérie. De fait, la cotation la plus modeste, c'est A1p.

– Et comment se fait le choix, demanda Merak, puisque les candidats n'ont pas de plans ni de photos ?

– Il y a des équivalences, répondit Karabuz. Dans le cas des Karakol, compte tenu de leur profil, ils auraient plus obtenu soit un A3p, un modèle 60-200 en périphérie, soit celui qu'ils ont préféré, A2c, modèle 45-200 mais dans le centre, plus proche des installations collective. En gros, ajouta-t-il, ils ont préféré une maison moins grande mais plus proche des commodités, sans doute pour être moins dépaysés. Venant d'un logement de quinze mètres carrés dans la cité, ils voyaient sans doute moins l'intérêt de passer de quarante-cinq mètres carrés à soixante mètres carrés qu'ils ne redoutaient de s'éloigner du centre et concrètement des aménagements communs.

– Et si une fois sur place, ils changeaient d'avis ?

– C'est géré au niveau du village. Une fois qu'ils sont sur place, nous n'intervenons plus. Je ne sais pas s'il y a des souplesses de ce type. À mon avis, s'ils trouvent quelqu'un qui désire échanger, ça doit être possible. Mais à notre niveau, nous nous assurons que les logements en construction ou déjà livrés sont en adéquation avec le profil des demandeurs.

– Je ne comprends pas.

– Si, c'est simple : nous ne proposons pas de logement d'un certain type si ce modèle n'est pas disponible. En gros, nous pilotons de loin la construction. Ce serait idiot de construire des logements de luxe si ce qui nous est demandé, c'est en général le modèle de base.

– Je vois. Donc si je comprends bien, à chaque transfert, les passagers arrivent porteurs de leur petite enveloppe, la remettent à l'arrivée à un comité d'accueil qui l'ouvre, inscrit l'identité du passager dans un registre d'arrivée ou quelques autres formalités de ce type ? J'imagine qu'on garde soigneusement le dossier et que les arrivants se voient remettre d'autres papiers « locaux », puis qu'on conduit chaque arrivant vers le logement qui lui a été attribué ?

– C'est à peu près ce que vous dites, répondit Karabuz. On se permet quand même de recevoir nos clients de manière plus conviviale, dans une salle donnant sur l'Extérieur, avec un petit cocktail de bienvenue et une séance d'explications. J'imagine que le simple fait d'être en contact visuel avec l'Extérieur pour la

première fois de sa vie nécessite un minimum d'accoutumance. Ce serait rude de les projeter à l'air libre dès l'instant de leur arrivée.

– Vous avez parlé d'explications ? Que faut-il expliquer aux arrivants ?

– Forcément. Il y a un livret d'accueil et on ne peut quand même pas installer dans des logements individuels des personnes qui ont toute leur vie vécu dans une Cité. Une fois arrivées chez elles, que feraient elles, ne serait-ce qu'à l'heure des repas ? Donc un mode d'emploi qui décrit le fonctionnement du village leur est remis et généralement, elles sont encadrées par leurs voisins, de même qu'elles s'engagent une fois installées à aider les arrivants qui viendront s'installer directement à côté de chez elles.

– Je m'aperçois que vous êtes plus prolixes aujourd'hui que lors des fois précédentes, dit Merak. J'ai souvenir que vous ne saviez que fort peu de chose, ne serait-ce que parce que vous ne vous étiez jamais rendu sur place.

Karabuz regardait ses pieds et ne répondit pas.

– Je jure que je n'y suis jamais allé, dit-il, mais nous avons eu des formations sur ces aspects et nous avons été tenus informés de ces procédures.

– « Nous » avons été informés ? C'est qui, « nous » ? demanda Merak en reposant la pochette qu'il tenait dans la main. Karabuz grimaça une fois de plus comme s'il se mordait la langue d'en avoir trop dit.

– Je n'en sais rien, dit-il. J'ai participé tout au début à une sorte de séminaire de formation. Nous étions une demi-douzaine. Je ne sais pas qui étaient les autres. Sans doute mes homologues dans d'autres agences ou dans d'autres Cités. Mais la formation a eu lieu dans la Cité de New-York.

– C'est sans importance, dit Merak qui inspectait désormais le contenu de l'étagère située derrière le bureau, qui contenait quelques cartons de fournitures en bas, hors de la vue des clients. Plus haut, à portée de la main de Karabuz (il suffisait de faire pivoter son fauteuil) se trouvaient une cinquantaine de dossiers du même type que celui au Merak venait de consulter. Il regarda celui qui se situait le plus à gauche, qui portaient le numéro un, comme il l'avait deviné, puis le deux, le trois. Le dernier portait le numéro quarante-sept. Il était daté de la semaine précédente.

– Le couple Koyuncu se trouve dans quel dossier ? demanda Merak.

– Je crois que c'est avant la semaine dernière, répondit Karabuz. Regardez les numéros quarante-quatre ou quarante-cinq.

Merak s'empara du dossier quarante-cinq daté du début du mois. Il l'ouvrit à la page récapitulative. Le voyage semblait complet avec vingt passagers en tout. Huit couples, un célibataire et un couple avec un enfant. Les Koyuncu figuraient bien dans la liste. Merak prit la pochette « Koyuncu » et l'ouvrit. Il reconnut les mentions principales correspondant à la profession, et la proposition A4 modèle 60-200c.

– Donc les Koyuncu sont dans soixante mètres carrés dans le centre, avec un jardin de deux cents mètres carrés ? demanda Merak.

– Ne m'en parlez pas, répondit Karabuz. Un vrai cauchemar. Ils avaient droit à une proposition A5 c'est-à-dire un modèle A60-400p mais ils se sont disputés.

– Pour la dispute, vous ne m'apprenez rien, dit Merak.

– Le modèle convenait à la dame, mais son mari ne voulait pas être en périphérie. Donc il leur a fallu choisir en deux cents mètres carrés de jardin dans le centre et quatre cents en périphérie.

– Et l'option Middle ?

– Elle n'existe pas dans toutes les surfaces de maison ou de jardin, ou du moins, elle n'est pas disponible en ce moment. Et puis, ce modèle était trop cher. C'était l'un ou l'autre.

– Et alors ?

– Alors, Monsieur Koyuncu a mis son veto : s'ils n'étaient pas dans le centre, ils ne partiraient pas. Madame a tempêté.

– Et donc elle l'a emporté ?

– Si elle l'avait emporté, je ne vous parlerais pas de dispute ! Non, elle a fini par céder, c'est pourquoi ils ont deux cents mètres carrés dans le centre, avec une plus grande maison qui compense le petit jardin.

– Par rapport à leur cotation, ils sont perdants, non ?

– Sur le papier, un peu, mais cela dépend aussi des priorités de chacun. C'est aussi pourquoi vous voyez une mention manuscrite ajoutée en bas qui précise qu'ils ont droit à des aménagements. Vous voyez, nous sommes très scrupuleux.

– Et le code « CD », c'est quoi ? demanda Merak.

– C'est pour « Client Difficile », répondit Karabuz. Merak réprima un sourire.

– Vous allez dire que je me répète, mais avez-vous une façon de me prouver qu'ils sont bien là-bas ?

– C'est moi qui vais me répéter : nous avons quelques retours mais pas de communications régulières. Autrement dit, nous n'avons pas de liaisons de type hyper-onde avec Atlantica. D'ailleurs, je ne sais même pas si la technologie existe sur Terre. Peut-être les gouvernements ont-ils les moyens de communiquer avec les planètes spaciennes et je n'en suis même pas certain. Donc, c'est non.

– Ah ? Et les témoignages dont vous faites état, ils vous sont parvenus comment ?

Karabuz haussa les épaules et ne répondit pas. Il semblait toujours aussi fermé. Sans insister, Merak se dirigea vers la porte du fond, suivi par ses deux acolytes.

– Et par là, on va où ? demanda-t-il.

– Vers les locaux techniques de la Porte, répondit Karabuz. On arrive par l'arrière. Les passagers arrivent par une autre entrée dans la rue. On peut faire le tour si vous voulez, ajouta-t-il.

– J'allais vous en prier.

Le petit groupe franchit la porte qui donnait dans un petit couloir, puis sur une autre porte sur laquelle divers panneaux signalaient différents dangers : risque d'électrocution, risque magnétique, interdiction de porter du métal, etc.

– Ne vous inquiétez pas, dit Karabuz, la machinerie n'est pas en activité et nous ne sommes pas dans le champ. Suivez-moi simplement sans vous écarter. Nous arrivons par l'arrière de l'installation.

Ils entrèrent dans une salle au plafond assez haut, occupée par un appareil de très grande dimension. Deux rails très écartés portaient vers le fond de la salle. Sur ces rails était posé un portique duquel portaient des câbles d'un seul côté, lesquels étaient reliés à un chariot placé à l'arrière du portique, sur le même rail mais plusieurs mètres derrière. L'ensemble était fort impressionnant. Ils contournèrent la machinerie en se rapprochant du fond de la salle. Il s'aperçurent que ce n'était pas un mur qui fermait la salle mais une cloison mobile qui pouvait s'écarter de part et d'autre. Les deux rails du portique franchissaient la cloison mobile. Sur le côté, dans un renfoncement, on pouvait apercevoir une console de pilotage ainsi que divers écrans, sans doute l'emplacement où se tenait habituellement le technicien. De son pupitre, légèrement surélevé, on avait à la fois vue sur la machinerie et sur

l'aire d'embarquement qui devait se trouver de l'autre côté de la cloison. Karabuz s'approcha de la console et appuya sur un bouton, puis sur un autre. La salle qui n'était jusqu'à présent éclairée que par des veilleuses s'illumina d'un coup et les deux cloisons mobiles commen-cèrent à s'écarter et à glisser bruyamment le long des murs, découvrant une pièce qui aurait pu ressembler à une petite salle de cinéma intime, composée de cinq rangées de quatre places bordées à environ un mètre de distance par les rails du portique. Chacun des rails se prolongeait trois mètres derrière la dernière rangée de sièges et s'arrêtaient sur une butée surmontée d'une réplique du portique, soit deux colonnes et une barre transversale en haut. De gros ressorts d'une trentaine de centimètres protégés par ce qui semblait être du caoutchouc ou du tissu étaient disposés sur toute la surface du dispositif, destinés à absorber le choc du portique en fin de course et en répartir toute l'énergie cinétique.

– Vous devinez comment cela se passe, fit Karabuz en montrant le portique et les rails avec le doigt. Les passagers sont installés sur ces sièges, les valises et fret entre la dernière rangée de sièges et la ligne de bordure. Au départ, tout est éclairé le temps des explications, puis nous baissons la lumière au maximum en ouvrant la cloison. Nous demandons aux passagers de rester immobiles le temps du compte à rebours qui démarre alors que le portique s'éclaire. Arrivé à 5, la machinerie se fait plus bruyante et le portique commence à avancer. Arrivé à 1, le portique franchit la cloison, accélère fortement et va buter contre les deux colonnes au fond de la salle. Cela fait un bruit terrible mais les passagers ne l'entendent pas car à ce moment-là, les sièges sont déjà vides vu que le transfert s'est fait au passage du portique. Ils sont rematérialisés immédiatement sur Atlantica, sur les mêmes sièges et dans une salle absolument identique. Ici, le portique regagne tranquillement sa place et le technicien n'a plus qu'à vérifier divers paramètres et repositionner la cloison. On ne peut pas imaginer plus simple.

– Les passagers sont-ils attachés ? demanda Merak.

– Oui, répondit Karabuz, avec une ceinture de sécurité comme sur un siège de l'Express. D'ailleurs vous avez remarqué que la disposition des sièges ressemble fortement à celle de l'Express, à l'exception de l'allée centrale dont on n'a évidemment pas besoin. Cela a été étudié afin de limiter le stress.

– Et donc, à partir de ce moment-là, vous rechargez ?

– C'est automatique, dit Karabuz en se rapprochant de la console. Vous avez ici le témoin de charge. Ici le pourcentage, avec un voyant dont la couleur indique si

la charge est suffisante ou pas. Rouge si la Porte est en charge, Jaune si elle est proche du niveau opérationnel, Vert si on peut procéder à l'embarquement.

Merak jeta un coup d'oeil à la console.

– On ne peut pas faire plus simple en effet, dit-il. À quel moment l'opération démarre-t-elle ?

– Le technicien appuie sur le bouton vert quand il constate depuis sa console que la dernière ceinture est bouclée.

Merak fit un signe de la tête à un de ses hommes qui s'approcha de la console et examina les différents boutons, voyants et indicateurs. Merak passa au niveau de la quatrième rangée et déboucla une des ceintures de sécurité du deuxième siège de la dernière rangée.

– Donc là, même si on appuie sur le bouton vert, le fait que la ceinture ne soit pas bouclée constitue une sécurité ? Mais que se passe-t-il si toutes les ceintures sont bouclées et que lors de la mise en marche une personne se trouve dans l'ère de départ ? demanda-t-il.

– Le bouclage des ceintures n'est pas bloquant techniquement. Toute personne se trouvant dans la zone délimitée par le plancher rouge est transférée, qu'elle soit attachée ou pas, répondit Karabuz en montrant du doigt le périmètre en question, lequel débordait largement les rangées devant, derrière et sur les côtés. C'est le cas quand nous transportons du fret : nous pouvons retirer une rangée de sièges et nous les remplaçons par des caisses. Ce qui est important, c'est de bien respecter la masse à transférer pour éviter une surcharge. Il est arrivé que nous ne transférions que du matériel ou du ravitaillement après avoir ôté tous les sièges. C'est pour cela que la zone rouge déborde assez largement l'emplacement des sièges, surtout à l'arrière. Lors de chaque transfert, nous indiquons à la station de réception Atlantica quelle sera la nature du prochain transfert. Ainsi ils savent comment adapter le nombre de sièges en réception. Il ne faudrait pas qu'une caisse se matérialise à l'emplacement occupé par un siège. C'est pourquoi, lors de chaque transfert, nous donnons des indications concernant la composition du transfert suivant et dès que les passagers ont débarqué, ils agencent l'ère d'arrivée en conséquence selon ces indications. C'est une procédure très stricte.

Merak était justement à l'arrière et s'était rapproché de la dernière rangée. Il leva la tête et regarda fixement le policier encore positionné au niveau de la console.

– C'est bon, dit-il. Je crois que nous savons tout ce que nous souhaitons savoir, dit-il en s'appuyant sur le dossier du troisième fauteuil de la dernière rangée. Nous pouvons y aller. Inspection terminée, dit-il en regardant l'autre policier qui se tenait nettement en dehors de la zone rouge.

– Juste un instant, il faut que je reboucle la ceinture de sécurité que vous avez défaite, dit Karabuz en entrant dans la quatrième rangée. Il se pencha pour attraper la boucle de la ceinture. Au moment du clic, Merak qui s'était décalé sur sa gauche, le saisit par les épaules et se baissa, écrasant littéralement Karabuz la face dans le fauteuil. Karabuz poussa un hurlement pour dire NON ! Pendant que Merak en poussait un autre pour dire «Vas-y ! ».

Depuis la console, son collègue appuya sur le bouton vert, et dans un grondement, le portique se mit en marche et en quelques secondes, dépassa les deux hommes. Un violent bruit métallique se fit entendre, celui du portique s'écrasant contre les colonnes à ressorts. Le silence revint sur l'ère de départ dans la Cité de New-York. Les deux policiers regardèrent : Merak Ediyor et Hermann Karabuz avaient disparu.

De l'autre côté de la Porte

12

Les deux hommes n'avaient pas entendu le bruit terrible du portique s'écrasant contre les ressorts. Ils s'étaient rematérialisés instantanément comme prévu, mais cette fois dans un complet silence si ce n'était que Karabuz hurlait. Le coeur de Merak battait à éclater. Puis il secoua énergiquement Karabuz en hurlant aussi, mais plus fort : « ça suffit, c'est fini ! ». Karabuz cessa de crier d'autant qu'une surprise les attendait : le noir complet. Il n'y avait aucun éclairage dans la pièce de réception (était-ce seulement une pièce?).

Les yeux s'habituant progressivement à l'obscurité, ils purent deviner à tâtons qu'ils se trouvaient dans le même type d'endroit que lors de leur départ. Karabuz enjamba le fauteuil, toujours tenu fermement par Merak. Ils se retournèrent vers le fond de la salle à l'extrémité de laquelle on devinait une pâle lueur jaune. Tout en maintenant Karabuz qui continuait à pester, Merak se dirigea lentement dans cette direction en évitant soigneusement les obstacles qui fort heureusement n'étaient pas nombreux. La faible lumière provenait de veilleuses qui se trouvaient derrière une double porte semi-vitrée qu'ils ouvrirent. Une fois arrivés dans un couloir toujours faiblement éclairé, se demandant où ils se trouvaient véritablement, ils se mirent à la recherche de quelques indications. Plusieurs panneaux semblaient indiquer la direction d'une sortie vers laquelle ils cheminèrent prudemment, se demandant pourquoi la station de réception manifestement opérationnelle semblait ainsi abandonnée.

Cette obscurité leur parut très angoissante. Dans les Cités, il ne faisait jamais noir et surtout pas la nuit, d'autant que la notion de nuit et de jour n'existait pas. Elle était conventionnelle et uniquement simulée pour des raisons sociales. À heure fixe, toutes les lumières baissaient progressivement, à commencer par le bleu du spectre. Le phénomène se produisait dans toutes les Cités à la fois et au même moment sur toute la Terre, ce qui correspondait à la notion de soirée, jusqu'à atteindre en moins d'une heure une quasi-obscurité signifiant la nuit, avant que le chemin inverse manifeste le retour progressif du jour et de l'activité. Les horaires

étaient parfaitement connus, totalement invariables et ne tenaient compte ni de la réalité du jour ni celle de la nuit, ni évidemment des saisons. La durée de la nuit était fixée à neuf heures et celle du jour à quatorze, plus une heure de battement répartie en vingt minutes le matin et quarante minutes le soir.

Ainsi, Merak et son prisonnier se trouvaient dans une situation inconnue et terriblement angoissante qui ressemblait fort à une panne ou à un abandon des lieux.

– Que se passe-t-il ? dit-il. Quelle surprise nous avez-vous réservée ?

– Je n'en sais strictement rien, répondit Karabuz. Nous n'avons pas respecté les protocoles établis. Il est probable que plusieurs heures avant l'heure normale, personne ne nous attend. Vous vous rendez compte de ce que vous venez de faire ?

– Peut-être est-il trop tôt en effet, dit Merak sans répondre à la dernière question, mais cela n'explique pas les raisons de cette obscurité anormale. Il devrait y avoir des éclairages en hauteur ou dans les couloirs, que sais-je. Nous sommes manifestement en intérieur. Qui dit intérieur dit lumière ou je n'y connais rien.

– Je crois que nous allons devoir oublier nos habitudes et nos références, dit Karabuz qui s'était calmé étonnamment vite. Nous sommes sur une planète en quasi Extérieur et pas dans une Cité. Il est probable que ces locaux sont les bâtiments techniques de la station de réception, laquelle se trouve vraisemblablement à l'Extérieur tout près de ces murs. Si vous voulez mon avis, il fait noir car nous arrivons de nuit. C'est sombre dehors et comme c'est la nuit, la station est fermée et les gens dorment. Je ne vois pas d'autre explication.

– Moi je crois que vous nous avez projetés dans des lieux abandonnés ainsi que les autres migrants, dit Merak d'une voix qui trahissait une très forte inquiétude.

– Ne soyez pas ridicule, dit Karabuz. Pas plus tard qu'avant hier, nous avons transféré une vingtaine de personnes. Elle ne sont pas ici. C'est bien qu'elles sont arrivées et qu'elles ont été prises en charge dans les conditions que vous savez. Je comprends mieux maintenant pourquoi nous devons envoyer les personnes à heure fixe. Pour être arrivés sept heures plus tôt, nous nous retrouvons au bon endroit mais à une heure inadéquate.

– Mais quelle est la durée de jour et de la nuit sur Atlantica ? Demanda Merak. C'est une donnée que vous ne nous avez pas fournie.

– Je ne vous l'ai pas dit parce que vous ne me l'avez pas demandé. Nous n'avons que peu de documentation sur la planète elle-même. Nous savons qu'elle est plus petite que la Terre et un peu plus chaude, que les journées y sont légèrement plus courtes, et aussi que les saisons sont différentes.

– Ce que vous me dites ne colle pas, dit Merak. Si les journées étaient plus courtes, cela voudrait dire qu'il finirait par y avoir un décalage dans vos horaires.

À cette remarque, Karabuz resta interdit quelques instant, puis reprit.

– Je ne suis pas en fonction depuis longtemps. Il est possible qu'il y ait des ajustements de temps à autre. En ce qui me concerne, cela fait juste deux mois que je m'occupe des transferts.

– C'est précisément ce que je veux vous dire : s'il n'y avait par exemple qu'une heure de décalage sur la durée du jour entre la Terre et Atlantica, il suffirait d'une semaine pour un décalage de sept heures. Or vous fonctionnez à heure fixe. Cela veut dire que les horaires d'arrivée ici sont décalés dans mon exemple d'une heure tous les jours. C'est sûrement perturbant.

– Vous avez sans doute raison, mais si le décalage ne se manifestait pas ici, c'est qu'il se gérerait alors sur Terre, ce qui n'est pas mieux. Si c'est fixe chez nous et variable ici, c'est peut-être parce que c'est plus simple d'être fixe pour l'ensemble des passagers qui viennent d'endroits différents que pour ceux qui les réceptionnent et qui peuvent plus facilement s'organiser vu qu'ils sont sur place.

– Ça se tient, dit Merak qui n'était pas convaincu pour autant. Pendant qu'ils cheminaient, ils se retrouvèrent rapidement dans une sorte de hall pourvu de nombreux sièges et banquettes. Il leur sembla deviner à son extrémité opposée des baies vitrées. Ils s'en approchèrent. Elles étaient fraîches. On ne voyait rien au-delà des vitres, mais il s'agissait manifestement de l'Extérieur. Rien n'était visible. Ce qui devait être le ciel était sombre, ce qui devait être le sol ne comportait aucune trace de lumière.

– Je ne comprends pas, dit Merak. Si nous avons l'Extérieur devant nous, nous devrions apercevoir des étoiles. Il n'y a pas de raison pour que le ciel soit sombre.

– Il nous suffit de pousser cette porte, dit Karabuz. Si elle n'est pas verrouillée, nous allons tout de suite savoir si nous sommes à l'Extérieur.

Les deux hommes se regardèrent dans la pénombre. Ils avaient beau l'un et l'autre faire montre d'une certaine confiance, comme tout habitant des Cités, en de telles circonstances, ils n'en menaient pas large.

– Êtes-vous déjà sorti en Extérieur, demanda Merak à Karabuz.

– Jamais. Je ne sais même pas à quoi cela peut ressembler. Je ne connais de l'Extérieur que les quelques images d'Atlantica qui ont été mises à notre disposition pour la documentation des clients. Et évidemment les images qu'on peut voir dans l'Encyclopédie.

– Vous n'êtes jamais sorti à l'Extérieur de la Cité ? demanda Merak. Moi, je l'ai fait, une fois ou deux. Mais pas à l'extérieur de la Cité de New-York. Une fois de jour et une fois de nuit. De nuit, il y avait quand même des lumières. Les Cités ne sont pas étanches. Elles laissent un halo car elles comportent des ouvertures et des lucarnes sur la Couverture. Personnellement ça m'angoisserait, mais il paraît que des personnes très riches recherchent cette proximité de la Couverture pour apercevoir le ciel et le soleil.

– Apercevoir le soleil ? Mais c'est extrêmement dangereux, dit Karabuz.

– Qu'en savez-vous ? Les Cités n'ont pas été construites pour protéger les humains du soleil mais du vent et des radiations. Bon, assez discuté, on essaye de pousser cette porte ?

Ils appuyèrent sur le battant ce qui eut pour effet immédiat de faire entrer une agréable bouffée d'air frais dans le hall. Les deux hommes furent tellement surpris de ce phénomène qu'avant même de faire un pas, ils lâchèrent la porte qui se referma devant eux en claquant. Ils étaient restés à l'intérieur du hall.

– Est-ce normal ? demanda Merak. Est-ce dangereux ? Il regretta tout de suite sa question. Bien entendu que Karabuz ne pouvait pas savoir, lui qui n'avait jamais simplement vu l'Extérieur. Comment pouvait-il savoir ce qu'était le vent ?

– Bon, raisonnons avec sang-froid, dit Merak à haute voix, mais en fait davantage pour lui-même que pour le commercial. Ce hall est désert. Cette porte pourrait être fermée à clé, mais elle est ouverte. Il n'y a personne dedans ni dehors. Rien n'est gardé. Il n'y a aucun panneau. J'ai du mal à imaginer qu'il y ait du danger dans de telles conditions. C'est juste de l'air.

Karabuz ne disait rien mais n'en menait visiblement pas large. Il avança la main vers le battant de la porte vitrée et poussa très doucement. Une légère brise

s'engouffra à nouveau dans le hall. Les deux hommes décidèrent de passer outre. Sans ouvrir la porte en grand, ils se faufilèrent à l'extérieur l'un après l'autre. Puis la porte se referma d'un coup à cause du vent, les laissant seuls et à moitié paniqués.

– On a pu sortir, mais peut-on rentrer ? demanda Karabuz en saisissant la poignée. Il tira dessus et vérifia qu'effectivement, la porte s'ouvrait bien dans les deux sens. À peine rassurés, les deux hommes se regardèrent et sourirent de leur frayeur. Ils venaient de passer plusieurs minutes cinquante centimètres à l'intérieur et ils se trouvaient désormais cinquante centimètres à l'extérieur, de l'autre côté d'une porte tout à fait banale, si ce n'était qu'elle séparait le bâtiment de l'Extérieur. Pour un habitant d'une Cité, cette différence représentait véritablement un passage entre deux mondes. Ordinairement, ce qui séparait une Cité de l'Extérieur, ce n'était pas une simple double porte en verre, mais du béton et dans les rares endroits, de lourdes portes d'acier, blindées et gardées.

– Je pense que nous allons devoir nous habituer et que cela ne se fera pas en une journée, dit Merak. Si ce que vous dites est vrai et qu'il fait noir juste parce qu'il fait nuit, il va nous falloir attendre, mais je ne sais pas combien de temps. Peut-être serions nous mieux quand même à l'intérieur ?

– Oui, d'autant que je ne vois rien de plus du fait d'être sorti, dit Karabuz.

– Ce qui m'étonne, dit Merak, c'est que si c'est la nuit, nous devrions voir des étoiles. Les deux expériences que j'ai eues en extérieur étaient remarquables. La première fois, c'était de jour et j'ai pu voir le ciel qui était bleu, avec beaucoup de nuages. La seconde fois, c'était de nuit et j'ai vu un ciel noir avec des milliers d'étoiles.

– Je ne sais pas de quoi vous parlez, dit Karabuz. Je ne connais du ciel que celui qu'on voit dans les prospectus ou les vidéos à l'Holovision. Et c'est pareil pour les étoiles. Cela ressemble à un décor. Je n'ai aucune idée de la réalité. Je n'ai même pas souvenir d'avoir jamais vu des photos dans l'Encyclopédie.

– Dommage, dit Merak, mais la réalité, c'est comme sur les images, l'impression de volume en plus. Il avança de quelques mètres sans trop oser s'éloigner.

– J'ai l'impression que le sol est légèrement mouillé, dit-il. Qu'en pensez-vous ? Karabuz le rejoignit prudemment. Il se pencha vers le sol et le toucha.

– Oui, dit-il, c'est un revêtement de sol type béton et c'est légèrement mouillé, dit-il. Y aurait-il une fuite quelque part ?

Cette question déclencha le rire de la part de Merak.

– Une fuite ? En Extérieur ? Vous n'avez jamais entendu parler de la pluie ?

– Si, répondit l'autre, mais je n'en ai jamais vu. Pensez-vous que ce soit le cas ?

– Oui, et cela expliquerait alors pourquoi nous ne voyons pas les étoiles, dit Merak. Le ciel est nuageux et c'est pour cela qu'il a plu. Ou l'inverse, je ne sais pas.

– Sur les posters d'Atlantica, j'ai vu des nuages, mais il n'est dit nulle part qu'ils peuvent totalement envahir le ciel. Comment pourraient-ils couvrir entièrement le ciel et ensuite disparaître ? Et pour aller où ? C'est inconcevable.

– Nous avons sans doute beaucoup de choses à apprendre sur l'Extérieur en général et sur Atlantica en particulier, dit Merak en se grattant le menton.

Et en attendant le lever du jour, ils rebroussèrent chemin et retournèrent dans le hall. Ils choisirent une banquette, s'y allongèrent et finirent par s'endormir.

Ils ne furent pas réveillés par la lumière du jour, mais par les bruits de pas des différents ouvriers et agents d'entretien arrivés dès l'aube, qui furent fort étonnés de les trouver là. Ils n'osèrent pas les déranger alors que les deux hommes s'éveillaient lentement. Découvrant soudainement qu'ils n'était pas seuls, Ediyor et Karabuz sursautèrent, effrayés. Mais comme les autres semblaient se contentaient de vaquer à leurs occupations en les observant du coin de l'oeil, ils se décidèrent à les rejoindre pour s'enquérir de leur situation.

Le décor avait singulièrement changé avec l'arrivée du jour. Contrairement à ce qu'il avaient ressenti quelques heures auparavant, le « hall » dans lequel ils se trouvaient n'était qu'une grande pièce pourvue d'une baie vitrée à son extrémité, et ressemblait davantage à une simple salle d'attente totalement dépourvue de décoration à l'exception notable d'une grande bannière sur laquelle on pouvait lire « Bienvenue sur Atlantica ». On y notait la présence de quatre banquettes et d'une vingtaine de fauteuils fixés au sol. À l'opposé de la baie vitrée se trouvaient deux portes, dont celle par laquelle ils étaient arrivés. Sur un côté, une troisième porte portait le signe distinctif et universel des Toilettes. Ce signe était resté éteint. Dans les Cités, la signalisation des Toilettes était toujours lumineuse. Ils se demandèrent si le courant était coupé ou si l'éclairage était en panne. La vérité est qu'ils auraient

bien aimé que les lieux fussent opérationnels après quelques heures passées sur place.

– Est-ce que... demanda d'un geste Merak en se tournant vers l'ouvrier le plus proche qui portait une courte échelle. Lequel ne répondit pas mais ouvrit un boîtier qui se trouvait dans un angle et alluma ce qui semblait être un disjoncteur général. Instantanément, tout le plafond s'éclaira, ainsi que le fameux sigle caractéristique des Toilettes. Enfin un élément familier (et indispensable).

Les deux hommes s'y engouffrèrent.

13

Quand Merak Ediyor et Hermann Karabuz sortirent ensemble des Toilettes, ce fut pour se retrouver face à un comité d'accueil qui devait comporter une douzaine de personnes qui semblait les avoir patiemment attendus, et dont le regard plutôt interrogateur qu'hostile les rassura. Un homme se détacha du groupe et s'avança vers eux en leur tendant la main. Il hésita un instant et dit avec un fort accent : « Je me présente : je suis Ernest Gordial et je vous souhaite la bienvenue de la part d'Atlantica, messieurs ». Et ils se serrèrent machinalement la main.

– Vous êtes le représentant local de la société Atlantica ? demanda Merak. Il se tourna vers Karabuz : « est-ce ainsi que les choses doivent se passer ? »

– Je n'en sais rien, je suppose, bredouilla l'autre.

– Je suis ici pour préparer l'arrivée prévue à dix heures, c'est-à-dire dans un peu plus de deux heures. Nous attendons seize personnes qui doivent nous être transférées depuis la Cité de New-York. Mais pouvez-vous me dire comment vous vous trouvez là ? Vous venez aussi de New-York ? Est-ce un transfert spécial ? Vous n'avez pas été annoncés lors du dernier transfert.

– Spécial ? Heu... en quelque sorte, dit Karabuz. Je me présente : je suis le directeur commercial d'Atlantica pour la Cité de New-York. Et je viens, ou plutôt nous venons... Nous voulons voir comment se passent les transferts.

– Assister à un transfert ? Le plus simple aurait été d'arriver par un transfert normal, non ?

Il avait l'air fort étonné de la situation. Karabuz reprit :

– Je ne suis pas certain que le transfert prévu pour aujourd'hui se fera. Nous avons rencontré quelques difficultés dans la Cité de New-York d'où notre présence ici. En conséquence, la station d'émission doit être rechargée et nous risquons donc un décalage. Peut-être que le transfert attendu pour aujourd'hui sera décalé à demain.

– Les arrivées se font toujours à dix heures, dit le responsable. Si le transfert attendu n'arrive pas, je comprendrai qu'il y a eu un décalage d'une journée. Mais quand êtes-vous arrivés exactement ?

– Je ne sais pas exactement, dit Karabuz. Sans doute il y a deux ou trois heures. Tout était noir et nous avons dormi un peu sur ces banquettes.

– Oui, en cette saison, le soleil se lève assez tard, vous avez dû arriver de nuit vers les cinq heures du matin. Le jour se lève vers sept heures.

– Et donc il est huit heures et vous attendez votre transfert dans deux heures. Nous sommes d'accord sur la chronologie. Mais vous me dites que vous recevez à heure fixe ? Ce n'est pas possible : nous émettons également à heure fixe. Or, la durée du jour sur Atlantica est censée être plus courte. Donc nous ne pouvons pas émettre et recevoir à heure fixe et ne pas connaître de décalage. C'est incompréhensible, dit Karabuz en se tournant vers Merak qui acquiesçait de la tête.

– Auriez-vous sur Atlantica des renseignements erronés, du moins sur la question de la durée du jour ? demanda Merak à Karabuz.

– Manifestement, on dirait, répondit Karabuz. Je ne vois pas d'autre explication.

Le responsable du réceptif avait l'air ennuyé. Il se demandait comment se comporter avec les deux hommes dont l'arrivée imprévue perturbait son programme. De plus, ils n'étaient porteurs d'aucune instruction.

– Excusez-moi de vous demander cela, dit-il, mais je suppose que vous n'êtes pas ici dans le cadre de l'émigration ? Autrement dit, vous n'avez pas d'enveloppe à me remettre et vous ne faites pas partie des dossiers du jour ?

– Non, nous n'avons pas de dossier. Notre départ a été un peu... précipité, dit Karabuz, mais je ne doute pas que tout sera régularisé très prochainement avec les futurs transferts. J'espère juste que vous disposez de solutions provisoires pour l'hébergement ?

– Ne vous inquiétez pas pour cela, dit Gordial, nous avons de nombreux logements disponibles qui peuvent servir en urgence. Si vous voulez me suivre, dit-il en les invitant à passer devant lui et à franchir la porte.

Car la situation avait changé : derrière les baies vitrées, l'Extérieur était désormais parfaitement visible !

– Vous voulez... que nous sortions... à l'Extérieur ? s'inquiéta Karabuz qui semblait véritablement effrayé à cette perspective. Gordial lui sourit et lui répondit d'un ton décontracté.

– Forcément : sur Atlantica, nous vivons tous à l'Extérieur. « Normalement » ajouta-t-il. Il n'y a nul besoin de s'enfermer sous terre : pas de danger, pas de radiations...

– Et votre étoile ? demanda Merak. N'y a-t-il pas de danger à être exposé à son rayonnement ?

– Pas du tout, répondit Gordial. Son rayonnement est tout-à-fait inoffensif. Il faut juste être prudent et ne pas s'exposer longtemps quand elle est au zénith en saison longue.

– Qu'entendez-vous par « saison longue » ? demanda Merak.

– Je veux dire que pendant une partie de l'année, le jour est plus long que la nuit et que notre soleil monte plus haut dans le ciel et qu'il luit plus fort. Et pendant l'autre partie de l'année, c'est l'inverse. Mais voyez, aujourd'hui, le temps est couvert et il a plu cette nuit. C'est souvent le cas d'ailleurs.

– Les saisons existent aussi sur Terre, dit Merak, mais comme nous vivons dans des Cités, nous ne voyons guère la différence.

– Comme tous les arrivants, moi y compris, vous allez devoir passer par une période d'adaptation, dit Gordial. Mais autant vous rassurer tout de suite : vous n'aurez aucune surprise désagréable de ce côté là.

Pendant qu'ils discutaient, le petit groupe se dirigeait vers une colline. Au-delà de la colline, on ne voyait que le ciel, plutôt gris et chargé de nuages. Il arrivèrent bientôt au sommet ; Merak et Karabuz ouvrirent alors de grands yeux totalement abasourdis : depuis le sommet de la colline, on voyait tout le paysage qui leur avait été caché jusqu'à présent par la colline : des prés à perte de vue, des forêts sur les côtés, et droit devant eux, une baie semi-circulaire avec derrière elle l'océan jusqu'à l'horizon. Une incroyable impression de volume et d'immensité.

– Qu'en dites-vous ? demanda Gordial, assez content de son petit effet. Je vous rassure : ça fait le même effet à tout le monde. Il y a même des gens qui ont le vertige ou font un malaise.

– Il n'y a pas de mots pour décrire ce que je vois, dit Karabuz. Tout cet espace, ce volume, ces distances. C'est inimaginable, et pourtant, j'ai vu des photos.

– Que voit-on, de ce côté, ces sortes de plantes géantes ? demanda Merak.

– Ce sont des arbres, répondit Gordial, c'est une forêt. Ici, il y en a partout. Leur exploitation nous procure les matériaux pour les logements et pour le chauffage.

– Et les logements, justement, où se trouvent-ils ? demanda Karabuz.

– Vous les trouverez de l'autre côté, par rapport au bâtiment d'arrivée. Une fois les transferts réalisés, nous avons l'habitude de commencer par la découverte du paysage. Si vous le voulez bien, nous allons maintenant revenir sur nos pas.

Le petit groupe rebroussa chemin en direction des bâtiments qui abritaient la Porte par laquelle ils étaient arrivés. En les observant de plus loin et de plus haut, ils réalisèrent que la petite salle de débarquement faisait partie d'un ensemble beaucoup plus important dont elle formait l'extrémité, voire même une sorte d'extension.

Les locaux dédiés à la Porte elle-même constituaient en effet un bloc distinct, rattaché à un grand bâtiment bas, en forme d'équerre. Ces locaux mesuraient au moins deux cents mètres de long jusqu'à rencontrer un bâtiment encore plus imposant et beaucoup plus haut, transversal, d'une centaine de mètre de long et qui plus loin se perdait dans la colline. Merak compta les étages qu'on pouvait deviner sur la partie la plus proche.

– Je vois sept étages, dit-il, avec de petites ouvertures régulières. Ces locaux me paraissent assez anciens, ajouta-t-il. S'agit-il aussi de bâtiments appartenant à la compagnie ? Ont-ils un rapport avec notre immigration ? demanda-t-il.

À cette question, Gordial prit un air plutôt embarrassé.

– Je ne suis pas là depuis très longtemps, dit-il. Quand je suis arrivé, j'ai posé la même question et on m'a dit de ne pas m'en inquiéter. Et de ne pas m'en approcher non plus. La réalité, c'est qu'il n'y a pas de communication entre les locaux que vous avez vus et les autres parties du bâtiment. Aucun couloir ne va plus loin que

les parties techniques de la Porte et il n'y a pas non plus d'accès extérieurs. Il s'agit manifestement d'anciens bâtiments abandonnés.

– Abandonnés sans doute, mais par qui ? se demanda Merak, songeur.

Le reste de la journée se déroula à un rythme soutenu. Dans un premier temps, Merak et Karabuz furent invités à visiter les installations nouvelles, récemment occupées ou en passe de l'être par les fournées successives d'immigrants. Des constructions essentiellement en bois, fabriquées en grand nombre par des équipes de charpentiers très structurées et organisées. La matière première, le bois, provenait des forêts voisines et semblait inépuisable. Chaque lotissement construit se traduisait par le recul d'un pan de forêt. En lisière de celle-ci, une véritable usine débitait les troncs et en tirait des poutres et des planches. Les résidus étaient évacués vers un bâtiment où ils étaient brûlés pour fabriquer de l'électricité et contribuer au chauffage de bâtiments à usage collectif, notamment un restaurant communautaire et diverses salles.

À cette occasion, ils apprirent que des instances destinées à la gouvernance du village s'étaient spontanément organisées autour d'un maire responsable du bon fonctionnement de la petite Cité extérieure qui se mettait progressivement en place. Car le rôle de la société Atlantica semblait s'être arrêté là : transférer les émigrants, leur construire un logement et les y installer. Pour la suite, la mairie prenait le relais. C'était elle qui organisait le travail, qu'il s'agisse de la main d'œuvre destinée à la construction, ou de la gestion des activités communautaires. Il semblait bien que tout ait été organisé de manière à opérer une sorte de mise en commun des ressources et de leur exploitation. Cette organisation sembla intuitive et logique à Merak. D'une part parce qu'elle rappelait à chacun les conditions d'existence déjà connues de la vie dans la Cité, d'autre part parce qu'il était difficile d'imaginer que l'exploitation du cheptel ou la mise en culture des terrains cultivables ait pu passer par l'initiative individuelle de personnes ayant eu pendant toute leur vie l'habitude d'être affectées à une tâche précise, selon une organisation de type administratif, et utilisant au quotidien des installations communautaires. Si bien que toute cette organisation spontanée semblait parfaitement naturelle à chacun et que personne n'aurait eu l'idée d'y trouver à redire.

Toutefois, Merak n'oubliait pas son enquête. Il lui sembla que la thèse de l'escroquerie pure et simple devait désormais être abandonnée. Les clients ne semblaient pas avoir été dépouillées pour être projetés n'importe où. Il se demanda

si le fait de se trouver désormais sur Atlantica ne mettait pas tout simplement fin à ses investigations. Cette conclusion était peut-être prématurée : il convenait quand même de vérifier un peu plus en détail auprès des nouveaux habitants si les prestations étaient à la hauteur de ce que précisaient les contrats.

Mais il se disait en même temps que quel que soit le niveau de satisfaction ou d'insatisfaction des personnes transférées, s'il ne pouvait en rendre compte à sa hiérarchie et si tout retour vers la Cité de New-York était impossible, autant dire que pour lui, l'enquête était bien terminée, même si elle se poursuivait désormais dans la Cité de New-York, entre les mains de ses collègues. Il se demanda d'ailleurs ce qu'avaient bien pu faire et raconter les deux qui l'avaient accompagné et l'avaient vu disparaître en compagnie de Karabuz. Il s'interrogea aussi sur la suite des transferts et du fonctionnement de l'agence Atlantica de New-York maintenant qu'elle était privée de son directeur.

Sur le chemin qui les conduisait au village, il demanda à Gordial s'il lui serait possible de rencontrer le couple Koyuncu arrivé récemment et qui, d'après le dossier qu'il avait vu, devait normalement résider dans le centre. Il obtint une réponse positive sur le principe, moyennant le temps de se renseigner sur leur localisation exacte. Pendant toute la journée, consacrée à la visite du village et de ses extensions, il constata que tout ce qu'il avait vu ressemblait à une vie se déroulant de manière parfaitement normale. Ils virent peu de monde dans le village car la plupart des habitants étaient occupés à des activités en périphérie, mais les quelques personnes qu'ils croisèrent et avec qui ils purent s'entretenir se déclarèrent enchantées de leur situation. Elles semblaient même mettre à l'ouvrage une ardeur qu'il avait rarement rencontrée dans la Cité. C'est bon pour le moral de se sentir pionnier sur une nouvelle planète, pensa-t-il.

La fin de l'après-midi arriva assez rapidement, se manifestant par le retour soudain d'une certaine fraîcheur. Les deux hommes constatèrent que la température en Extérieur n'était évidemment pas régulée et uniforme comme elle l'était dans les Cités. Le soir tombant, Merak et Karabuz furent invités à partager le repas communautaire dans un grand réfectoire appartenant au bâtiment collectif du village, lequel se situait à moins d'un kilomètre de l'ensemble d'immeubles auquel appartenait les locaux d'accès à la Porte. Ils comprirent assez rapidement que la vie se déroulait dans le village et ses extensions, et dans les lieux de travail qui se

situaient plutôt du côté de la forêt plutôt que dans les locaux techniques ou dans ces immeubles plutôt anciens et à l'origine mal comprise.

Le scénario des jours de réception leur parut évident : pour chaque arrivée programmée uniformément à dix heures, une équipe de réception se rendait sur les lieux une à deux heures auparavant. À l'arrivée des immigrants se déroulait le petit protocole d'accueil, puis tout le monde partait vers le village et ses locaux collectifs. De là, chacun se voyait attribuer le logement correspondant à son contrat, lequel ne différait comme prévu que par la taille de la maison, celle du jardin associé et la localisation. Merak constata que les rangées de maisonnettes, disposées de part et d'autre d'une allée centrale, étaient d'aspect à peu près identiques et d'espacement régulier car dans le cas des maisons plus grandes, qui comportaient généralement une pièce de plus, celle-ci s'inscrivait dans le prolongement et n'était pas visible depuis la rue. Toutefois, d'autres dénotaient par le fait qu'elles comportaient un étage, ce qui cassait l'uniformité du village. Les logements semblaient bien conformes aux images présentées lors des rendez-vous et aux descriptions faites par Karabuz. Les photos provenaient à l'évidence de clichés réels pris sur Atlantica. Mais quel canal avaient elles emprunté pour arriver à New-York ?

Les deux hommes arrivèrent au restaurant assez tôt, escortés par Gordial et un autre de ses collaborateurs. Le fonctionnement du restaurant était en tout point similaire à celui d'un Restaurant communautaire de la Cité de New-York et sans doute des autres Cités. Le modèle d'organisation semblait universel : un accueil, un plateau à équiper de couverts et d'un verre, puis des plats chauds ou froids à retirer dans différents endroits. Deux grandes différences toutefois et pas des moindres : il n'était pas utile de présenter et de valider un justificatif à l'entrée puisque chacun avait droit à des repas et qu'il n'était pas question d'être mesquin à propos des quantités. Et tout était abondant à défaut d'être très varié. La seconde différence concernait les plats eux-mêmes : il s'agissait de véritables légumes, de vraies volailles, de crèmes faites avec des œufs et du lait. Quant au sucre et à quelques ingrédients divers, ils étaient à l'évidence fournis par la société Atlantica à l'occasion de ces transferts incomplets qui étaient alors complétés par du fret.

Karabuz ne semblait pas trop dépaysé et se montrait très satisfait de ce qu'il découvrait. Il en exprima sa satisfaction à Merak.

– Vous voyez, dit-il, je regrette qu'il n'y ait pas de communication avec Atlantica. Si j'avais eu connaissance de tout ce que je vois ici, j'aurais eu plus de facilité à expliquer nos prestations à nos clients. Il m'est arrivé d'organiser des transferts avec quatorze personnes et quelques caisses, mais j'étais loin de me douter que les caisses en question pouvaient contenir du sucre, du poivre, de la lessive ou des objets ménagers ou d'équipement des Toilettes.

– J'ai plutôt une bonne impression de mon côté, ajouta Merak. J'avais du mal à me représenter la nature de l'accueil. Une fois sur place, cela me paraît désormais tout simple : à un kilomètre de la Porte, une Cité a été recréée, mais en Extérieur, avec les mêmes composantes collectives mais un habitat individuel. Les émigrants ont troqué un appartement en sous-sol contre une maison au grand air. L'existence sur une planète habitable est quand même très différente de ce qu'on peut vivre sur Terre.

Je me demande si Aurora ou les autres mondes spaciens ressemblent à Atlantica, ajouta-t-il, songeur.

14

Il poursuivirent vers le réfectoire où une bonne cinquantaine de personnes étaient déjà attablées. On y trouvait des couples, mais aussi des groupes. On devinait sans peine des ouvriers travaillant sur le même chantier qui discutaient de ce qui venait d'être réalisé le matin ou de ce qui restait à faire pour l'après-midi, d'autres qui plaisantaient et se détendaient. Merak et Karabuz qui restaient ensemble prirent à leur tour un plateau et allèrent faire le tour du buffet. Surpris de ne rien reconnaître de tout ce qu'ils voyaient, ils furent obligés de demander le contenu ou la composition de quasiment chaque plat, ce qui semblait bien amuser les habitués. Ils réalisèrent que pour le repas de midi, ils s'étaient largement laissé guider par Gordial et s'étaient montrés fort peu curieux du contenu de leur assiette, si ce n'est que tout leur avait paru très bon. Alors qu'ils étaient en train d'examiner le choix des desserts, ils aperçurent au fond de la salle un homme qui s'était levé et leur faisait de grands signes. Ils reconnurent sans peine Aymeric Koyuncu qui faisait des gestes désespéré pour leur dire de le rejoindre. Ils choisirent à la hâte une crème de couleur marron clair et l'autre marron foncé, voyant qu'il n'en restait plus beaucoup, ce qui signifiait sans doute que ce dessert devait être fort apprécié.

Puis ils traversèrent la salle en direction d'Aymeric Koyuncu qui était attablé du côté de la sortie en face de Nelly, son épouse radieuse.

– Installez-vous, dit-il. Je n'en reviens pas de vous voir ici. Vous vous êtes donc décidés rapidement à ce que je vois. Mais c'est Monsieur Karabuz que je ne m'attendais pas à voir. À force de nous vanter les mérites d'Atlantica, vous avez craqué vous aussi ? demanda Aymeric.

Karabuz grimaça et jeta un regard mauvais en direction de Merak. Non, dit-il , nous sommes ici dans le cadre de... de vérifications.

– Oui, nous avons besoin de voir si tout allait bien, dit Merak qui ne souhaitait pas perdre le contrôle de la conversation. Il y a des questions auxquelles il faut répondre compte tenu de l'ampleur prise par le projet, ainsi que j'ai pu le constater dès ce matin en arrivant.

– Ah, vous êtes arrivés juste ce matin ? C'est pour cela que nous ne vous avons pas vus auparavant.

– Puisque j'ai la chance de vous croiser, dit Merak, vous allez pouvoir me guider et me raconter comment cela s'est passé pour vous ? Vous êtes là depuis combien de temps ? Au fait, ajouta-t-il à l'intention d'Aymeric Koyuncu, vous avez l'air de vous être rapidement habitués à l'Extérieur !

– Nous sommes là depuis une dizaine de jours, répondit Nelly Koyuncu, devançant son mari. Et nous sommes très contents. Nous nous perdons régulièrement dans notre grande maison qui est tout près d'ici. Monsieur Karabuz a été carrément en dessous de la vérité parce que nous ne nous attendions même pas à trouver si bien !

Karabuz rougit légèrement et sourit. C'est que, dit-il, nous n'avons pas visité les locaux et nous tenons nos renseignements des brochures que vous connaissez et d'une courte formation qui nous a été donnée. Mais en effet, rien ne peut rendre l'ambiance de ce que vous vivez au quotidien. Il faut vraiment y être, et le problème pour le commercial que je suis, c'est surtout la question de l'aller-retour.

Ce faisant, il regarda Merak méchamment.

– Alors, si vous venez dans le cadre d'un contrôle, c'est que vous avez l'intention de repartir ? dit Aymeric Koyuncu. Il y aurait donc des possibilités ?

– Pas à ma connaissance, dit Karabuz. Pour l'instant, ce n'est pas à l'ordre du jour. En définitive, nous n'avons que peu de choses à faire et un agenda un peu vide, ajouta-t-il en se tournant vers Merak.

Cette allusion ressemblait presque à une question. Merak secoua la tête.

– N'allons pas trop vite en besogne, dit-il. Pour l'instant, nous découvrons ce qu'est Atlantica et comment la vie se déroule sur place. Je ne vous cache pas que j'en ai une meilleure impression qu'hier à la même heure. Et puis votre témoignage et tout ce que je vois me conforte dans ce sentiment plutôt rassurant. En revanche, je pense que le transfert qui était prévu pour aujourd'hui sera sans doute décalé d'une journée. Dès demain, nous devrions recevoir des instructions et nous en saurons davantage à ce moment-là.

Ils poursuivirent le repas en parlant plutôt cuisine, Nelly Koyuncu ne tarissant pas d'éloges à propos des différents plats et des ingrédients, notamment les œufs qui étaient pour elle une véritable découverte : des poules qui s'élevaient toutes seules, des poussins qui lui donnaient une vocation d'éleveuse, ces œufs qu'il n'y avait qu'à ramasser... Son débit accéléra le rythme des convives qui se déclarèrent assez pressés d'aller se reposer après une mauvaise nuit et toutes les émotions de la journée. Ils laissèrent les Koyuncu terminer tranquillement leur dessert et se dirigèrent vers le bâtiment qui leur avait été indiqué.

Une autre raison justifiait leur hâte : le soir s'était mis à tomber, ce qui ne semblait en rien perturber leur entourage sans doute plus habitué. Mais là, pour deux profanes, c'était quand même beaucoup et ils préférèrent regagner le calme d'un endroit à couvert. Sur le chemin, ce fut Karabuz qui engagea la conversation.

– À votre avis, que s'est-il passé sur Terre depuis que nous sommes partis ? Normalement, ils nous ont vu disparaître, puis le portique est revenu à sa place. Mais que s'est-il passé ensuite ?

– Je pense que côté enquête, mes deux collègues sont partis rendre compte des événements. C'est évident que de votre côté, ils sont bloqués que que nous ne sommes plus là ni l'un ni l'autre. Mais ils peuvent continuer avec votre collègue le notaire. Mais c'est plutôt de votre côté que je m'interroge. Quand nous sommes partis, votre technicien n'était pas là. Je suppose que vous aviez des rendez-vous qui ont dû être annulés.

– Une fois le portique retourné à sa place, il faut presque une journée pour le recharger complètement. Je ne suis pas certain qu'il pourra y avoir un transfert demain.

– Mais vous avez dit que l'énergie nécessaire était en liaison avec la masse à transporter. Or cette nuit, nous n'étions que deux et nous n'avons pas dû utiliser tant d'énergie que cela. Donc avec la journée passé, il ne devrait pas y avoir de problème pour le complément de charge, n'est-ce pas ? Surtout si c'est lancé automatiquement.

– C'est possible. Il n'y a que le technicien qui pourrait nous le confirmer.

– Mais au fait, dit Merak, il y a aussi un technicien ici. Nous pourrions peut-être le lui demander ? Et essayer de mieux comprendre le fonctionnement de ces engins ?

– C'est vrai. Nous le verrons certainement demain matin. Je crois que nous devrions nous rendre assez tôt dans les locaux de réception de la Porte. Nous pourrions à ce moment interroger le technicien et assister à l'arrivée du transfert s'il a bien été maintenu au programme. Je n'ose imaginer quelle justification on aura donnée pour expliquer le décalage d'une journée.

– Et avec un peu de chance, ajouta Merak, les passagers seront aussi porteurs d'instructions...

Ils arrivèrent dans le logement qui leur avait été attribué à titre provisoire. Les lits étaient prêts. Ils inaugurèrent le cabinet de toilette individuel qui équipait leur appartement et se couchèrent en se demandant ce qui de la fatigue accumulée ou de l'énervement allait prendre le dessus.

– J'ai quand même une question, dit Merak à l'attention de Karabuz dont le lit se situait de l'autre côté de la pièce.

– Je vous écoute...

– Avec le recul, je suis un peu étonné de ne pas vous avoir vu réagir plus brutalement et de ne pas sembler si affecté que cela par le mauvais tour que je vous ai joué. Après tout, si j'en crois ce que vous m'avez dit, nous ne reverrons plus jamais la Terre.

– Vous non plus, vous ne semblez pas trop catastrophé par cette perspective, répondit Karabuz du tac au tac.

– Répondez plutôt à ma question.

– Je ne sais pas, dit Karabuz après un moment de réflexion. Attendons le transfert de demain. Je n'exclus pas qu'ils aient une solution. Moi aussi, il m'est arrivé de me poser des questions.

Mais il s'en tint là et ne dit pas lesquelles.

15

Cette nuit-là, les deux hommes dormirent comme jamais. La fatigue aidant certainement, mais surtout le silence, inconnu dans les Cités qui bruissent au mieux de la soufflerie des aérations, et au pire du trafic quand on a la malchance d'habiter trop près des Pistes ou de leurs machineries. Les lourds rideaux étant tirés, ils restèrent insensible à la lumière du jour qui ne s'accompagnait d'aucune élévation du niveau sonore. À la différence de la vie dans les Cités terriennes, aucune lumière ne s'était allumée automatiquement pour signifier la fin de la nuit. C'est par des coups frappés à leur porte qu'ils se réveillèrent et se dressèrent sur leur lit. Il leur fallut plus de quelques secondes pour réaliser où ils étaient.

– Quelle heure est-il ? demandèrent-ils en chœur.

C'est vrai qu'ils n'avaient aucune notion de l'heure. Ils n'avaient pas mis leur montre à l'heure, et d'ailleurs, à quoi cela aurait-il servi puisque la journée ne devait pas avoir la même durée. Ils se demandèrent s'il y avait des montres « locales » mises au point spécialement pour la durée du jour sur Atlantica. Les coups se répétant, Merak se leva pour ouvrir la porte. C'était Gordial qui venait les informer qu'il était temps qu'ils se préparent pour assister au transfert car l'équipe chargée de l'accueil allait bientôt partir. Les deux hommes décidèrent de sauter les étapes toilette et petit déjeuner, s'habillèrent en toute hâte et rejoignirent Gordial et son équipe. En sortant, ils constatèrent que le temps était toujours gris, quoique moins que la veille. Les voyant observer le ciel, Gordial se senti obligé de les informer.

– La météo nous annonce le retour du beau temps en fin de soirée, dit-il.

– La météo ? demanda Merak. Vous avez une météo ici ?

– Rien que de très rudimentaire, répondit Gordial, nous mesurons la pression atmosphérique, la température et le degré d'humidité, et surtout, nous observons le sens du vent. Quand il vient de là, dit-il en montrant du doigt, c'est généralement

de la pluie. Maintenant, il a tourné et nous devrions avoir plusieurs jours de beau temps, du moins je l'espère. Cela semble une règle assez fiable... jusqu'à présent de moins.

Le groupe se rapprochait du bâtiment qui abritait la Porte. Ce fut Karabuz qui posa la question :

– Le technicien de la Porte se trouve-t-il parmi nous ?

– Non, il est déjà sur place, répondit Gordial. Pourquoi ? Vous avez des questions techniques à lui poser ?

– Pas particulièrement, c'est juste pour vérifier que nous disposons du même type de matériel et de contraintes, mentit Karabuz.

– Vous lui demanderez, dit Gordial, moi je n'entends rien à toutes ces choses. Tenez, c'est lui là-bas, avec la grande chemise bleue.

Le technicien à la grande chemise bleue semblait fort affairé. Il vérifiait ses instruments de temps à autre. Il avait installé un ruban rouge et jaune pour délimiter l'emplacement de réception, signalé par un sol de couleur rouge comme dans les locaux de la Porte de la Cité de New-York. La zone de réception d'Atlantica ressemblait en tout point à la zone de départ de New-York. Les mêmes sièges étaient orientés vers la machinerie et le portique, et tournaient donc le dos à la sortie. Les parois coulissantes étaient restées fermées, cachant le portique. Les rails permettaient d'en deviner la présence, ainsi que les deux colonnes porteuses de ressorts.

– Comment cela doit-il se passer ? demanda Merak.

– Vous n'avez jamais assisté à une arrivée ? Et vous Monsieur Karabuz ?

Les deux hommes firent non de la tête.

– Hé bien, c'est simple : il ne se passe pour ainsi dire rien ! Juste un éclair et un craquement et les passagers se matérialisent sous vos yeux. Si vous observez bien, vous voyez ceux du premier rang se matérialiser quelques dixièmes de secondes avant ceux du dernier, le tout accompagné d'un grand souffle d'air.

– Un souffle d'air ? Pourquoi donc ?

– Parce que tout le contenu de l'espace délimité par le portique se rematérialise à la place de l'air qui s'y trouve en ce moment, et qui est donc expulsé vers l'arrière, c'est-à-dire vers nous. C'est pourquoi il y a une barrière pour que nous ne

puissions pas nous approcher. Et le lieu n'est pas clos pour éviter un effet de compression.

– Et si la zone de réception était encombrée par un objet ou une personne, que se passerait-il ?

– L'objet ou la personne se trouvant dans la zone d'arrivée seraient alors expulsés violemment vers l'arrière. Dans le cas d'un objet léger, ce ne serait pas un problème. Mais pour une personne, ça pourrait être très violent. Elle pourrait être gravement blessée, voire tuée, c'est une question de masse. Nous avons fait l'expérience un jour avec un mannequin lesté de sable, et il n'était pas beau à voir. Si c'est un objet très lourd difficile à déplacer, ce sont les arrivants qui risquent d'être affectés. Donc ces zones sont protégées et l'agencement des rangées de sièges est universel. J'avoue qu'ici, il y a un certain laisser-aller puisqu'on se contente de tenir les personnes éloignées sans vraiment isoler la zone d'arrivée. C'est pour cela que nous tenons à des horaires stricts. Quand vous êtes arrivés la nuit dernière, il n'y avait pas de danger, mais imaginez que cela se soit produit pendant que l'équipe de maintenance nettoyait la zone ! Pour cette raison, nous procédons au nettoyage immédiatement parce que nous sommes certains qu'il n'y aura pas de transfert d'arrivée avant plusieurs heures.

– En arrivant, notre première impression a été en effet que tout ceci était fort peu sécurisé : la porte extérieure en accès libre, la zone d'arrivée et le salon aussi. On s'est juste contenté de couper l'électricité et c'est tout, dit Merak.

– C'est vrai. Nous envisageons de sécuriser davantage la zone d'accès maintenant qu'elle est davantage utilisée. Savez-vous que les Portes sont en général fort peu en usage ?

– Justement, c'est ce dont j'aurais bien aimé m'entretenir avec votre technicien.

– S'il y a un moment où il est peu disponible, c'est bien lors d'un départ ou quand une arrivée est en cours. Tenez, il vient d'allumer une lumière rouge. L'arrivée est imminente.

– ...en tout cas l'heure d'arrivée est proche, corrigea Merak.

– En général, c'est à la seconde près. Nous nous coordonnons avec New-York. L'instant du transfert est géré automatiquement.

Il consulta l'horloge murale numérique. 9:59:55... 56... 57... 58... 59... Le craquement et l'éclair prévus accompagnèrent la matérialisation des passagers qui

occupaient les quatre première rangées. La dernière était occupée par des cartons. D'autres cartons étaient posés derrière la dernière rangée de sièges, surmontés d'une grande corbeille rectangulaire en plastique rouge qui contenait un certain nombre de pochettes transparentes thermocellées.

Gordial se précipita pendant qu'un des accompagnants se chargeait d'annoncer l'arrivée, invitant les passagers à déboucler leur ceinture et à sortir côté droit en direction de l'arrière. Merak se rapprocha de Gordial pour contrôler le contenu de la corbeille. Gordial se sentit dans l'obligation de donner des explications.

– La grande pochette que vous voyez contient les dossiers du prochain transfert, avec la liste des passagers. Je vois qu'ils ne seront que huit. Celle-ci m'est réservée, et celle-là est pour vous.

Merak se demanda s'il ne devait pas faire main basse sur toutes les enveloppes à la fois, par sécurité. Il demanda à Gordial d'attendre quelques minutes qu'il ait eu le temps d'ouvrir la sienne. Il déchira la pochette de plastique transparent et prit l'enveloppe type kraft marron qui portait en entête les insignes de la police de New-York ainsi qu'un tampon rouge "*personnel et confidentiel*", puis la mention manuscrite "*à l'attention de Merak Ediyor, à remettre en main propre*". Il ouvrit l'enveloppe qui ne contenait qu'une simple feuille, toujours à l'entête de la police de New-York. Elle était signée de son chef direct.

"A l'attention de Merak Ediyor,

J'espère que cette enveloppe vous parvient dans de bonnes conditions. Depuis votre départ, nous avons pris la décision de principe d'interrompre les activités de la société Atlantica Consortium. Toutefois, nous allons maintenir les prochains transferts, mais de manière ralentie pour les raisons suivantes :

1) pour assurer le départ des personnes liées par un contrat signé et enregistré, qui de fait, n'ont plus de travail ni de logement et doivent donc impérativement partir,

2) pour conserver un contact régulier avec vous et avec le personnel d'accueil sur Atlantica.

Les transferts se poursuivront régulièrement comme précédemment, tant qu'il y aura des candidats au départ titulaires de contrats validés. Nous allons ralentir le rythme des départs de manière à poursuivre les transferts en espérant que l'enquête permettra de conclure assez rapidement.

Nous sommes sur le point d'appréhender le notaire suite à la perquisition réalisée chez lui. L'interrogatoire portera à la fois sur la nature de l'escroquerie et sur les moyens de vous faire revenir. Veuillez garder cela pour vous.

Une autre enveloppe est destinée au responsable des réceptions sur Atlantica. Elle l'informe de la poursuite des arrivées à un rythme ralenti et le place sous la juridiction de la police de la Cité de New-York et sous votre autorité jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire le temps de l'enquête. Ces dispositions s'étendent à tout le personnel de la société Atlantica présent, y compris Hermann Karabuz. Ne sachant si des armes existent sur Atlantica, vous trouverez parmi les colis un qui est à votre nom et que vous n'ouvrirez qu'en privé. Il contient un éclateur et un fouet neuronique. Je compte sur vous pour éviter de vous servir du premier.

D'autres nouvelles vous parviendront par le transfert de demain.

Je ne sais pas comment vous pourrez poursuivre l'enquête de votre côté, mais je vous invite à réunir un maximum d'éléments de preuves, notamment dans le but d'identifier le degré d'implication des protagonistes. Certains peuvent être impliqués dans l'escroquerie, mais il est possible que d'autres employés d'Atlantica aient été abusés tout autant que les clients démarchés. Priorité est donnée à Karabuz et au responsable sur Atlantica. Bonne chance.

Signé... Bulut Larsen, Haut Capitaine.

16

– J'ai lu, dit Merak. Vous pouvez ouvrir votre enveloppe.

Il observa le responsable Atlantica dont la figure s'allongeait au fur et à mesure qu'il progressait dans la lecture de sa propre lettre, laquelle était également à l'entête de la police de la Cité de New-York. Il protesta mollement :

– Monsieur Ediyor, cette lettre dit que tout le personnel d'Atlantica est placé sous la juridiction de la police de la Cité de New-York et en conséquence sous votre autorité. Je proteste car c'est totalement illégal. La police de New-York n'a aucun droit sur Atlantica, pas plus que celle de Londun ou celle de Paris !

– Lisez mieux, répondit Merak. Vous comprendrez que c'est l'existence même de votre société qui est en jeu.

Gordial comprit qu'une mention de ce type figurait dans la lettre de Merak, ce qui était faux. Mais pourquoi ne pas se permettre un peu de bluff, après tout ?

– Qu'attendez-vous de moi, ou de nous ? demanda Gordial.

– Pour l'instant, juste de répondre aux questions que j'aurai à vous poser.

– Par exemple ?

– Vous verrez au fur et à mesure que ça me viendra. Je voudrais tout d'abord m'entretenir avec votre technicien. Voulez-vous l'appeler et l'informer de la situation ? Ensuite, je vous libère et vous rend à vos passagers.

Gordial fit signe à l'homme en chemise bleue, s'approcha de lui et lui murmura à l'oreille. Le technicien regarda Merak avec un œil apeuré. Puis Gordial se dirigea vers les passagers et le technicien s'approcha de Merak en trainant les pieds.

– Mon directeur me dit que vous avez des questions à me poser, dit-il.

– Oui, dit Merak. Je voudrais que vous me fassiez visiter votre machinerie et que vous me donniez quelques renseignements techniques à propos des Portes.

Ils se rendirent dans le fond de la salle de transfert. Merak se fit à nouveau expliquer toute la machinerie, mais de manière plus détaillée comme il est normal de la part d'un ingénieur plutôt que d'un commercial.

– Je ne suis pas intéressé par les questions techniques liées au matériel, dit-il au technicien, mais je voudrais savoir quelle est la source d'énergie et quelle autonomie ou quelle puissance elle donne à votre Porte ?

– L'énergie provient d'une centrale solaire complétée par une centrale à micro-fusion quand le temps est couvert, ce qui est le cas depuis plusieurs jours, répondit le technicien. Mais nous ne l'utilisons peu car nous sommes essentiellement en mode réception.

– En mode réception ? Que voulez-vous dire ? demanda Merak.

– Atlantica reçoit les passagers envoyés par le site de New-York, dit le technicien, cela ne consomme qu'assez peu d'énergie. Mais les Portes sont prévues pour émettre aussi. Sauf que nous n'avons pas l'occasion d'émettre. D'une part parce que nous n'avons personne à projeter nulle part, d'autre part parce que l'envoi est très consommateur d'énergie.

– Attendez, dit Merak. On m'a dit l'inverse à New-York : Karabuz m'a indiqué que c'était la station d'Atlantica qui "aspirait" les passagers parce qu'elle était

puissante grâce à son énergie solaire illimitée et bon marché, mais qu'elle ne pouvait émettre.

– Il ne sait pas ou aura mal compris, répondit le technicien qui avait l'air sincère. D'abord, s'il vous dit que notre centrale d'Atlantica est puissante et aspire vingt personnes depuis New-York, il ne peut pas dire qu'elle ne peut pas les renvoyer. Ensuite, les Portes ne marchent pas ainsi : ce sont bien les Portes de départ qui propulsent, et les Portes d'arrivée qui reçoivent. C'est la logique même. Et c'est pour cela qu'il faut un certain temps pour recharger la Porte de la Cité de New-York : ce sont eux qui consomment principalement l'énergie de propulsion, et de préférence de l'énergie plus chère, vu qu'elle n'est pas gratuite dans les Cités comme chez nous.

– Vous voulez dire que Karabuz m'a tenu un discours qui est l'inverse de la réalité ? Mais pourquoi l'aurait-il fait ?

– Soit il ne sait pas...

– ...soit il a d'autres raisons, compléta Merak presque pour lui-même. Mais je crois avoir mon idée là-dessus.

– Notez qu'il a quand même raison sur un point, reprit le technicien. C'est que nous sommes bien bloqués en mode réception et que de plus nous n'avons pas de liaison hyperspatiale.

– Je ne vois pas ce que cela change.

– Si, dit le technicien. Entre des Portes ordinaires sur Terre, il y a un contrôle télévisuel permanent bilatéral en cas de transfert. Si vous devez aller de New-York à Londun par exemple, les deux techniciens sont présents en même temps, se voient par écran et peuvent procéder au transfert en direct. C'est utile ne serait-ce que pour s'assurer que les locaux de réception sont bien configurés selon les caractéristiques de l'émission. Alors qu'entre New-York et Atlantica, nous sommes aveugles d'un côté comme de l'autre. New-York ne nous voit pas et nous ne les voyons pas non plus. C'est pour ces raisons que les transferts se font à heure fixe. Il y aurait trop de danger sans cela.

– Et pourquoi n'avez-vous pas de liaison hyperspatiale ?

– Je n'en sais rien, dit le technicien. J'ai demandé plusieurs fois et chaque fois on me donne une raison différente : parce que c'est une technologie rare que nous

ne maîtrisons pas, ou parce que c'est une technologie spacienne, ou parce que c'est très coûteux, voire les trois à la fois.

– Effectivement, c'est logique, dit Merak. Quasiment personne sur Terre n'a besoin d'être en contact hyperspatial avec les planètes spaciennes, si ce n'est le gouvernement. Donc c'est rare, c'est cher et c'est spacien. En fin de compte, ajouta-t-il, vous êtes équipé avec du matériel standard des Cités, et avec des technologies inter-Cités qui montrent leurs limites sur Atlantica.

– Exactement, dit le technicien. J'ai travaillé dans d'autres Cités et chacune est branchée sur les Cités voisines. Elle reçoit et émet normalement vers quelques Cités habituelles.

– Et pourquoi pas toutes ? demanda Merak.

– En théorie, on peut envoyer ou recevoir de toutes les Cités, mais il y en a près de huit cents sur Terre. Donc on ne tient pas la liste de la totalité. D'abord, toutes les Cités ne sont pas équipées de Portes. Il y a des groupes locaux. Vous par exemple, vous venez de New-York qui appartient à un groupe comprenant Baltimore, Philadelphie, Washington et Chica. Cinq Cités reliées par l'Express et une seule Porte.

– Non, deux, rectifia Merak. Je crois qu'il y en a une à Chica aussi.

– Oui, mais elle est petite et n'émet que vers New-York et Elleye. Je le sais : j'y ai travaillé deux ans. Mais c'était il y a longtemps.

– Donc en gros, vous voulez dire que chaque Porte a ses correspondants privilégiés, habituels, et que donc tout se fait en réseau étoilé ?

– Oui, c'est un peu comme vous dites : New-York fonctionne avec Chica, Londun, Paris, Berly, Rom, enfin je crois. Et les techniciens forment une sorte de club d'habitues.

– Mais quand vous dites New-York, vous parlez de la Porte par laquelle nous sommes arrivés ?

– Non. La porte par laquelle vous êtes arrivé est une Porte secondaire. Elle n'est pas publique. Elle a été rachetée par Atlantica à un privé parce qu'elle était inutilisée. La vraie Porte de New-York, l'officielle qui est publique, est bien plus grande. Nos deux Portes sont des petits modèles. Vous n'imaginez pas qu'une société privée pourrait s'offrir les Portes habituelles des Cités ! Surtout comme celle de New-York !

– Suis-je bête, dit Merak. C'est évident. Moi qui ai utilisé des Portes, je sais bien par où j'avais quitté New-York quand j'étais journaliste ! Simplement, je n'ai pas réalisé qu'il pouvait exister des Portes secondaires comme celle qu'utilise l'agence Atlantica à New-York.

– Elles sont rares, répondit le technicien. Elles sont le plus souvent utilisées par des sociétés commerciales. Je suppose qu'Atlantica a racheté la Porte utilisée par une société exportatrice de la Cité de New-York. Mais je n'en sais rien.

– Le notaire devrait le savoir, dit Merak entre ses dents. Dommage que la Terre soit injoignable. J'ai désormais de quoi poursuivre mon enquête là-bas alors que je suis coincé ici !

Il quitta le technicien tout étant resté sur sa faim. Il y avait quelque chose qui n'allait pas dans les explications données, ou dans sa compréhension qu'il avait des choses. Qui avait tort, qui avait raison, à propos de quoi... Par quel bout fallait-il prendre la pelote pour la dévider ?

Il se demanda s'il devait avoir une explication franche avec Karabuz. Le fait qu'il lui ait tenu, ainsi qu'aux clients un discours totalement différent des explications du technicien le contrariait. Certes, le commercial n'était pas censé connaître intimement la technologie des Portes, mais de là à affirmer que les passagers étaient aspirés depuis New-York par une Porte qui ne pouvait les rapatrier, et que symétriquement, la Porte d'Atlantica pouvait les faire venir mais pas les renvoyer, c'était énorme et il se demanda comment il avait pu se faire rouler à ce point. De la part des clients qui ignoraient tout des Portes, jusqu'à leur existence, et lui qui les avait utilisées, il était quasiment vexé de se retrouver dans une telle situation. De plus, se dit-il, Karabuz est bien au contact d'un technicien, et de manière régulière. Donc il sait, forcément. Ou alors il n'est guère curieux. C'est inimaginable que le technicien sache qu'il envoie des passagers et sait parfaitement qu'Atlantica peut les renvoyer alors que dans le bureau à côté, le directeur commercial tient le discours inverse au client.

C'est à ce moment qu'il réalisa qu'il n'avait jamais vu, ni jamais pu voir et encore moins converser avec le responsable technique de la Porte de New-York.

N'arrivant pas à déterminer s'il fallait crever l'abcès avec Karabuz ou le tenir encore un moment dans l'ignorance de l'état d'avancement de ses réflexions et de son enquête, il décida d'attendre. Mais l'air renfrogné qu'il manifesta n'échappa pas à son interlocuteurs dès qu'ils se retrouvèrent en tête à tête au cours du déjeuner.

– J'ai été averti par Gordial que nous sommes vos prisonniers, dit Karabuz à Merak d'un ton ironique. Sauf que vous avez oublié d'emporter des menottes sur Atlantica. Et qu'il n'est pas question d'y construire une prison.

– Il n'est pas question de prison, dit Merak. Il est question qu'une enquête reste en cours à New-York et qu'on me demande de continuer mes investigations ici. J'ai bien constaté auprès de vos ex-clients la réalité de vos prestations et je n'ai plus trop de doutes à ce sujet.

– Vous en aviez ?

– Forcément : vous promettez une vie de rêve à des clients qui doivent vous faire confiance et tout vous donner, y compris abandonner leur situation, leur logement, leurs droits et leurs économies contre une hypothétique maison sur une hypothétique planète. Le tout avec un aller simple et aucune possibilité de vérifier. Il y a de quoi s'interroger, non ?

– Pour vous qui êtes enquêteur et soupçonneux, sans doute. Pour moi qui suis employé et qui ai reçu une formation, c'est différent. Je n'ai aucun doute sur la réalité de la prestation et je n'en ai jamais eu, répondit Karabuz. D'ailleurs, ajouta-t-il, vous avez pu vérifier par vous-même que cela va même au-delà de ce que nous avions promis. J'en ai été surpris moi-même. D'ailleurs, si j'avais su, j'aurais été client plutôt que vendeur !

– Oui, je me suis demandé à un moment pourquoi vous n'étiez pas tenté vous-même. Vous savez, quand quelqu'un veut vous fourguer une bonne affaire, on peut toujours se demander pourquoi il n'en profite pas lui-même plutôt que vouloir à tout prix en faire bénéficier les autres !

– Mais j'avais bien l'intention de me porter candidat un jour. Disons que j'ai été retardé dans ce projet pour des raisons plus personnelles.

– Que voulez-vous dire ?

– Pour ne rien vous cacher, je suis célibataire.

– Et ça vous empêche de partir sur Atlantica ?

– Je n'ai pas envie de mener une vie de célibataire sur Atlantica. Vous avez sûrement remarqué que ce sont en général des couples qui partent. D'ailleurs, je suis mieux placé que quiconque pour le savoir. Je ne voulais pas partir avant d'avoir trouvé un conjoint à New-York.

– Ne n'avais pas pensé à ce détail, dit Merak, songeur.

– De même, nous avons évité de laisser partir des personnes trop âgées. L'économie du projet Atlantica suppose que les migrants travaillent une fois sur place. Il n'y a pas d'hospice qui attend les vieillards et notamment pas d'hôpitaux. C'est d'ailleurs un des problèmes pour la suite.

– Un problème ?

– Oui, nous avons fait des simulations en fonction de l'âge de nos clients. Ils vieillissent tous d'un an chaque année.

– Il n'y a pas que vos clients !

– Nous savons donc exactement quelle est la distribution des âges sur Atlantica au fur et à mesure que la population s'accroît. Car pour l'instant, elle n'augmente qu'au rythme des arrivées. Il n'y a pas encore de naissances. D'ailleurs, rien n'est prévu pour les naissances alors que nous nous doutons que cela viendra. Et vous voyez bien qu'à l'exception du petit poste de soin, rien n'est prévu pour les questions de santé "lourdes".

– Et donc, comme je me suis présenté comme médecin...

– Oui, vous étiez intéressant parce que vous étiez médecin. Nous étions très désireux de vous voir finaliser votre dossier.

– Et parce que j'avais plus de cent mille crédits d'épargne.

– Pour moi, ce n'était pas le plus important.

– Pour le notaire, peut-être...

– Je ne sais pas, dit Karabuz en fronçant les sourcils. Nous avons forcément chacun notre point de vue sur la question. Moi, je suis dans la logique du projet qui nécessite de nous projeter dans l'avenir, c'est-à-dire avec une population qui augmente et qui vieillit.

– Et qu'il faut nourrir.

– Ce n'est pas le plus difficile. La production de nourriture de base est plutôt facile. Mais vous avez vu qu'Atlantica importe certaines denrées. Il serait impossible de trouver ici certains aliments tels que des épices, du café, du chocolat ou du sucre. Encore qu'il nous arrive régulièrement du sel alors que nous pourrions en trouver dans l'océan, du moins d'après ce que m'a dit Gordial.

– Du sel dans l'océan ? Merak semblait vraiment surpris.

– Oui, l'océan n'est qu'à une dizaine de kilomètres d'ici. Vous voyez bien. Gordial m'a raconté que la première expédition s'est rendu sur place pour analyser l'eau et voir ce qu'elle contenait.

– Et ils ont trouvé quoi ?

– Ils ont été très surpris. Elle n'est pas potable, notamment parce qu'ils ont trouvé beaucoup de sel dans l'eau. Environ trente-cinq grammes par litre d'eau.

– C'est beaucoup.

– Oui, mais surtout, ils ont trouvé de la vie au bord et aussi dans l'eau. De la vie qui ne semble pas être gênée par cette quantité de sel.

– De la vie, mais sous quelle forme ?

– Des poissons et des coquillages, d'après ce que dit l'Encyclopédie. Comestibles et même très bons. Gordial m'a dit qu'on en servait parfois au repas.

– Vous voulez dire... des poissons qui vivent dans un environnement très salé ? C'est vraiment étrange ! On trouve des choses vraiment curieuses sur cette planète !

– Vous n'imaginez pas ! Tenez : vous avez vu tous ces arbres qui permettent la construction des maisons ? Hé bien figurez-vous que certains portent des sortes de fruits comestibles. Sucrés. Très bons. Ils en servent parfois au rayon desserts.

– Il faudra que j'aille voir, dit Merak.

– Nous y passerons en sortant. Moi, je n'ai pas osé, dit Karabuz. Je n'ai pas vu beaucoup de monde en prendre, c'est ce qui m'a retenu. Je voulais revenir à ces questions de santé : Gordial m'a dit qu'ils ont rencontré beaucoup de problèmes intestinaux au début. C'est dû au changement de régime alimentaire. C'est pourquoi il y a quand même beaucoup de plats traditionnels à base de levures. L'une des premières machines transportées était une unité de fabrication de levures. Et c'est aussi pourquoi nous transportons du fret, notamment de quoi alimenter les différentes souches de levures que nous avons importées.

– Une vraie organisation à ce que je vois, dit Merak, redevenu songeur. Donc, j'avais vu juste en me présentant comme médecin.

– Oui, c'est un vrai problème ici. Nous avons envoyé depuis New-York un certain nombre de médicaments et de matériel médical de base, mais à l'aveuglette ! Nous ne savions rien des besoins réels d'Atlantica. Par exemple, nous

avons envoyé du matériel anti-radiations dont ils ne savent que faire, alors que rien n'a été envoyé concernant les désordres intestinaux !

Ils aperçurent soudain Gordial qui était entré dans le réfectoire et venaient droit sur eux.

– J'espère que je ne vous dérange pas pendant votre repas, dit-il.

– Non, nous avons fini, dit Merak. Sauf que nous voudrions essayer un de ces produits qui proviennent des arbres.

– Ah, un fruit, vous voulez dire ? Nous avons des pommes. Voulez-vous que je vous en rapporte une ?

– Des pommes ? Mais c'est un fruit qu'on trouve sur Terre, non ?

– Oui, ça doit être l'équivalent local. Avez-vous déjà vu une vraie pomme ?

– Non, bien sûr. Ce sont des arômes la plupart du temps. Je ne sais même pas à quoi peut ressembler le modèle.

– Cela fait longtemps que les molécules aromatiques ont été identifiées. Je ne sais pas s'il existe réellement des fruits cultivés dans les Cités.

– Ou sauvages à l'Extérieur ?

– Vous m'en demandez trop.

Gordial se racla la gorge et s'assit à la gauche de Karabuz, faisant face à Merak.

– Je ne venais pas vous voir pour parler du repas. Le technicien avec qui vous avez eu un long entretien m'a dit que vous aviez des interrogations, notamment au sujet du fonctionnement des Portes en général ou de la nôtre en particulier, je n'ai pas bien compris.

– Ce n'est rien. Je suis curieux de l'utilisation de ces Portes parce que j'ai eu l'occasion de les utiliser il y a une vingtaine d'années, et que votre technicien, compte tenu de son expérience, a vu beaucoup plus de choses que moi. Alors forcément, de questions en réponses, nous avons pas mal conversé sur la question des Portes et ce qui va avec. Par exemple du fait que vous fonctionnez avec du matériel qui a été conçu pour un usage terrien et pas spatial.

– Je ne vous suis pas...

– Hé bien, par exemple, vous n'êtes pas équipé de connexions hyperspatiale, ce qui fait que vous fonctionnez à l'aveuglette d'un côté comme de l'autre.

– Oui, c'est bien l'inconvénient du système. Je ne sais pas si on pourra y remédier un jour. Encore que, si Atlantica devient une véritable colonie avec des implantations un peu partout et des dizaines milliers de personnes en provenance de différentes Cités, il faudra peut-être qu'on trouve une réponse à ce besoin.

– D'accord. Mais la Porte elle-même ? Qui l'a construite ? Vous m'avez dit que l'émigration vers Atlantica n'est en cours que depuis quelques mois ?

– Peut-être, mais la planète, m'a-t-on dit, a été découverte depuis deux siècles. Il a dû se passer des choses entre sa découverte et son exploitation par Atlantica Consortium.

– Je vais m'exprimer clairement : est-ce Atlantica Consortium qui a construit la Porte ?

Gordial resta la bouche ouverte. Karabuz aussi. Ils se regardèrent. Il sembla à Merak que l'un avait envie de répondre oui et l'autre non. C'est Gordial qui répondit.

– Vous n'avez pas interrogé le technicien à ce propos ?

– Non, l'idée m'est revenue à l'instant. J'avais eu la même en arrivant par rapport aux bâtiments, je parle de ces immenses bâtiments en béton qui sont derrière les locaux qui abritent la Porte. Il est évident qu'ils n'ont pas été construits l'année dernière. Pas plus que la Porte. D'ailleurs, on voit bien que la construction qui abrite la porte semble plus récente que les deux énormes bâtiments en équerre qui la prolongent.

– Pour être franc, répondit Gordial, je n'ai pas de réponse à votre interrogation. Si la Porte a été mise en place par Atlantica, c'était avant mon arrivée. Par définition, la question de l'origine se pose : la Porte devait nécessairement avoir été construite avant le transfert de son premier utilisateur. Alors oui, on peut se demander comment elle a été construite. Dès l'origine ? Au moment de la découverte de la planète ? Avec du matériel apporté sur des vaisseaux spatiaux ? Je ne sais pas.

– Mais même dans ce cas, ajouta Merak. Quand bien même la Porte aurait été construite il y a deux cents ans dès la découverte de la planète, cela voudrait dire qu'on l'a utilisée dès l'origine pour transporter du matériel et des bâtisseurs ? Parce que les bâtiments, ils n'ont pas été transportés par vaisseau spatial, quand même !

– Non, j'imagine, dit Gordial qui commençait à avoir mal à la tête. Si on est logique, il faut imaginer qu'une première vague a découvert la planète et y a installé une Porte, puis que des constructeurs l'ont utilisée, apportant des matériaux, jusqu'à construire ces immeubles...

– Ça ne colle pas, dit Karabuz. C'est impensable, même en plusieurs dizaines d'années. Il n'est pas envisageable qu'une telle quantité de matériaux ait pu être apportée en transitant par la Porte que nous avons utilisée. Des équipes, certainement. Des machines, sans doute, pas trop grosses cependant. Mais des milliers de tonnes de ciment ou de parpaing, c'est impensable. Ils ont dû exploiter des matériaux trouvés sur place. Et par exemple choisir l'emplacement de la Porte par rapport à celui d'une carrière. Je ne m'explique pas la chose autrement. Ou alors, la découverte et la colonisation de cette planète sont plus anciennes que ce que je croyais.

– Peut-être, dit Merak en se grattant le menton. Mais que sont devenus les bâtisseurs et à quoi étaient destinés ces bâtiments ? A-t-on trouvé des carrières, ici ?

– Vous vous éloignez un peu de votre enquête, non ? dit Gordial. J'ai l'impression que vos interrogations dépassent largement le cadre du projet Atlantica.

– À l'évidence, nous sommes confrontés à des questions plus vastes que la construction de votre petit village pour pionniers amateurs, répondit Merak qui restait perplexe. Ces bâtiments m'intriguent vraiment ; je me demande s'il ne faudrait pas aller y faire un tour ?

– Je ne vous le conseille pas, dit Gordial.

– Il y a un problème ? demanda Merak, surpris.

– Quand je suis arrivé, on m'a déconseillé de m'y intéresser. Et ce conseil s'est répandu comme une sorte de tabou. En fait, personne ne dépasse le périmètre de la Porte. Les quelques curieux qui ont cherché à explorer un peu plus loin n'ont pas trouvé d'accès et ont rapidement rebroussé chemin.

– J'ai quand même envie d'aller y jeter un coup d'oeil, dit Merak.

– Autre problème, je vois que le ciel est en train de se découvrir. Nous allons bientôt être en plein midi. Je ne vous conseille pas de vous trouver en extérieur quand l'étoile est visible, et surtout pas quand elle est haute dans le ciel. En

revanche, si les nuages ont disparu, je vous donne rendez-vous sur la colline face à la mer ce soir quand il va se coucher. C'est inoffensif et je vous réserve une belle surprise. Je vous propose de nous retrouver au dîner assez tôt et nous irons ensemble. D'ailleurs, si je n'ai pas fait d'erreur sur mon calendrier, il y aura peut-être une seconde surprise derrière la première. Et je crois que nous ne serons pas les seuls à assister au spectacle. Maintenant, je vais vous demander de m'excuser, il y a plusieurs arrivants de ce matin qui doivent avoir besoin de moi et qui me font signe. Sans doute parce qu'ils ne savent pas quoi manger, ajouta-t-il avec le sourire. Il quitta les deux hommes qui se regardèrent. Encore une surprise ? Décidément, un voyage sur Atlantica représentait une vraie aventure !

Une fois le repas terminé, Merak Ediyor se rappela du colis qui avait été constitué à son intention et que les équipes d'accueil s'étaient chargées de livrer dans sa chambre. Il se dépêcha d'y retourner pour déballer le paquet. Le carton contenait bien un modèle court de fulgurant et un fouet neuronique, ainsi qu'un mot insistant sur le fait que le fulgurant était fourni par précaution dans l'ignorance des dangers qu'on pouvait trouver sur Atlantica et qu'il convenait vis-à-vis des personnes de s'en tenir au fouet neuronique. Le fulgurant était une arme dont on ne se servait quasiment jamais dans les Cités. Elle était mortelle quasiment à coup sûr, telle une vraie arme de guerre. Elle était également connue sous le nom plus évocateur d'éclateur. Il haussa les épaules. À part contre une armée ou une meute d'animaux dangereux, à quoi pourrait bien lui servir un fulgurant ? Et de plus, comment pouvait-il envisager de s'exhiber avec de telles armes à ses côtés ? Il le remit dans son carton et utilisa le ruban adhésif encore collant pour bien ficeler le paquet. En revanche, le fouet neuronique était une arme fort courante, en particulier dans la police et pouvait être plus utile. Mais avec qui ?

Il repensa à la remarque de Gordial. Quel type de contrainte pouvait-il exercer si loin de la Cité de New-York, au titre d'un droit qui lui avait donné par écrit dans un lieu inaccessible ? À part une émeute provoquée exprès, il ne voyait pas vraiment de justification à un emploi éventuel. Et puis se posait également la question de la façon de cacher l'arme. Certes, un fouet neuronique avec sa forme de pistolet à long canon pouvait se dissimuler assez facilement. Il pensa à un sac ou quelque chose d'approchant, mais il n'en avait pas à sa disposition. Sans doute Gordial pourrait-il lui en procurer un ? En attendant, le climat tout à fait pacifique qui régnait dans la petite colonie ne l'incitait pas à montrer l'objet. Il récapitula le

programme. La fin de l'après-midi approchait. Il avait trois heures devant lui avant le repas du soir et la surprise promise par Gordial. En attendant, le ciel n'en finissait pas de se dégager, mais pas assez pour découvrir véritablement le soleil d'Atlantica. Par moment, la couverture nuageuse était assez mince pour qu'on aperçoive un disque brillant, et même pour que quelques ombres finissent pas apparaître, mais pas le grand beau temps promis. Espérons que ce sera réglé d'ici ce soir, se dit-il. D'ailleurs, il faudra que je demande comment s'équiper demain pour pouvoir sortir malgré le beau temps et le rayonnement. Sauf que le matin, il faudra aussi assister à l'arrivée du transfert. Quatre personnes, ont-ils dit. Peut-être à nouveau des instructions. Auront-ils avancé sur le cas du notaire ? Ils auront forcément concentré leurs investigations sur lui, sinon sur qui d'autre ? Karabuz est ici... Le notaire a-t-il vraiment quelque chose à dire ? Et sauront-ils le lui faire dire ? Une fois le transfert arrivé, le temps de lire les instructions et de discuter avec les uns et les autres, il sera l'heure de déjeuner. Le soleil sera à nouveau trop ardent pour sortir et explorer ces bâtiments étranges et inhabités qui semblent inquiéter tout le monde. Et puis, s'il y a du nouveau, il faudra sûrement interroger d'autres personnes, ou les mêmes sur d'autres sujets. Mais alors, pas question de rater l'exploration cette fois. Encore que prendre le risque de se laisser surprendre par la nuit... tiens, il me faudrait une montre. J'ai oublié d'en demander une. Au fait, comment ça marche, l'heure d'ici ?

À force de retourner différentes idées dans la tête, de récapituler sans cesse ce qui s'était déjà passé et ce qu'il avait l'intention de faire, il finit par s'endormir pour une bonne petite sieste.

Cette fois, ce ne fut pas Gordial qui le réveilla en sursaut, mais le souci qu'il venait d'avoir à propos de l'heure. Je sais, se dit-il. Il faut que je demande à Gordial un sac, une montre et que je lui demande des explications à propos de l'heure. Je dois donc y aller tout de suite pour ne pas me laisser surprendre par l'heure du repas. Il avait remarqué quelque chose d'un peu solennel dans la cérémonie du repas. Il se dit que c'était normal : dans un endroit comme celui-là, les distractions devaient se réduire à leur plus simple expression. Pas d'holovision, pas d'actualités, pas de cinéma, théâtre, journaux, lecture qui viennent égayer la vie dans les Cités.

Il se demanda si on avait pensé à transférer des livres de manière à créer peu à peu une bibliothèque. Il poserait la question, encore que cela n'avait pas beaucoup d'intérêt. Il sortit rejoindre Gordial dans les locaux de la direction. Par chance, il n'était pas loin.

– Monsieur Gordial, appela-t-il, j'ai besoin de deux ou trois choses !

– Si c'est en mon pouvoir, répondit Gordial.

– Demain, j'ai l'intention d'aller jeter un coup d'œil à ces fameux bâtiments qui m'intriguent. Je pense y aller seul.

– Vous savez qu'à dix heures, un transfert arrive. Je suppose que vous avez l'intention d'être présent ?

– Bien sûr. Je compte partir après le déjeuner et éviter l'heure de plus fort rayonnement. Sauf si le temps est toujours couvert.

– Je ne pense pas, répondit Gordial en regardant le ciel. Comme vous le voyez, le vent s'est levé et vient du couchant. C'est signe de beau temps, les nuages vont disparaître complètement d'ici au dîner. J'ai vu que la pression atmosphérique grimpait, c'est signe de grand beau temps pour demain. Il vous faudra sans doute prendre un chapeau.

– C'est ce que je voulais vous demander : comment m'équiper pour demain ?

– Tel que vous êtes, c'est parfait. Je vais vous prêter des chaussures de marche sans doute plus pratiques que vos souliers de fonctionnaire de la Cité, ajouta-t-il avec ironie. Et un chapeau. Vous serez parfaitement équipé.

– Et un sac, si j'avais quelque chose à emmener avec moi... ou à rapporter.

– Très bien. Un sac. Ce ne sera pas difficile à trouver.

– Ah oui. Il me faudrait une montre aussi.

– Une montre ? Oui, pourquoi pas. Il faudra que je vous en trouve une, mais nous n'en avons pas beaucoup.

– Puis-je voir la vôtre ?

– Elle n'a rien de particulier, dit Gordial. Vous voulez que je la détache ?

– Non, pas besoin, dit Merak soudainement agité. La montre de Gordial lui parut bien ordinaire. Ah, se dit-il, il y a quelque chose qui me travaille et je ne sais pas quoi. J'ai horreur de ces moments-là. Ça va tomber d'un coup quand ce sera mûr, et à coup sûr au mauvais moment. Peut-être même en pleine nuit et...

– Si nous allions dîner ? demanda Gordial. Le fait d'avoir consulté sa montre lui avait sans doute rappelé l'imminence de l'heure du repas !

Ils se dirigèrent vers le Restaurant, bientôt rejoints par Karabuz. Contrairement à ce qu'ils avaient anticipé, il y avait déjà beaucoup de monde.

– Je pense que c'est à cause du temps qui est idéal, dit Gordial. Le bouche à oreille a dû fonctionner : tout le monde veut voir le coucher de soleil ce soir.

Le même rituel se déroula pour le repas du soir comme il s'était déroulé pour celui du midi. Merak suivit Gordial comme son ombre et l'interrogea sur les différents plats présentés. Il s'efforça de limiter les quantités mais de multiplier les expériences.

– Tenez, essayez ceci, dit Gordial. C'est cela, du poisson !

Merak huma et fit la grimace. Il en prit la valeur d'une cuillère à café mais ne parut pas convaincu par le goût. Alors qu'ils terminaient leur repas, ils remarquèrent le mouvement général vers la sortie qui semblait s'accélérer. Ils se levèrent pour se joindre au groupe. C'était désormais une bonne centaine de personnes qui gravissaient la petite colline et une fois arrivées à destination, recherchaient le meilleur emplacement pour s'asseoir dans l'herbe et profiter du paysage. Car effectivement, la vue était assez exceptionnelle. Dans le décor de la baie éclairée par un coucher de soleil qui commençait à rougeoyer, encadrée par des forêts, l'étoile d'Atlantica se rapprochait lentement de l'horizon, prenait une teinte rouge qui rosissait les nuages encore présents.

– C'est magnifique, dit Merak. Encore plus beau qu'à l'arrivée.

– Qu'est-ce que je vous disais ? dit Gordial pas mécontent de son petit effet.

Comme le vent avait tourné et venait désormais du large, on sentait depuis la colline l'odeur de la mer et des algues.

– C'est incroyable la vitesse avec laquelle l'étoile se rapproche de l'horizon, dit Merak. Il n'y a pas cinq minutes, elle en était éloignée de quasiment la valeur de son diamètre, et maintenant, elle est sur le point de le toucher. Et elle est devenue toute rouge !

– Oui, ça va assez vite, répondit Gordial. On ne s'en rend pas compte quand elle est au zénith, mais quand on la voit se lever ou se coucher, c'est assez impressionnant. D'ailleurs, elle paraît plus grosse dans ces moments-là. Peut-être est-ce parce qu'elle est plus proche au lever et au coucher, je n'en sais rien.

– Et ce changement de couleur, vous l'expliquez comment ?

– Je ne sais pas. Je constate que c'est très beau. Quelquefois, il y a davantage de nuages à l'horizon et c'est encore plus spectaculaire.

Merak et les autres spectateurs regardaient avec un plaisir visible le beau paysage formé par l'étoile qui s'enfonçait tranquillement au travers de la ligne d'horizon, rougissant les nuages de nuances de plus en plus foncées. Il regarda autour de lui et constata la même satisfaction de la part des nombreux spectateurs. Aucun ne bougeait, chacun semblant hypnotisé par le spectacle. Il s'inquiéta tout de même.

– Dites, la nuit tombe vite, nous allons nous retrouver rapidement dans le noir. Allons-nous retrouver notre chemin ?

Car effectivement, le ciel s'assombrissait et on commençait à apercevoir les premières étoiles.

– Justement, répondit Gordial. C'est là qu'est la seconde surprise. Si j'ai bien consulté mon calendrier...

Il se retourna vers le levant, désormais bien noir, et où l'on devinait une lueur. Une fois l'étoile définitivement cachée par l'horizon, de nombreuses personnes parmi celles qui les entouraient se retournèrent de même.

– Tenez, regardez bien, dit-il alors que les derniers rougeoiements de l'étoile achevaient de se dissiper au couchant.

La lueur au levant se faisait plus précise et à l'horizon, un halo apparut, puis rapidement un petit arc de cercle blanc qui grossit rapidement. Un autre astre faisait son apparition. Les spectateurs se retournaient les uns après les autres et manifestaient leur admiration avec force "Ah !" et "Oh !".

Une boule d'un blanc argenté, nettement moins brillante mais de même taille que l'étoile était en train de se lever au moment où l'étoile avait disparu, mais diamétralement à son opposé.

– Vous allez voir, dit Gordial, nous ne serons pas dans l'obscurité ! Nous aurons de la lumière toute la nuit !

Le nouvel astre se levait aussi rapidement que l'étoile s'était couchée. Il était cette fois totalement sorti et se détachait lentement de l'horizon. En détaillant le blanc brillant, Merak qui avait de bons yeux décelait une multitude de détails en forme de taches et de cercles plus ou moins gros. Il ouvrit la bouche mais aucun

son n'en sortit. Gordial observait sa stupéfaction, mi-amusé mi-étonné et constata que Merak Ediyor ne respirait même plus.

– Hé, remettez-vous, mon cher ! Qu'est-ce que je vous avais dit ! Pas mal, hein ?

– Attendez... mais ça, c'est la Lune !

– Oui, cette planète a une lune ! Et elle va nous éclairer toute la nuit, tout comme l'étoile nous a éclairés toute la journée. Je vous avais dit que vous seriez épaté !

– Non, attendez... ce n'est pas UNE lune, c'est LA Lune !

– Que voulez-vous dire ? demanda Gordial qui ne comprenait rien à la stupéfaction manifeste de Merak.

– C'est la Lune. C'est la Lune de la Terre. Et ce que nous avons vu se coucher, c'est le Soleil, c'est le Soleil de la Terre ! Nous sommes sur Terre !

– C'est ridicule. Qu'est-ce qui vous permet de dire cela ? C'est l'étoile d'Atlantica et la lune d'Atlantica !

– Non, je n'ai jamais vu le soleil de la Terre. Je vous ai dit que j'étais déjà sorti à l'Extérieur. Une fois de jour et une fois de nuit. De jour, je n'ai pas vu le soleil car il avait des nuages. Mais la fois où je suis sorti de nuit, c'était une nuit étoilée et il y avait la Lune. Cette Lune. La même.

Gordial avait l'air sceptique et regardait avec étonnement Merak qui s'énervait progressivement.

– Vous ne comprenez pas, dit Merak. Nous ne sommes pas sur Atlantica ! Nous sommes sur la Terre. C'est la Terre, ici ! Nous sommes en Extérieur sur la Terre ! C'est incroyable, personne ne m'écoute ? Personne ne me croit ?

– Venez avec moi et ne faites pas de scandale, dit Gordial. Les gens commencent à nous regarder bizarrement.

Ils se levèrent et s'éloignèrent rapidement en direction du village. Merak était de plus en plus énervé et parlait tout seul.

– Mais bien sûr, c'est évident maintenant, je comprends tout ! Tenez, dit-il en s'adressant à Gordial, je me posais des questions à propos de l'heure et de l'absence de décalage. Karabuz disait que sur Atlantica, la journée était plus courte que sur Terre. Il disait aussi que les transferts depuis la Cité de New-Yord se faisaient à

heure fixe. Et vous, vous me dites pareil, que les arrivées sur Atlantica se font aussi à heure fixe ! Donc la durée d'une journée est la même sur les deux planètes. C'est la même planète, c'est bien la Terre ! La journée est de vingt-quatre heures. Pendant que j'y pense, vous vous proposiez de me faire voir votre montre... c'est le moment.

Quelle heure avez-vous ?

– À ma montre, il est 19h45, répondit Gordial.

– Mais cette montre, c'est une montre spéciale ? Elle vient d'où ?

– C'est ma montre habituelle, c'est celle que j'ai toujours eue. Je l'ai remise à l'heure une fois arrivé ici. Il y a une horloge dans les locaux techniques, je me suis ajusté sur elle. Vous savez, on ne se sert pas beaucoup de l'heure, ici.

– Mais c'est ça, mon impression bizarre de tout à l'heure. Ce n'est pas l'heure qui a de l'importance, c'est que votre montre, tout comme la pendule, j'en prends le pari, sont des montres et des horloges terrestres, des montres et des horloges de vingt-quatre heures !

– Mais, c'est peut-être conventionnel, ce sont peut-être des heures plus courtes, dit Gordial qui commençait à perdre pied.

– Personne n'a ralenti le mécanisme de votre montre depuis que vous êtes arrivé ! Vous avez changé la place les aiguilles, mais elles tournent toujours à la même vitesse et font deux fois le tour en une journée !

– Exactement.

– Hé bien nous sommes sur Terre, assurément.

Merak s'enflammait.

– D'ailleurs, cela résout un autre mystère : celui des Portes ! Des Portes qui fonctionnent sur quatre-vingt années lumières, ça n'existe pas ! Les Portes marchent parce que nous sommes quelque part ailleurs sur Terre. À un endroit où il y a une autre Porte. Autrement dit, nous sommes près d'une Cité. Les fameux grands bâtiments qui nous intriguent, c'est une Cité !

Merak et Gordial avaient été rejoints par Karabuz qui avait entendu la fin de la conversation.

– Et c'est la présence de cette lune qui vous rend certain de tout ce que vous nous dites ? dit-il à l'attention de Merak.

– Oui, tout colle : la Lune, la durée du jour, la présence d'un océan salé, l'atmosphère, les nuages, la pluie, les forêts, les bâtiments, le fonctionnement des Portes. Toutes les pièces du puzzle se mettent brusquement en place !

Il se tourna vers Karabuz et tendit un index accusateur dans sa direction.

– Nous soupçonnions une escroquerie de la part de la société Atlantica. Tenez, autre chose : vous m'avez dit, vous et de Lasserger qu'Atlantica Consortium était une société de droit local, sur Atlantica.

– C'est exact, répondit Karabuz en prenant son air le plus digne.

– Quelle plaisanterie ! Vous voyez un siège social de société importante dans ce village d'apprentis pionniers ? Un village qui doit exister depuis six mois tout au plus ? Je ne sais pas si vous vous êtes moqué de moi ou si vous avez été abusé vous aussi ! Ah, c'était chouette, l'idée d'Atlantica : on faisait rêver les gogos à bon compte et on les expédiait dans un endroit d'où on disait qu'ils ne pouvaient pas revenir ! Et au passage, on croquait leurs économies !

Karabuz avait l'air contrarié.

– Si vous êtes certain que nous sommes sur la Terre, comment pensez-vous que nous puissions nous en assurer ?

– Moi, j'ai reconnu la Lune et je suis sûr de moi.

– Mais, dit Karabuz en regardant Merak mais cherchant aussi l'approbation de Gordial. Ici, personne n'a jamais vu la Lune ! Pas plus que le soleil d'ailleurs. Personne n'est capable de faire le rapprochement. Même moi, je suis obligé de vous croire sur parole. À la limite, je pourrais penser que vous nous faites une grosse blague !

– Et d'ailleurs, qu'est-ce que cela change ? demanda Gordial. Les gens sont installés, ici, et ils sont heureux.

– Attendez, dit Merak. On leur a dit que ce serait un aller simple vu qu'ils partaient définitivement vers une planète lointaine. Mais s'ils sont sur Terre, ce n'est pas un aller simple ! Et ils peuvent rentrer ! Nous aussi d'ailleurs.

Il réfléchit un instant et reprit :

– D'ailleurs, ça me rappelle que je vous ai fait une réflexion à propos de votre attitude plutôt stoïque de la part de quelqu'un qui venait d'être définitivement enlevé vers une planète lointaine. Vous vous souvenez ?

Karabuz rougit légèrement. Il semblait fort troublé.

– Je vous le jure : j'ignore absolument où nous sommes. Pour moi, nous sommes sur Atlantica. J'écoute vos doutes avec intérêt, parce que j'y reconnais une certaine logique, mais j'attends quand même des preuves.

– Et votre attitude stoïque, vous en dites quoi ?

– C'est vrai que je sais qu'il est arrivé que des voyages se fassent dans l'autre sens. Pas directement d'Atlantica vers New-York, mais il est arrivé que quelqu'un réapparaisse à New-York après être parti sur Atlantica.

– Ah bon ? et qui ?

– Maître Yvan de Lasserger.

– Vous l'avez vu ?

– Je l'ai vu partir un jour pour Atlantica. Je venais d'arriver à la tête de l'agence. Et comme il est à New-York en ce moment, j'en conclus qu'il a pu revenir.

– Revenir par votre Porte ?

– Non, pas par notre Porte, je l'aurais su. Pour moi, elle est bloquée sur "émission". Le technicien pourrait le confirmer.

– Je crois que demain, je vais avoir une nouvelle conversation avec le technicien. Si de Lasserger a débarqué ici et qu'il est reparti, le technicien doit le savoir.

– Je ne me souviens pas avoir jamais vu le notaire ici, dit Gordial. D'ailleurs, je ne le connais pas.

– Pas étonnant : il a dû arriver à l'occasion d'un transfert particulier. Il aura été réceptionné par le technicien et sera reparti discrètement toujours avec son aide.

– Je l'aurais su, dit Gordial avec assurance. Je suis informé de tous les transferts.

– Vous n'avez pas été averti du nôtre ! Il suffit qu'une enveloppe soit arrivée un jour, réservée au technicien, l'informant d'un transfert spécial à tel ou tel moment, et très confidentiel.

– Ça se serait vu avec les problèmes de charge électrique des installations, dit mollement Gordial qui visiblement, n'arrivait plus à se convaincre lui-même.

– Non, pour une personne seule, c'est quasiment transparent. Et plus n'oubliez pas qu'il n'y a pas quatre-vingts années-lumière à franchir !

Les trois hommes finirent pas se séparer en se promettant de n'en parler à personne d'autre afin d'éviter de créer de la confusion. Merak et Karabuz qui partageaient le même logement poursuivirent la conversation en se couchant.

– Je vois une chose qui change bien la donne et qui me rassure, dit Karabuz. C'est que j'ai la confirmation que je vais pouvoir rentrer chez moi. Je savais que c'était théoriquement possible, mais maintenant, je sens cette perspective se rapprocher.

– Ne vous en réjouissez pas trop vite, répondit Merak. Mon enquête reprend et celle de mes collègues se poursuit. Manifestement, le notaire aura des choses intéressantes à dire. Si mes collègues trouvent le moyen de le faire parler, ajouta-t-il. Et nous devons élucider quel est le degré d'implication des uns et des autres dans cette vaste escroquerie. Le vôtre en particulier !

– Mais je n'ai participé à aucune escroquerie ! protesta Karabuz. J'ai vendu consciencieusement des voyages selon les procédures et les argumentaires qu'on m'a indiqués.

– C'est l'enquête qui le déterminera, conclut Merak.

Ils se turent, mais il serait hasardeux de prétendre qu'ils s'endormirent rapidement.

18

La nuit se passa tant bien que mal. Pour les uns, à cause de la pleine lune, pour les autres à cause de l'émotion ou des soucis naissants. Le jour à peine levé, Merak sauta sur ses pieds, s'habilla et consulta le ciel. Le temps était beau et soleil levant encore bas sur l'horizon ; il se dit qu'il pouvait sortir sans danger. Il se rendit immédiatement dans les locaux de la Porte, ce qui lui prit un petit quart d'heure. Il nota que rien n'avait été modifié depuis la veille. Les accès étaient toujours libres. L'électricité avait été coupée, mais il savait désormais comment la rétablir. Il fit le tour de la machinerie et des installations qu'il regarda d'un œil plus attentif que la veille. Si l'aménagement des locaux d'accueil lui parurent effectivement récents, il n'en était pas de même des locaux techniques. Il s'attarda sur les traces d'usure, notamment sur les passages. Il regarda attentivement la console. L'écran vert sombre n'affichait rien. Il repéra un bouton qui semblait dédié à l'alimentation et

alluma la console, ce qui éclaira l'écran et mit en évidence un levier à trois positions, « Réception » « - » et « Émission ». Le levier était positionné sur le cran intermédiaire, neutre. Merak le leva en position Réception. L'indication « New-York » s'afficha alors en caractères brillants. Il revint en position neutre et l'indication disparut. Il abaissa le levier en position Émission. Rien ne se passa, du moins affiché sur le moniteur. Juste sur la droite de l'écran, une grosse molette verticale semblait destinée à faire dérouler des options. Il tenta l'expérience. Effectivement, au fur et à mesure qu'il faisait tourner la molette vers le bas, il vit apparaître depuis le bas de l'écran des lignes avec ce qui lui apparut être des noms de Cités, des coordonnées et des heures. Il fit dérouler la molette jusqu'à voir apparaître la mention « New-York ». New-York Central pour être précis. Il regarda si un bouton permettait de sélectionner la ligne affichée. Il existait bien un bouton manifestement candidat à cet usage, mais qui ne produisit aucun effet quand il appuya dessus. Il continua à faire défiler la liste, en remontant et en descendant, tentant à plusieurs reprises de sélectionner une destination. En vain.

Il se demanda s'il s'y prenait bien ou s'il avait manqué une étape. Pourtant, l'utilisation de la console semblait évidente et intuitive. Sauf que cela ne marchait pas. Il entreprit d'estimer le nombre des Cités listées.

Vu le nombre d'écrans et de Cités par écran, il estima que la liste totale pouvait comporter de l'ordre de deux cents destinations, peut-être même un peu plus. Cela lui parut anormal compte tenu des huit cents Cités présentes sur Terre. À ce qu'on disait du moins. Puis il s'avisa que certaines pouvaient ne pas avoir de Porte, comme c'était le cas pour les Cités qui étaient reliées à New-York par l'Express.

Autrement dit, la liste des deux cents à deux cent cinquante destinations pouvait fort bien représenter la liste exhaustive de toutes les Portes des Cités de la Terre. Une seule façon de s'en assurer : vérifier que Chica, comme New-York Central était bien sur la liste, et qu'en revanche, Philadelphie, Washington et Baltimore n'y figuraient pas. Effectivement, c'était bien le cas. Il était donc bien sur Terre. Mais pourquoi la Porte de New-York par laquelle il était arrivé n'y figurait pas non plus, c'était un petit mystère résiduel. Il prit soin de remettre le levier sélecteur sur la position neutre et d'éteindre la console. Il regarda autour de lui à la recherche d'un endroit où auraient pu être entreposés des papiers, des documents ou des objets. Non, tout était vide. Il n'apprendrait plus rien ici en recherchant par lui-même, mais il savait désormais quoi demander au technicien. L'horloge murale

indiquait 7:20. Il nota qu'elle était numérique et qu'elle ne permettait pas de confirmer son observation à propos du nombre d'heures dans la journée. Sauf qu'on se demandait bien où aurait bien pu avoir été fabriquée une horloge numérique locale. Non, à l'évidence, c'était bien une horloge terrienne parmi les plus banales. Il était temps de retourner au village pour le petit déjeuner, puis à son logement pour récupérer l'équipement nécessaire à sa petite expédition une fois qu'il aurait assisté au transfert annoncé la veille. Cette visite matinale lui parut bien opportune et son résultat satisfaisant.

En arrivant au réfectoire, il observa que la plupart des personnes présentes étaient des travailleurs qui prenaient quelques forces avant de partir vers la forêt ou vers les champs selon le cas. Des gens, très majoritairement des hommes qui avaient l'air sérieux mais aussi détendus. Ils semblaient être groupés par équipes professionnelles. Personne ne lui prêta attention. Il lui sembla que la vie dans le village (il ne pouvait plus dire Atlantica) était bien structurée, naturelle et paisible. Quand il eut terminé, il s'avisa qu'il était peut-être un peu tôt pour retourner à son logement, au risque de déranger Karabuz. Autant aller converser avec le responsable du restaurant : après tout, le café qu'il venait de boire n'était sûrement pas une production locale ! Ils n'étaient que trois à s'occuper du réfectoire : un responsable qui avait tout du cuisinier, et deux aides qui semblaient être en charge du reste : l'équipement de la salle, la vaisselle et les plateaux. Ce n'était pas l'heure de pointe, il pouvait donc poser quelques questions. Il commença par celui qui lui sembla être le responsable.

« Bonjour, dit-il en tendant la main, je me présente, je suis...

– Je sais qui vous êtes, répondit l'autre en lui serrant la main. Vous êtes arrivé hier avec ce responsable de New-York à la recherche de je ne sais pas quoi. J'espère que vous n'aller pas mettre la pagaille dans notre village parce que ça ne serait pas apprécié, j'aime autant vous le dire tout de suite.

Le ton était ferme, le regard sévère, mais pas hostile. Merak se demanda quel pouvait bien être le niveau d'information du personnel d'Atlantica. Gordial avait sans doute informé les différents employés, mais jusqu'à quel point ? Et au fait, le réfectoire dépendait-il de la compagnie ?

– Ne vous faites pas de souci, répondit Merak d'un ton qu'il voulut rassurant. Ce n'est pas ici qu'il se passe des choses anormales. Mais il est important pour moi de comprendre comment cela fonctionnent ici. Je me pose des questions tout à fait

élémentaires, si vous voulez bien me renseigner. Par exemple, vous et les employés qui travaillent au Restaurant, êtes-vous du personnel d'Atlantica ?

– Absolument. Ce ne serait pas possible autrement. Toutes les personnes qui travaillent ici sont du personnel de la société Atlantica. Mais c'est tout-à-fait normal : le café que je vous ai servi tout-à-l'heure, il n'a pas été produit ici. Il est arrivé dans ces cartons qui accompagnent les transferts. Je suppose qu'il y en avait d'autres dans votre transfert d'hier ?

Merak nota que le responsable du restaurant ne semblait pas savoir qu'il n'était pas arrivé par un transfert normal. Gordial avait dû être discret sur cette question. Il avait aussi dû appeler à la discrétion les quelques témoins de l'arrivée, ces agents d'entretien qu'ils avaient croisés tôt le matin.

– Donc vous êtes des employés d'Atlantica, affectés au restaurant. Et vous êtes ravitaillés principalement par les transferts ?

– Par les transferts pour les produits qui ne peuvent pas être locaux. Par exemple, pour faire le pain, nous devons forcément recevoir la farine, le sel et la levure. Rien ne vient d'ici si ce n'est l'eau. Le lait aussi. Mais pour le contenu des repas, les légumes, les fruits, les œufs, les volailles et le poisson sont locaux. Et la viande, vous avez vu qu'il y en a peu.

– Je comprends bien comment la compagnie gère les transferts. Gordial m'a expliqué qu'ils ont une très bonne connaissance de la composition de la population du village et qu'ils savent donc quels sont les besoins en café, en thé, en sucre, en farine et divers produits. C'est la compagnie qui les livre depuis New-York. Vous, vous les réceptionnez ici, et ils sont utilisés dans ce restaurant avec ses employés. Mais les produits locaux ? Comment paye-t-on les gens ?

– Aucun problème. En fait, personne n'est payé. Chacun doit travailler et tout est mis en commun. D'une certaine manière, nous avons tous payé d'avance en achetant notre transfert. Tout s'équilibre : une fois sur Atlantica en fonction de ce que vous apportez en travail parce que vous avez un métier, et auparavant ce que vous avez pu apporter à New-York en droits sociaux et en épargne, parce que vous êtes comme moi, vous avez versé toute votre épargne (moi, ça faisait quand même vingt-deux mille crédits!). Et en fonction de cet apport, vous avez eu un logement. Si vous étiez riche, vous avez eu une grande et belle maison. Moi, j'ai une maison de quarante-cinq mètres carrés au bout du village avec un tout petit jardin, et je

dois travailler dans cette cantine. Je ne me plains pas. C'est mon lot et chacun a le sien. Là où ça irait mal, c'est si quelqu'un tirait au flanc.

– Et les gens que nous venons de voir prendre leur petit déjeuner ?

– Ils sont dans la même situation que moi. Encore qu'en ce qui me concerne, j'étais déjà dans la restauration. Eux, ils n'étaient pas dans la construction, surtout pour abattre des arbres et débiter des troncs en poutres et en planches.

– Et pourquoi les a-t-on affectés à ces tâches ?

– J'en sais rien. À mon avis, ils avaient un boulot qui n'avait pas d'utilité ici. Et comme ils étaient encore jeunes et costauds... Vous savez, sur Atlantica, une fois qu'on a deux comptables, on a fait le tour des besoins ! Le troisième qui arrive, on l'occupe à autre chose. Tenez, cette madame Koyuncu qui est arrivée l'autre jour, elle a déjà fait du scandale. Elle s'occupait de comptabilité dans les levures. Mais on a déjà des comptables, et pour ce qui est des levures, on a une unité fonctionnelle et déjà les techniciens.

– Et alors ? Qu'est-ce qu'on lui a proposé ?

– On lui a confié une quinzaine de poules à élever dans son jardin en centre ville et elle nous fournit la douzaine d'œufs qui nous font les œufs brouillés du matin.

– J'imagine la scène que ça a dû être ! Et son mari ?

– Son mari ? Je crois qu'il aide à l'organisation des chantiers. Le responsable avait besoin d'un adjoint.

– Et le personnel qui travaille justement à construire les maisons, depuis ceux qui abattent les arbres jusqu'à ceux qui terminent la maison ? Ils sont de la compagnie ?

– Les responsables, oui. Les autres, c'est pareil : ce sont les arrivants qu'on emploie à ces tâches.

– On leur a dit avant le départ qu'ils seraient dans la construction ?

– Oui, ils le savaient et ils l'ont accepté en signant le contrat de transfert.

– Moi, quand j'ai fait mon dossier, ajouta Merak, ce n'était pas bien précis. J'ai dit que j'étais médecin et on m'a dit que c'était utile ici. Mais je n'ai pas eu plus d'information que cela.

– Si vous aviez été vraiment médecin, vous auriez travaillé avec le Dr Vinzerich qui commence à être débordé au fur et à mesure que les transferts se cumulent.

– C'est très bien organisé, finalement, dit Merak.

Il avait beau chercher la faille, il recueillait chaque fois des témoignages et des explications qui tenaient bien la route.

– Détrompez-vous, lui dit le gérant du restaurant. Pour l'instant, ça tient parce que c'est le début et que tout le monde y met du sien, mais je ne sais pas comment on résistera à l'usure, à la lassitude et à la montée en charge. Pour l'instant, pour la plupart des arrivants, c'est tout nouveau tout beau, mais on verra ce qu'il en sera quand les mois et les années passeront. Et qu'ils vieilliront et se fatigueront.

– Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

– Oh, je le vois à des choses toutes simples : il me faut à chaque arrivée davantage de farine. Bientôt, il faudra faire des transferts réservés au fret. Vous imaginez ce que ça peut coûter de transférer quatre-vingt kilos de farine sur une planète quand on voit ce que ça coûte de transférer quatre-vingt kilos de bonhomme ?

– Ce qui coûte chez le bonhomme, comme vous dites, c'est plutôt la maison qu'on doit lui attribuer plutôt que le transfert.

À l'évidence, il manquait une information au gérant pour compléter son analyse de la situation. Ce qui était possible sur Terre se serait vite avéré illusoire sur une vraie planète Atlantica située à quatre-vingts années-lumière. Merak le remercia pour la conversation qu'il avait trouvée agréable et utile, et partit rejoindre Karabuz qu'il avait vu arriver et s'installer de l'autre côté de la salle.

« Rien de neuf ? demanda Karabuz. En me réveillant, j'ai vu que vous étiez déjà parti. Vous avez été discret ».

– Il faisait beau et j'ai voulu profiter du fait que le soleil était encore bas et que je n'avais pas besoin de m'équiper, dit Merak. (Jusque là, c'était vrai).

– Et à part une ballade, vous avez fait quoi ?

– Je suis venu ici et j'ai discuté avec le gérant, dit Merak en occultant sa petite visite dans les locaux de la Porte. Inutile de renseigner Karabuz sur les détails de ce qu'il avait découvert. Après tout, Karabuz était concerné par toutes ces histoires

bizarres à propos de l'utilisation des Portes et son degré de complicité restait encore à apprécier.

– Et vous lui vouliez quoi, au gérant ? demanda Karabuz qui décidément semblait plus curieux que nécessaire.

– Rien. Nous avons eu une conversation à bâton rompu sur son activité et celle des gens qui sont ici. D'après ce que j'en ai compris, c'est très organisé. Je ne m'en étais pas rendu compte quand j'ai fait mon propre parcours. D'ailleurs, je n'ai pas bien réalisé à quel niveau se situe cette organisation, comment il se décide que tel ou tel travaillera à la construction ou tel autre aux cuisines.

– Ah ? Vous n'avez pas compris ? C'est pourtant simple : c'est l'ordinateur qui décide de tout ça. Vous le savez : l'ordinateur sait tout sur la population. Nombre, âge, sexe, couples, métier d'origine. Le logiciel sait combien il faut nourrir de personnes, combien il en faut pour construire les maisons, combien il y a de nouveaux chantiers à engager. Tenez : le dernier transfert concernait quatre couples. Il a donc fallu quatre maisons pour eux. Vous vous imaginez bien qu'on n'a pas attendu qu'ils arrivent pour donner le premier coup de pelle. C'est qu'il en faut du monde pour construire quatre maisons en peu de temps. Gordial m'a dit qu'on construit quasiment une douzaine de maisons par semaine. Bien entendu, ils ont un peu de matériel, et elles sont quand même rudimentaires.

– Je vais peut-être dire une bêtise, dit Merak. Mais quand on reçoit huit personnes comme hier, il faut quatre maison construites, mais aussi huit lits et huit matelas. D'où sortent-ils, ces matelas sur lesquels nous dormons ? J'ai l'impression qu'il en faut du fret pour un seul passager ou un seul couple. Par exemple, nos toilettes individuelles, une par maison : on voit bien que c'est un kit livrable en une seule fois, mais au rythme où les gens arrivent, il en faut des livraisons, non ?

– Vous avez raison, dit Karabuz devenu soudainement pensif. Je ne voyais pas les choses comme cela jusqu'à présent. Vous avez une façon de poser les questions qui me bouscule un peu.

– C'est mon métier, je suis un enquêteur, répondit Merak. J'observe, à la recherche des incohérences et c'en est plein depuis le début. Et depuis que nous sommes arrivés ici et que nous sommes confrontés au concret, c'est une véritable explosion ! Surtout quand j'ai vu le bâtiment qui prolonge la Porte. Vous vous rendez compte du monde et du matériel qu'il faut mettre en œuvre pour bâtir des

constructions pareilles ? Et la Porte, vous croyez qu'elle tient en pièces détachées dans un vaisseau spatial ?

– Ce n'est pas ce qui m'a choqué, répondit Karabuz. J'imagine qu'on se donne les moyens dès le départ. L'objectif premier quand on a l'intention de coloniser une planète, c'est sans doute d'installer une Porte pour assurer des liaisons régulières. Mais puisque vous dites que nous sommes en réalité sur la Terre, je suppose que cette question de l'utilisation des Portes ne se pose plus.

– Non, d'autant que des Portes entre planètes distantes de dizaines d'années lumière, ça n'existe pas, dit Merak.

– Je ne le savais pas et je n'en suis pas encore tout à fait convaincu, dit Karabuz qui changea de sujet : et si nous allions justement à la Porte ?

– Juste le temps de récupérer quelques affaires dans notre logement et j'arrive.

Merak revint quelques minutes plus tard. Il avait une sorte de bob sur la tête et tenait un sac de transport à la main, fermé par une fermeture à glissière. Karabuz regarda le sac en se demandant ce qu'il pouvait bien contenir mais se garda de poser la question. Il se dirigèrent vers les locaux abritant la Porte car l'heure approchait. Le technicien était déjà à l'œuvre et Gordial était également sur place avec sa liste d'accueil.

« Ce matin, nous attendons donc huit passagers, dit Gordial à l'attention de Karabuz et de Merak. Mais pour ne rien vous cacher, ce sont plutôt les enveloppes que j'attends, et pas seulement celles qui contiennent les dossiers des arrivants.

– Nous en sommes tous là, répondit Merak d'un ton neutre. De mon côté, la situation n'a guère progressé (Gordial n'avait pas besoin de savoir et Karabuz savait déjà à quoi s'en tenir) et j'attends de savoir s'ils ont fait mieux à New-York.

Au bout de quelques minutes, le technicien réapparut et le transfert se déroula de la même manière que la veille : lumière rouge, grand craquement et matérialisation soudaine des passagers immédiatement invités à descendre. Comme ils étaient peu nombreux, il n'y avait que deux rangées de sièges et beaucoup de paquets derrière. Le technicien avait de son côté retiré les trois dernières rangées. Merak se dit que ces instructions données la veille pour le lendemain étaient fort peu pratiques quoique indispensable en l'occurrence, surtout si les transferts provenaient de différentes cités, ce qui ne semblait pas être le cas. Gordial se dépêcha de récupérer la corbeille rouge qui contenait les instructions.

Merak se dit qu'il devait en avoir désormais une jolie collection, à raison d'une par jour. La corbeille contenait une pochette pour Gordial, annonçant quatre passagers seulement pour le lendemain (et donc une rangée de moins) et une enveloppe pour Merak qui l'ouvrit immédiatement. L'enveloppe contenait une deuxième enveloppe, cette fois à l'attention du technicien, ainsi que le courrier suivant :

"À l'attention de Merak Ediyor,

J'ai le plaisir de vous transmettre de bonnes nouvelles. Comme je vous le laissais entendre hier, nous avons appréhendé le notaire. L'examen de sa comptabilité a fait apparaître des écritures bizarres, notamment des achats de denrées alimentaires ou de ménage en grandes quantités. Nous l'avons donc interrogé à ce sujet. Dans un premier temps, il a renvoyé toute la responsabilité sur la société Atlantica, basée précisément sur Atlantica. Autrement dit il n'a rien voulu dire. Dans un second temps, nous l'avons bousculé quelque peu en lui disant qu'il allait être inculpé pour enlèvement, disparition et séquestration d'un officier de police puisque vous avez disparu des locaux de l'agence en compagnie du directeur. Comme les deux seuls témoins sont les deux collègues qui vous accompagnaient, il n'a pas été difficile de prétendre que c'est le directeur commercial qui vous a enlevé et qu'il est parti avec vous pour des raisons inconnues.

Devant l'énoncé des peines qu'il encourait, il s'est montré plus coopératif. Nous avons essentiellement demandé de quelle manière vous récupérer. Il nous a dit que c'était possible et que pour cela vous deviez vous adresser au technicien d'Atlantica qui était le seul à connaître la procédure. À cet effet, vous trouverez une lettre du notaire à l'attention du technicien. Il a bien insisté sur le point suivant : ne pas en parler à l'équipe de réception mais uniquement au technicien et confidentiellement. J'espère que ces éléments sont parlants pour vous.

Dernière chose : il ne le sait pas encore mais nous avons découvert qu'il s'agit d'un escroc international, originaire de la Cité de Paris et qui a beaucoup voyagé. Nous avons trouvé sur le compte de son étude des sommes astronomiques qui correspondent à toute l'épargne versée par les clients d'Atlantica. Dans les locaux qui abritent son étude, nous avons également découvert à un autre étage une équipe de trois ou quatre personnes dont l'activité principale est de revendre ou de monnayer les droits sociaux récupérés auprès des clients. Autrement dit, il semble

que la société « Atlantica Consortium » n'est qu'une fiction, et que le notaire est la pierre angulaire d'une vaste escroquerie.

Je vous invite donc à prendre rapidement contact avec le technicien qui semble plus au fait de la situation que les commerciaux chargés de la réception. En discutant de rapatriement, profitez-en pour parler des communications. Le notaire n'a pas eu le temps de l'évoquer, mais quand on peut transporter des gens, on doit normalement transporter des images et du son. Une Porte sans liaisons, ce n'est pas normal.

Bonne chance,

Signé : Bulut Larsen, Haut Capitaine. »

Merak plia rapidement la lettre et l'enveloppe et la remit dans sa poche. Répondant à l'interrogation muette de Gordial et de Karabuz, il secoua la tête : « non, rien d'important, mais ça viendra... j'espère ». À l'évidence, aucune de ces informations ne leur était destinée. Les deux hommes n'en crurent pas un mot et leur mine s'allongea. Après tout, ils étaient impliqués dans les difficultés présentes. Merak ne savait pas jusqu'à quel point, mais eux le savaient ! Le transfert avait quand fait un heureux : le gérant du restaurant profitait du faible nombre de passager pour réceptionner de très nombreux colis.

19

Merak hésita à s'entretenir immédiatement avec le technicien comme le lui suggérait la lettre : ce serait mettre la puce à l'oreille de Gordial et Karabuz. Son chef avait certainement de bonnes raisons pour lui conseiller la discrétion. Après tout, les nouvelles étaient plutôt bonnes et il n'était pas si urgent que cela de s'entretenir avec le technicien des moyens de revenir à New-York. Car d'après la lettre reçue, ses collègues de la Cité de New-York ne semblaient pas savoir que de l'autre côté de la Porte, ce n'était pas la planète Atlantica, mais un endroit encore indéterminé, mais bien sur Terre. Donc, même pressé de parler, le notaire n'avait pas révélé cet aspect des choses. Merak espéra qu'il avait vu juste.

Il préféra poursuivre son programme comme il l'avait prévu et en prévint ses interlocuteurs. C'était aussi une manière de banaliser le contenu de la lettre reçue.

– Bon, dit-il. Comme prévu, je vais aller explorer ces bâtiments et essayer de me faire une idée de la situation.

– Comme vous voulez, répondit Gordial, mais je vous préviens que vous prenez des risques. Personne ne vous accompagnera et s'il se passe quelque chose, ou qu'on ne vous voit pas revenir, personne ne viendra vous chercher.

– De quels risques voulez-vous parler ? s'étonna Merak. Sur quoi vous basez-vous pour estimer qu'il pourrait y avoir des risques ? Quelqu'un a-t-il déjà vu quelque chose de suspect ? Des gens, des ombres, des lumières, des fumées, du bruit ?

– Non, rien de tout cela. Juste une impression désagréable de lieux anciens, de dimension très importante et inexplicable.

– Vous n'allez pas me dire que vous craignez une présence extraterrestre ou des bâtiments hantés ? dit Merak. Tout ce que je vois ressemble à des constructions fort ordinaires.

– Les gens d'ici sont venus pour vivre au village, pas pour partir à l'aventure pour des explorations inconnues, dit Gordial. En ce qui me concerne, ces bâtiments me mettent mal à l'aise, et plus le temps passe, plus ce malaise se renforce.

– Hé bien moi, je ne vais pas laisser le malaise s'installer, dit Merak en se mettant en marche. Il serra bien fort son sac contre lui.

Merak décida d'adopter la technique du labyrinthe : si une fois entré dans un labyrinthe, on place son doigt contre le mur droit et qu'on avance sans jamais le lever, soit on arrive à la sortie, soit on ressort par l'entrée. Et ça marche aussi avec la main gauche, même si le trajet doit en être différent ! En l'occurrence, vu l'emplacement de la sortie, il préféra partir par la droite. Et de cette manière, il serait visible plus longtemps depuis le village. Il contourna les locaux d'accueil de la Porte, puis poursuivit le long du mur qui le séparait des locaux techniques. Il essaya de visualiser la partie cachée : ici l'accueil, plus loin la zone de réception avec les rails qui pouvaient bien aller jusque là... à partir de là, la machinerie elle-même avec le portique et les grosses machines derrière. Ensuite... ensuite il ne savait pas, mais assez rapidement, le mur changea d'aspect. Il ressemblait plutôt à du béton brut alors qu'auparavant, on devinait des traces de parpaings, sans doute recouverts d'un enduit. Mais des parties manquaient par endroit et on voyait bien qu'il s'agissait de briques ou de parpaings. Manifestement, les locaux qui abritaient

la Porte étaient d'une construction plus légère et plus récente que le mur dont elle était le prolongement. Il observa également le sol : aucune trace visible de passage ou de chemin. Il avançait sur un mélange de cailloux et d'herbe. Aucune trace d'entretien non plus. Aucune route, aucun accès à l'horizon. Le bâtiment qu'il longeait était plus haut, mais il ne comportait aucune ouverture. Il le poursuivit sur près de deux cents mètres, puis, comme il l'avait vu depuis la colline, une autre construction prenait le relais, perpendiculaire. Merak savait qu'il devrait la suivre encore trois cents ou quatre cents mètres, puis que le bâtiment tournerait à angle droit... et là, il ne savait plus puisque c'était hors du champ de vision depuis la colline. Il savait qu'il était possible de l'observer jusqu'à l'angle, mais qu'ensuite, il serait tout seul. Il ouvrit son sac mais n'en sortit pas encore le fouet neuronique.

Peut-être l'observait-on depuis le village ? L'examen du mur n'indiquait absolument rien. Il s'en approcha et le toucha : du béton brut, massif, sans doute très solide. En tournant à l'angle, le bâtiment continuait encore sur plusieurs centaines de mètres, toujours de la même hauteur. En revanche, le terrain montait et ainsi la construction dépassait de moins en moins du niveau du sol. Il poursuivit jusqu'à un autre angle. Plus il avançait, plus son initiative lui paraissait vaine. Le terrain continuait à monter. Le béton laissait apparaître des strates horizontales qui semblaient imperturbablement pénétrer dans la colline les unes après les autres. Enfin, dans un renfoncement, il découvrit un escalier.

De loin, il avait cru à un nouvel angle. Ce n'était qu'un simple décrochage. Il était désormais parti depuis plus d'une demi-heure et le soleil était bien haut. Il faisait chaud. Et il marchait en montant légèrement. Il se retourna : rien n'était visible depuis ce point de vue, même pas le village totalement occulté par la masse de béton. Il vit que trois cents mètres plus loin, le bâtiment disparaissait dans la colline. Autant monter tout de suite par l'escalier, à supposer que celui-ci aille jusqu'au sommet. Il gravit la trentaine de marche et se retrouva sur le sommet de la construction. De là, le panorama était plus intéressant. D'un côté, il avait vue sur le toit légèrement arrondi de tout l'ensemble qu'il venait de contourner, parfaitement uniforme, avec au loin les locaux récents qui abritaient la Porte, et derrière eux, la colline qui masquait l'emplacement du village. On devinait également l'océan au loin. De l'autre côté, le bâtiment se poursuivait jusqu'à s'enfoncer dans la colline sur la partie droite qu'il avait cessé de longer, mais sur la partie gauche, une pente ou plutôt une sorte de rampe dissimulait... pour le savoir, il fallait s'approcher.

Merak marcha encore sur une cinquantaine de mètres en se décalant vers la gauche, jusqu'à atteindre la pente en question qui descendait en pente douce vers un nouveau mur. Un cul de sac ! Mais pour quelle raison ? Il s'approcha. À vingt mètres de fond du cul de sac, sur la droite, alors que le sol était redevenu horizontal, il trouva un nouveau renfoncement et là, à moins d'un mètre en retrait, une immense porte d'acier.

Merak se positionna face à la porte d'acier et chercha à en évaluer les dimensions. Au moins quatre mètres de haut et peut-être six mètres de large pour chaque battant. En effet, on voyait bien que la porte se composait de deux parties. Cela lui sembla énorme. Il se demanda quelles devaient être les dimensions d'une des portes d'accès de la Cité de New-York. C'était bien simple : personne ou presque n'en avait la moindre idée. Il examina les contours et ne remarqua rien de particulier. Quatre trous circulaires, d'une cinquantaine de centimètres de diamètre et d'une profondeur indéterminée étaient disposés à intervalle régulier sur le linteau de l'ouverture. À quoi étaient-ils destinés ? Et derrière ces portes, que pouvait-il y avoir ? Une cité terrestre grouillante de monde ? Un relais extraterrestre abandonné depuis des millénaires ? Il haussa les épaules. Et maintenant, que faire ? Il s'approcha de la porte et donna un coup de poing. Il n'en sortit aucun son. Peut-être dix centimètres d'épaisseur d'acier, se dit-il. Il décida de se reculer de manière à se mettre dans le prolongement des trous. Peut-être contenaient-ils des caméras de surveillance ? Il resta debout, sortit de sa poche la lettre destinée au technicien et l'agita. Ce manège pouvait attirer l'attention. Il attendit. Au bout d'une dizaine de minutes, il ne s'était toujours rien passé. Comment interpréter cela ? S'il n'y avait personne ou si sa présence n'avait pas été détectée, il n'y avait plus aucun intérêt à rester. S'il avait été repéré, comment expliquer qu'il ne se passe rien ? Il imagina une équipe de surveillance cherchant désespérément un responsable pour prendre une décision. Il recula encore de deux mètres et s'assit. Comme cela, il était toujours dans le prolongement des cavités, mais un peu plus loin et dans une position plus passive. Au bout d'une trentaine de secondes, il entendit un bruit, une sorte de grincement.

Il leva la tête. Au dessus du linteau, une trappe circulaire s'était soulevée. Un homme finit par apparaître, qui semblait à la fois stupéfait et apeuré. L'homme observa Merak sans rien dire. On ne voyait que sa tête et le haut de ses épaules.

« Hé ho ! fit Merak en agitant doucement la main qui tenait l'enveloppe. Est-ce que vous m'entendez ? L'autre ne répondit pas tout de suite.

– Vous m'entendez ? répéta Merak, est-ce que vous me comprenez ? Si vous me comprenez, faites un geste de la main.

L'homme se retourna, sembla consulter quelqu'un au dessous de lui. Il devait être sur un poste d'observation, peut-être sur une échelle, avec à proximité des gens qui lui demandaient ce qu'il se passait. Sans doute était-il en train de rendre compte de la situation. L'homme se retourna vers lui et fit un geste de la main.

« Ce sac, cria-t-il, jetez-le loin derrière vous !

Merak obtempéra en regrettant ne pas être venu les mains dans les poches. L'homme avait parlé le langage terrestre unifié, avec toutefois un accent bizarre. Puis Merak se retourna vers l'homme et écarta les mains bien en évidence.

– Je suis Merak Ediyor, officier de police de la Cité de New-York, dit-il.

L'homme semblait rendre compte de la situation au fur et à mesure car à chaque fois, il se retournait et se penchait.

– Qui êtes-vous, d'où venez-vous, que voulez-vous ? cria à nouveau l'homme.

– Je suis un officier de police de la Cité de New-York, répéta-t-il. Je suis arrivé avant-hier au moyen de la Porte qui est au bout du bâtiment. Je ne désire qu'une chose : savoir où je suis !

– Ne faites pas un mouvement. La porte va s'entrouvrir et quelqu'un va sortir.

Un bruit terrifiant se fit entendre. La partie droite de la porte commença à rouler sur le côté pour s'entrouvrir sur moins d'un mètre. Un homme en sortit, suivi de deux autres qui semblaient armés.

– Ne bougez pas, dit l'homme qui restait plaqué contre la porte d'acier.

– Je n'ai pas l'intention de bouger, cria Merak. Je veux juste vous demander où je suis et qui vous êtes.

– Je suis un gardien préposé à la surveillance de la porte, cria le premier homme qui était sorti. Personne n'est à l'Extérieur normalement, sinon ces hommes qui sont installés sur la colline. Aucun n'est jamais venu jusqu'à nous. Nous ne savons pas qui ils sont. Êtes-vous avec eux ? Que faites-vous et que voulez-vous ?

– Non, je ne suis pas avec eux, dit Merak. Ces hommes viennent de la Cité de New-York. Ils s'installent dans un village pour vivre ici à l'Extérieur. Ils ne

représentent absolument aucun danger pour vous. Ils ignorent même votre existence.

– C'est heureux, dit l'homme. Nous n'avons pas l'intention d'avoir des contacts avec eux. Nous nous contentons de les observer. Depuis qu'ils ont pris possession de la Porte, ils semblent chaque jour de plus en plus nombreux.

– Mais cette Porte, c'est la vôtre ? demanda Merak.

– Elle est à eux depuis que nous la leur avons vendue, dit l'homme.

Merak resta stupéfait à cette information. La société Atlantica avait donc acheté une Porte ? Il n'avait jamais entendu qu'une chose pareille puisse se faire.

– Pourquoi avez-vous vendu cette Porte ? Cela ne risque-t-il pas de vous faire défaut ?

– Nous avons un accord pour l'utiliser en cas d'urgence, dit l'homme qui semblait rudement bien renseigné pour un simple vigile.

– Bon, dit Merak. Je vous en prie, dites-moi la seule chose que je désire savoir et je m'en irai : où suis-je en ce moment ?

Il sentit un petit moment de flottement parmi les trois hommes qui se retournèrent les uns vers les autres et semblaient se demander s'il plaisantait et s'il fallait lui répondre. Finalement, le premier homme se tourna vers lui et cria :

– Vous êtes sur le toit de la cité d'Auckland.

– Mais c'est où, Auckland ?

– New Zeeland, cria son interlocuteur.

– Mais c'est quoi, Auckland, New Zeeland ? cria Merak en levant les bras dans un geste d'impuissance.

– C'est une Cité du Pacifique, cria l'homme.

– Excusez-moi, mais je ne sais absolument pas où cela se trouve. Et vous, ajouta-t-il, avez-vous entendu parler de la Cité de New-York ?

Les trois hommes conversèrent à nouveau entre eux.

– C'est un nom connu. C'est très loin d'ici, une Cité d'Amérique à ce qu'il paraît. C'est de là que vient l'homme qui a acheté la Porte. Maintenant, partez et ne dites à personne que vous avez rencontré des gens et qu'il y a ici un accès à la Cité !

– Une dernière question, dit Merak, sommes-nous sur un continent ? Êtes-vous reliés à d'autres Cités avec un réseau Express par exemple ?

– Auckland, New Zeeland est sur une île. C'est la seule Cité de l'île. Il n'y a pas de continent. Le continent le plus proche, c'est Australia. C'était la seule destination de la Porte. Elle a été vendue parce que nous étions en conflit avec la Cité de Melburn, Australia et que nous ne voulions plus l'utiliser. Partez maintenant, mais une fois que nous serons rentrés.

Les trois hommes se replièrent vers l'intérieur et l'immense porte d'acier se remit en mouvement et se referma avec un bruit sourd. Merak se leva lentement, recula vers son sac qu'il ramassa et repartit en chemin inverse. Heureusement qu'ils n'étaient pas agressifs et qu'ils n'ont pas voulu regarder le contenu du sac, se dit-il. Ils auraient vu le fouet neuronique et ça ne les aurait pas forcément mis dans de bonnes dispositions. Il se replia vers l'escalier. Une fois qu'il fut certain d'être hors de portée de vue, il ouvrit son sac, sortit le calepin et le stylo et nota soigneusement : Cité d'Auckland, New Zeeland, Pacifique, Cité de Melburn, Australia. Bon, se dit-il, je suis sur Terre, mais je ne sais absolument pas où ! Auckland et Melburn sont deux Cités parmi huit cents. J'ai l'impression qu'ils sont loin de tout. Ont-ils entendu parler de New-York parce que c'est grand et célèbre ou juste parce que c'est de là que vient l'acheteur de leur Porte ? Je suis prêt à parier gros qu'il s'agit de notre ami le notaire.

20

Il lui fallut moins d'une heure pour retourner au village, où il retrouva Karabuz et Gordial qui semblaient l'attendre.

« Alors ? demandèrent-ils avec intérêt, qu'avez-vous trouvé ?

– Rien, répondit Merak. J'ai suivi le bâtiment qui semble s'enfoncer et disparaître dans la colline. Je n'ai pas voulu en faire le tour complet ne sachant pas si c'était plus long de l'autre côté. Je suis revenu par où j'étais parti. Il n'y a rien à voir. C'est du béton lisse tout du long. Aucune ouverture aucune trace de rien. Je ne sais pas de quand ça date. Aucun intérêt, ajouta-t-il. Bon, et de votre côté ?

– Rien non plus, répondit Gordial. Nous avons réceptionné les quatre couples. Nous en attendons deux autres pour demain. Et aussi pas mal de caisses pour le

restaurant et les installations. Si le flux d'arrivants se tarit, cela va nous permettre de prendre de l'avance sur la quantité de logements. Tant mieux car nous étions un peu tendus depuis quelques temps.

– J'ai peut-être le temps de retourner à la Porte voir le technicien, dit Merak. Il faut que je lui demande une précision.

– Il n'est pas à la Porte, répondit Gordial, il est au restaurant à aider au transfert des caisses.

– Et il les transporte comment ? demanda Merak.

– Nous avons un petit véhicule électrique avec une remorque, dit Gordial. Vous imaginez bien que nous ne pouvons pas transporter toutes ces caisses à la main de la Porte jusqu'au village.

Merak se rendit au restaurant tout proche et trouva effectivement le technicien en train de décharger la remorque.

– Il vous reste quelque chose à prendre à la Porte ? demanda Merak.

– Non, c'est fini, dit le technicien.

– Si, nous y retournons, dit Merak en le regardant fixement. J'ai quelque chose à vous montrer.

– Vous pouvez me le montrer ici, dit le technicien d'un air peu aimable.

– Non, je dois vous le montrer là-bas, dit Merak avec un ton qui n'admettait pas de réplique. Il porta la main à son sac, geste qui n'échappa pas à son interlocuteur.

– Bon, dit-il, montez dans la remorque, on y va tout de suite. De toute façon, il faut que je rapporte le véhicule.

Il partirent vers les locaux de la Porte. Le petit véhicule électrique n'avait qu'un siège et Merak se laissa transporter comme une marchandise dans la remorque. Il se sentait un peu ridicule car le petit tracteur ne roulait pas plus vite qu'un homme marchant à une allure normale. Mais bon, il avait embarqué... et puis ainsi, le technicien ne le voyait pas.

– De quoi s'agit-il ? demanda le technicien sans attendre l'arrivée.

– J'ai une enveloppe à vous remettre de la part de Maître Yvan de Lasserre.

– De la part de qui ? demanda le technicien sans se retourner. Merak ne vit pas son visage.

– Ne faites pas le malin, je vous le conseille, dit Merak. Tenez, voici l'enveloppe.

Il lui tendit une pochette plastique thermocellée qui contenait une enveloppe à son nom. Elle était à l'entête de l'étude du notaire de la Cité de New-York. Le technicien s'était retourné pour s'en saisir. Merak avait vu qu'il fronçait les sourcils et qu'il avait subitement l'air inquiet. Ils arrivaient au niveau de la Porte. Le véhicule avança sur le côté gauche pour aller se garer dans un abri attenant et se placer en position de branchement. Les deux hommes descendirent et se dirigèrent vers les locaux d'accueil et entrèrent. Le technicien ferma soigneusement la porte derrière lui et s'assit sur l'une des banquettes de la salle d'attente. Tout en observant Merak d'un air inquiet, il ouvrit l'enveloppe, en retira un papier et le lut. Quand il leva les yeux sur Merak, il découvrit que celui-ci tenait un fouet neuronique sur ses genoux, un instant caché par le sac de transport. Le canon était tourné vers lui. Il pâlit.

– Donnez-moi ce papier, dit doucement Merak. Et pas de mauvais geste. Mon doigt est sur la gâchette et le sélecteur est positionné sur le niveau sept.

Niveau sept : cela correspondait à un coup extrêmement violent et douloureux. Même porté au niveau des jambes, c'est un truc à ne pas pouvoir se lever pendant deux heures, se dit le technicien qui était devenu subitement tout blanc. Il tendit le papier à Merak qui le lut.

Il ne comportait qu'une seule phrase, suivie de la signature du notaire : « *veuillez indiquer à l'officier de police Ediyor la procédure à suivre pour quitter Atlantica au moyen de la Porte* ». Rien d'autre. Merak était surpris : le notaire disait qu'on pouvait quitter l'endroit, mais en l'appelant toujours Atlantica et sans dire pour quelle destination. Il fallait interroger le technicien. Il rangea tout d'abord son arme.

– Excusez-moi pour la menace, dit-il. J'ai imaginé un instant que la phrase écrite pouvait être précédée de quelque chose du genre : « *Essayez de vous en débarrasser, mais si vous n'y arrivez pas...* » On devient vite méfiant dans ma profession. Vous le connaissez, ce notaire ?

– Non, répondit le technicien. Je ne l'ai vu qu'une fois il y a peut-être six mois avant l'ouverture du village, quand il n'y avait ici que des gens de la compagnie. Il m'a fait prévenir de le réceptionner une nuit depuis New-York, il a passé deux jours

ici pour s'occuper d'organisation à ce que je crois, puis il est reparti par la Porte selon une procédure que je ne peux pas vous expliquer vu que je l'ignore.

Allons bon, se dit Merak, il me confirme qu'on peut partir, mais il ne me dit pas où ni comment. Il le sait, quand même.

– Écoutez, dit Merak, je relis la phrase : veuillez indiquer la procédure pour quitter Atlantica par la Porte ! C'est clair que le notaire sait que vous savez comment faire ! D'ailleurs, ça m'étonnerait qu'il soit parti tout seul sans votre aide.

– Il se trompe, dit le technicien crânement. Je sais qu'on peut le faire, je vous l'ai dit, parce que j'ai vu le notaire le faire, mais je ne sais pas comment il s'y est pris.

– Mais comment est-il parti ? Vous étiez là, non ?

– Oui, j'étais là. Mais c'est lui qui était à la console et qui a fait fonctionner la Porte tout seul.

– Mais alors, vous étiez là pour quoi ?

– Il voulait que j'assiste à son départ. Il a sélectionné sa destination tout seul et m'a demandé de remettre la station en ordre en partant. C'est à dire sur le niveau Neutre. S'il était parti tout seul, la Porte serait restée sur le mode Émission. C'est dangereux. Il a donc voulu que je sois là.

– Donc, en remettant le sélecteur sur Neutre, vous avez vu la destination qu'il avait choisie.

– Non, parce que le fait de changer la sélection efface l'écran.

– Et vous n'aviez pas consulté l'écran avant ?

– Non, j'ai tout de suite actionné le sélecteur. C'est après que je me suis dit que j'étais allé trop vite. Mais le notaire ne le sait pas. Il doit penser que j'ai repéré sa destination, New-York à l'évidence.

– Ou une autre, nous n'en savons rien, dit Merak. Si New-York ne fonctionne pas, il nous suffit d'essayer toutes les destinations les unes après les autres.

– Non, ça ne marche pas, dit le technicien. La console est bloquée en réception. J'ai essayé de sélectionner New-York, puis plusieurs autres au hasard. Rien ne marche.

– Je peux essayer ? Laissez-moi faire, dit-il.

– À votre guise, dit le technicien en restant assis.

Merak s'installa à la console et positionna le sélecteur sur Émission. Puis à l'aide de la molette, il fit dérouler la liste jusqu'à Melburn et appuya sur le bouton de sélection. L'écran afficha « Melburn », suivi de quelques chiffres dont il ne comprit pas l'utilité. Merak remit le sélecteur sur Neutre.

– Effectivement, ça ne marche pas, dit-il affectant un air dépité.

Manifestement, cela ne fonctionnait que pour Melburn qui était la seule destination au départ, ainsi que lui avait indiqué l'homme de la Cité. Encore fallait-il le savoir. À moins d'essayer toutes les destinations les unes après les autres... Le technicien le savait-il ? Merak l'observa. Il avait l'air sincère et n'avait sans doute pas improvisé un stratagème de ce genre sous la pression, surtout en étant interrogé par un policier porteur d'un fouet neuronique. Et quand bien même, si le technicien faisait semblant de ne pas savoir, alors lui, il ferait semblant de ne pas avoir découvert la solution. Restait à déterminer de quelle manière l'exploiter. Restait une dernière question, mais il connaissait la réponse d'avance :

– Il y a un moyen de contacter une destination, en audio ou en vidéo ?

– Non, même si on pouvait en sélectionner une, il n'y a pas d'émetteur. Tenez, dit-il en désignant un branchement sur la console, l'émetteur se branche ici, et c'est gros comme ça. Il fit le geste avec le deux mains : c'était gros comme une boîte de conserve et donc facile à débrancher et à emporter.

– Dites, j'ai bien l'impression que votre Porte est bridée, je me trompe ? Pas de sélection possible en Émission, pas d'émetteur pour les communications...

– C'est normal, répondit le technicien, nous utilisons une Porte d'origine terrestre. C'est une liaison hyperspatiale qu'il faudrait. Un émetteur normal ne servirait à rien.

– Et pour le sélecteur ? demanda Merak. Comment expliquez-vous qu'on ne puisse sélectionner aucune destination ?

– Peut-être est-ce parce que nous devons nous-même être sélectionnables par nos interlocuteurs ? répondit le technicien.

– Ce serait logique, dit Merak qui fit celui qui se contentait de cette réponse. En tout cas, le technicien avait vraiment l'air sincère. Lui aussi devait se croire sur Atlantica à quatre-vingts années-lumière de la Terre !

Retour

21

Le reste de la journée, Merak Ediyor évita ses interlocuteurs habituels et fit le point sur son enquête. Le notaire était un escroc qui avait dû trouver le moyen d'acquérir des Portes, l'une ici, l'autre dans la Cité de New-York. Il avait imaginé, mis au point et vendu le concept d'une émigration vers une planète paradisiaque à des familles entières désireuses de vivre une nouvelle vie. Deux équipes appointées par lui travaillaient, l'une dans la Cité de New-York à gérer les avoirs des émigrants, l'autre sur « Atlantica », c'est-à-dire dans un village des environs de la Cité d'Auckland, à diriger des travaux de construction et d'animation d'une sorte de club de vacances, car c'était bien à cela que ressemblait le village Atlantica.

Il était manifestement le seul à avoir compris l'ensemble du système. Tous les autres se croyaient sur Atlantica, ses collègues aussi les croyaient sur une autre planète. Même le personnel semblait avoir été abusé, commercial et techniciens compris. Il était maintenant urgent d'arrêter le notaire, ce qui semblait avoir été fait par ses collègues de la Cité de New-York. Mais si le notaire ne parlait pas, ses collègues allaient rapidement se trouver à court d'arguments pour l'inculper. Il se demanda si la lettre, ou plutôt le mot rédigé par le notaire à l'attention du technicien, l'enjoignant à lui indiquer la procédure était complètement dicté par ses collègues ou si elle avait été habilement formulée de manière à contenter la police mais interdire concrètement tout retour. Car il était bien question de quitter « Atlantica » ce qui signifiait que le notaire s'en tenait encore officiellement à ce mensonge.

Et le mensonge ne concernait pas que le technicien. La police avait également été abusée, sinon son chef se serait fait une joie de lui annoncer l'incroyable nouvelle : il était sur Terre. Le notaire lui aurait également donné le nom de la Cité d'Auckland. Pas de doute : il était bien le seul à savoir.

Deux options s'offraient à lui : partir lui même pour Melburn en espérant une fois sur place qu'il pourrait alors expliquer sa situation et partir à nouveau vers une autre Cité jusqu'à se retrouver chez lui dans la Cité de New-York. C'était tentant

car il savait désormais comment s'y prendre. Toutefois, cette tactique avait deux inconvénients : d'une part, elle ne permettait pas de surveiller la suite des opérations sur place, notamment l'arrivée des enveloppes, d'autre part, un départ laisserait la Porte en position Émission, avec la sélection Melburn bien visible pour le technicien qui cette fois, ne renouvellerait pas son erreur. Non, il ne fallait pas partir par la Porte. Il fallait envoyer un message à Melburn en demandant de faire en sorte de le faire parvenir jusqu'à la Cité de New-York.

Il rédigea donc un court rapport à sa hiérarchie, qu'il inséra dans une grande enveloppe. Sur l'enveloppe, il inscrivit : « À l'attention du Haut Capitaine Bulut Larsen, Police Centrale de la Cité de New-York ». Une feuille devait être jointe à l'enveloppe (il lui faudrait trouver une agrafeuse ou de la colle) sur laquelle il écrivit : « De la part de Merak Ediyor, enquêteur de Police de la Cité de New-York : Courrier parti de la Cité d'Auckland, New Zeeland vers la Cité de Melburn, Australia. » et à droite de cette mention : « merci de compléter à chaque étape jusqu'à destination ». Il espéra que les différents techniciens et responsables comprendraient l'importance de cet envoi et le transmettraient tel quel, augmenté à chaque fois de leur propre visa. L'enveloppe destinée à sa hiérarchie était thermocellée, et en passant par le bureau de Ernest Gordial, il emprunta une agrafeuse. Il put se rendre immédiatement à la Porte avant le dîner, après avoir fait un crochet par le restaurant pour récupérer un petit carton vide.

Une fois arrivé à la Porte, il s'assura qu'il ne pourrait être vu et referma soigneusement la porte derrière lui. Il se rendit dans les locaux techniques qui commençait à être sombres car le soleil devenait bas sur l'horizon. Il déposa le carton derrière la dernière rangée de sièges, plaça dessus bien en évidence la pochette plastifiée et la lettre agrafée. Il vérifia qu'aucun obstacle ne s'opposait à l'avancée du portique le long des rails et que le portique était libre de ses mouvements. Il lui restait à se rendre à la console, placer le sélecteur sur Émission, choisir à l'aide la molette la cité de Melburn, Australia et à appuyer sur le bouton d'envoi. Il entendit la machinerie se mettre en marche, pas le portique lui-même, mais les différents éléments techniques volumineux qui se situaient derrière. Sans doute l'alimentation et les moteurs. Comment fonctionnait une Porte, de quelle manière pouvait-elle dématérialiser fret et passagers pour les transporter instantanément, il n'en savait rien.

Et à l'arrivée, comment tout ce qui avait été envoyé se rematérialisait, c'était le même mystère. Pour l'instant, rien ne se passait. Il se dit que pour que l'envoi se fasse, il fallait nécessairement que la Porte d'accueil ainsi appelée soit en position de réception. Sinon, que se passait-il ? Le portique ne se mettait toujours pas en marche. Il se demanda s'il avait commis une erreur ou si la Porte d'Auckland émettrice attendait que la Porte de Melburn se déclare réceptrice. Il avait bien noté que la Porte d'Auckland par laquelle il était arrivé fonctionnait à heure fixe et qu'elle était manuellement positionnée sur Réception. En était-il de même pour la Porte de Melburn ? Merak réfléchit quelques instants. Soudain, les lumières rouges s'allumèrent et au bout de quelques secondes, le portique se mit en branle, prit de la vitesse et fonça le long des rails pour aller s'écraser à grand bruit contre les colonnes à ressorts situées en direction de la sortie. Le bruit avait été fort. Avait-il été entendu depuis le village ? De la console, Merak ne pouvait pas voir le carton posé derrière la dernière rangée de sièges. Il se leva pour vérifier : le carton et l'enveloppe avaient disparu.

Il retourna vers la console. Le portique ne semblait pas vouloir reprendre sa position spontanément. L'écran comportait une indication : « transfert effectué » suivi d'une indication d'heure. Merak repositionna le levier sélecteur sur la position Neutre. Le portique se mit alors en branle et vint se repositionner à son emplacement d'origine. L'écran n'indiquait plus rien. Il ne restait plus qu'à éteindre la console et les installations, et à attendre la suite. Mais combien de temps ?

En retournant vers le restaurant car la plage horaire du dîner était bien avancée, Merak essayait d'imaginer ce qui se passait en ce moment au niveau de la Porte de la Cité de Melburn. Il avait été interrompu dans ses réflexions par la mise en marche du portique. Il réalisa que la Porte d'Auckland/Atlantica, tout comme celle qu'il avait utilisée à New-York étaient désormais des installations privées. Ce n'était sans doute pas le cas de celle de Melburn. Était-elle en mode Réception permanent, au risque de recevoir n'importe quel envoi, à n'importe quel moment et en provenant de n'importe quelle autre Porte, ce qui n'était guère prudent. Ou alors, la requête de la Porte d'Auckland avait dû être signalée et autorisée. Merak se dit que dans le cas d'un transfert ponctuel non prévu, la procédure devait sans doute être de contacter la Porte réceptrice. Mais Auckland ne comportait pas de moyens de liaison. Et le transfert s'était fait quand même. Il opta finalement pour la première solution, celle du passage automatique en mode de réception. Après tout,

c'était bien ce qui s'était produit quand lui-même, accompagné de Karabuz, étaient partis de manière non prévue. Il nota le fait sur son calepin et se promit d'interroger le technicien à la première occasion.

22

« Monsieur le Haut Capitaine, vous avez un appel urgent sur l'Intervisuel ». Bulut Larsen prit immédiatement la communication.

– Monsieur le Haut Capitaine, ici le responsable de la Porte de New-York Central. Nous venons de recevoir un courrier à votre intention, mais je voulais vous prévenir parce que c'est assez inhabituel, dit son correspondant à l'écran. Il montra à l'écran la pochette qui contenait l'enveloppe et la feuille toujours agrafée.

– Je ne vois pas bien de quoi il s'agit, dit Bulut Larsen. Pouvez-vous me lire ce qui est marqué sur l'enveloppe ?

– Sur l'enveloppe, il n'y a rien d'intéressant, juste vos coordonnées pour l'envoi. C'est la feuille qui l'accompagne qui est originale. Je vous la lis : « De la part de Merak Ediyor, enquêteur de Police de la Cité de New-York : Courrier parti de la Cité d'Auckland, New Zeeland vers la Cité de Melburn, Australia, merci de compléter à chaque étape jusqu'à destination. Puis une autre écriture a ajouté : Transmis de la Cité de Melburn, Australia vers la Cité de Elleye, Pacifique, puis : Transmis de la Cité de Elleye vers la Cité de Chica, Amérique, et enfin : Transmis de la Cité de Chica vers la Cité de New-York. J'ai voulu vous prévenir pour voir comment vous désirez la récupérer. Voyez-vous de quoi il s'agit ?

– Et comment, je le vois, dit Bulut Larsen. Donnez-moi vos coordonnées de stationnement pour un véhicule automatique et attendez-moi sur place avec l'enveloppe. Je viens en personne tout de suite.

Il nota soigneusement les coordonnées qui lui furent transmises et se précipita vers l'ascenseur qui conduisait à la zone d'accès aux garages.

« J'espère qu'il y a un véhicule disponible, j'y vais seul » se dit-il.

L'ascenseur n'en finissait pas de monter. La caractéristique de l'immeuble de la police était d'être multiniveaux : il traversait verticalement toute la Cité dont chaque niveau donnait sur le même immeuble. En revanche, les garages étaient groupés au niveau seize, assez loin de son bureau. Quand il parvint sur la zone de

stationnement, il constata qu'il restait un véhicule magnétique automatique. Il fonça, s'installa à bord et entrepris de saisir les coordonnées qui lui avaient été indiquées.

– Attendez, cria un responsable des garages, qui arrivait en courant. Je vous enregistre !

– Fichez-moi la paix, abruti, dit le Haut Capitaine, j'en ai pour moins d'une heure !

– Mais... fit l'employé ; levant les bras d'un air désolé.

Bulut Larsen achevait de saisir les coordonnées. Il appuya sur le bouton Départ et le véhicule s'éleva lentement et silencieusement dans les airs, pivota sur sa droite, puis prit de la vitesse et de l'altitude. Arrivé au bout de la piste, il quitta brusquement le bâtiment pour poursuivre dans le vide et descendit quasiment en piqué dans l'espace inter-étages, l'un des rares points de la Cité où l'on aurait pu lâcher un objet depuis la Couverture pour le voir tomber jusqu'au sol de l'étage premier. Cet espace inter-étages était réservé aux communications et n'était emprunté que par les véhicules magnétiques. Une fois arrivé au troisième étage, le taxi magnétique se stabilisa et poursuivit sa course à grande vitesse sur deux kilomètres, après quoi il ralentit fortement puis se stabilisa. Il monta lentement une quinzaine de mètres puis avança vers une plateforme. Il était arrivé au point d'accès de la Porte de New-York Central. Le véhicule prit doucement contact avec le sol et la porte s'ouvrit sans bruit. À quelques mètres, un homme était là qui tenait à la main l'enveloppe qu'il avait vue à l'Intervisuel. Bulut Larsen tendit la main pour se saisir de l'enveloppe qu'on lui tendait, sans même tenter de sortir de son véhicule. Il consulta rapidement le papier agrafé puis déchira la pochette thermocellée.

Il ouvrit l'enveloppe et en sortit une simple feuille où il reconnut l'écriture manuscrite de Merak Ediyor et sa signature. Le texte disait : « *J'ai découvert que la Porte d'embarquement par laquelle je suis parti est une installation privée et qu'elle conduit, non pas vers une autre planète mais vers la Porte de la Cité d'Auckland, New Zeeland, zone Pacifique, je ne sais pas exactement où. Si cette lettre vous est parvenue, c'est qu'il est possible de rentrer en suivant le même chemin qu'elle, et que vous pouvez donc me rejoindre sans risque. Je vous demande de le faire rapidement, nous avons de nombreuses informations à échanger. Signé : Merak Ediyor.* »

Bulut Larsen était stupéfait. Merak Ediyor était donc sur Terre et avait choisi de lui transmettre un message plutôt que de revenir. Et il souhaitait maintenant qu'on le rejoigne. Le cœur du Haut Capitaine battait fort et les idées se bousculaient dans sa tête. Il remercia l'homme qui s'était déplacé pour lui remettre le pli et actionna le bouton de Retour Automatique. Immédiatement, la porte du véhicule se referma et il repartit en sens inverse.

Ayant déposé le taxi magnétique entre les mains du préposé qui se demandait maintenant s'il devaient enregistrer le retour vu qu'il n'avait pas pu enregistrer le départ, Bulut Larsen reprit l'ascenseur et courut vers son bureau.

« Réunion immédiate dans mon bureau, cria-t-il. Prévenez tout le monde ». La secrétaire actionna plusieurs boutons. « Réunion immédiate » disait-elle à chaque fois. Au bout d'une dizaine de minutes, huit policiers étaient arrivés dans le bureau de Bulut Larsen. La secrétaire avait eu le temps d'apporter des chaises pliantes sorties d'un placard. Faisant les cent pas derrière son bureau, incapable de s'asseoir, le Haut Capitaine était au comble de l'excitation. Une fois le dernier policier arrivé, il fit signe de refermer la porte.

– Je viens de recevoir ce message de la part de Merak Ediyor, dit-il à ses hommes. Le notaire s'est bien fichu de nous. La planète Atlantica n'existe pas. Les émigrants partent pour la Cité d'Auckland, New-Zeeland dans la zone Pacifique. J'ai demandé une carte, mais pourquoi n'arrive-t-elle pas ? dit-il excédé. L'enveloppe écrite par Ediyor nous a été transmise de Cité en Cité par l'intermédiaire de Portes successives, ajouta-t-il. New-York l'a reçue de Chica, Chica de Elleye, Elleye de Melburn, et Melburn d'Auckland. Je ne connais pas ces endroits et pour cela que j'ai demandé une carte ! dit-il en criant les derniers mots. J'avais demandé au notaire de faire revenir notre collègue. Au lieu de cela, c'est lui qui nous envoie un message et nous demande de le rejoindre. Un coup discret fut frappé à la porte qui s'entrouvrit. La secrétaire passa une tête.

– Monsieur le Haut Capitaine, j'ai quelque chose qui pourra peut-être vous servir de carte, dit-elle. Et elle ouvrit la porte plus grand et entra, portant une mappemonde décorative d'une quarantaine de centimètres de diamètre, fixée à un pied, qu'elle déposa sur le rebord du bureau. L'objet semblait assez ancien.

– Merci, dit Bulut Larsen en lui faisant signe de se retirer.

Les policiers s'étaient levés pour se rapprocher de la mappemonde. L'objet n'était pas courant et peu d'entre eux en avaient déjà vu. Il en était d'ailleurs de

même des cartes qui ne présentaient au quotidien aucune utilité. La mappemonde n'était pas très détaillée. On y voyait les continents et les différentes Cités.

– Nous sommes ici, dit le Haut Commissaire. C'est facile à repérer, c'est en rouge. Voyons... des traits partent de New-York en direction de Baltimore, Chica, Washington et Philadelphie. Ils représentent donc l'Express, dit-il.

– Je ne me représentais pas les choses comme cela, dit un des policiers. C'est dommage qu'on ne trouve pas de cartes. Il y en a forcément dans l'Encyclopédie. C'est instructif. Tiens, je vois que la Cité de Boston est en fait toute proche alors que pourtant, elle n'est pas reliée par l'Express. En revanche, Chica l'est alors que c'est franchement plus loin.

– On ne se disperse pas, dit Bulut Larsen d'un ton fort peu aimable. Où se trouvent les autres Cités ? Je suppose que si Elleye a envoyé l'enveloppe à Chica, c'est que Chica est un de ses correspondants habituels, et sans doute situé plus loin. Alors où faut-il chercher ? À l'ouest de Chica ou au sud-ouest ? C'est là qu'il y a le plus de Cités.

Bulut Larsen et l'autre policiers s'étaient rapprochés pour observer la mappemonde qui présentait en définitive une carte bien petite. Ils murmuraient des noms de Cités, le plus souvent inconnues. Le chef s'énervait.

– C'est quand même invraisemblable ! Où se trouve cette Cité de Elleye qui envoie un message à Chica ! Il va falloir appeler Chica, ça va prendre moins de temps que de la trouver sur cette carte minuscule, dit Larsen.

– Un instant, dit l'un des policiers, vous avez parlé de zone Pacifique tout à l'heure. Or je vois le mot, là, dit-il en désignant une zone vide.

– Vous avez raison, dit Larsen qui chercha sur son bureau pour vérifier les indications de la lettre qui accompagnait l'enveloppe de Merak Ediyor. Il y a d'autres indications ici, dit-il en montrant le papier qui avait servi de transmission. Il lut : Chica, Amérique. Ça, on connaît. Elleye, Pacifique. Melburn, Australia. Auckland, New-Zeeland... On va trouver, quand même...

– Regardez, dit un des policiers, ce continent porte le nom d'Australia ! Et il comporte plusieurs Cités.

Larsen s'empara de la mappemonde et lut : « Perth, Brisbane, Sydney, Combera, Adélaïde, Melburn ! J'en ai trouvé une ! Elle est ici. Il posa le doigt sur une Cité située au sud-est du continent australien. Et à côté, il y a une île... New

Zeeland... Auckland, c'est ici ! Merak Ediyor est sur cette île ! Dans cette Cité ! Incroyable !

– J'ai une question, chef, dit un policier. Je vois bien sur la... carte ce que vous appelez les « continents », mais ces zones vides, entre les continents, c'est quoi ? D'ailleurs, si je regarde bien, il y en a partout, surtout dans la partie sud.

– Ce sont des océans, dit Larsen.

– Des océans ?

– Oui, de l'eau ! De l'eau sur des milliers de kilomètres, et qui séparent les continents.

– De l'eau sur des milliers de kilomètres ? Vous plaisantez, chef, fit un autre policier.

Un policier s'empara de la mappemonde. Il la fit tourner, fasciné par ce qu'il découvrait. Des océans, des continents. Difficile de prendre conscience des distances. De plus, très peu de Cités étaient connues sur les quelques huit cents, disait-on, qui peuplaient la Terre.

– Là, fit-il, regardez, cet océan s'appelle Atlantique ! C'est comme Atlantica. Est-ce là que se trouve notre fameuse planète ?

– Ils ont dû s'inspirer de ce nom, mais leur Atlantica se situe plutôt dans l'océan Pacifique. C'est un peu paradoxal. Ou alors pour désorienter ?

– Nous n'avons pas trouvé Elleye, rappela un des policiers. La logique voudrait qu'elle se trouve sur la bordure Pacifique en direction de Chica, sinon, les Cités les plus proches partent dans une autre direction qui les éloignent encore davantage de la zone Amérique.

Un des policiers se baissa et délaça sa chaussure à la grande surprise de ses collègues. Il retira le lacet, l'étira, en plaça une extrémité au niveau de la Cité de Chica et l'autre au niveau de la Cité de Melburn.

– Ça vaut ce que ça vaut comme approche, dit-il. Je voudrais voir à quel niveau on arrive en ligne droite de Melburn à la côte Pacifique... San Diego, Los Angeles... Elleye... Ce ne serait pas pour le L.A. de Los Angeles ?

– C'est possible, dit Larsen. Si nous rejoignons Merak Ediyor, nous rentrerons sans doute par le même chemin suivi par cette enveloppe. La question est maintenant de savoir s'il faut y aller et pour y faire quoi !

– Pour y faire quoi ? Hé bien, pour récupérer notre collègue, non ? dit un des policiers. Il a découvert qu'on pouvait sans doute rentrer mais il n'a pas souhaité le faire. Il n'y a pas d'autre moyen de le savoir que de partir le rejoindre.

– Et le notaire, on en fait quoi ? demanda Larsen.

– Il nous attendra bien quelque jours, ça le fera mijoter, dit un des policiers.

– Et si on l'emmenait avec nous ? proposa un autre.

– On peut toujours y aller et faire semblant de vouloir l'emmener, histoire de voir comment il réagira, dit Larsen. Au dernier moment, deux ou trois d'entre nous peuvent partir et les autres rester avec le notaire, selon le genre d'explications qu'il nous donnera.

– Il ne nous dit plus rien de vérifiable et ses dernières explications sont des mensonges. Il nous force à frapper fort. Tant qu'il pourra prétendre que Merak et son collègue Karabuz sont sur une autre planète d'où il est très difficile de revenir, il peut faire le malin. On peut même le menacer du fouet neuronique, il sait que nous ne pouvons rien prouver. Si par contre nous l'emmenons avec nous, il sera bien obligé de se mettre à table et de nous dire comment rentrer. Et une fois sur place, nous n'aurons qu'à le confronter à Merak Ediyor et aussi à Karabuz. À mon avis, il ne pourra plus se moquer de nous bien longtemps.

– Très judicieux, dit Larsen. Par précaution, nous allons prendre contact avec les Cités concernées pour nous assurer qu'elles nous rapatrieront sans problème, puis nous irons rendre une visite inopinée à notre ami le notaire. Et nous partirons ensemble pour « Atlantica » sans prévenir personne. On va laisser passer un transfert « normal » sans rien envoyer, et puis nous débarquerons quelques heures plus tard. En attendant, préparez-vous et pas un mot à quiconque.

Pour Merak Ediyor, la journée qui suivit la tentative d'envoi d'un courrier par l'intermédiaire de la Porte fut particulièrement longue et vide. Les différentes phases se répétèrent rituellement : petit déjeuner, rendez-vous à la Porte pour accueillir les quatre passagers transférés. Une enveloppe concernant quatre autres passagers pour le lendemain avait été adressée à Gordial. Une lettre était également destinée à Merak, qui le déprima. En effet, cette lettre disait que l'enquête ne

progressait pas et qu'elle lui parvenait juste pour donner le change. Visiblement, son courrier n'était pas parvenu à ses collègues. Mais pas du tout ou pas encore ?

Il profita d'une autre occasion pour poser au technicien la question concernant le statut des Portes appelée. Le technicien lui expliqua que différentes procédures pouvaient s'appliquer. Sur Atlantica, il n'y avait pas de raison de s'opposer à un transfert inopiné, mais il était possible que d'autres procédures s'appliquent ailleurs. Il imagina que les relations entre certaines Cités pouvaient être amicales mais qu'elles pouvaient être plus difficiles avec d'autres. Et donc les transferts pouvaient être automatiques dans certains cas et carrément interdits dans d'autres. Merak se demanda si le courrier envoyé ne risquait pas d'être arrêté à une étape ou à une autre. Il suffisait par exemple que dans une Cité contactée, on ne soit pas désireux de rendre service à la police de la Cité de New-York, avec le risque que le courrier soit alors ouvert puis jeté. Il se demanda combien de temps il lui faudrait attendre avant de pouvoir prendre une autre initiative. Il ne voyait guère d'autre issue possible que son propre transfert vers Melburn. Il regretta à cette occasion de ne pas avoir eu la présence d'esprit de demander à Melburn d'envoyer confirmation de la réception de la lettre par transfert d'une simple lettre. En tout cas, l'idée ne leur était pas venue spontanément d'accuser réception. À force de retourner les questions dans sa tête, il devenait soudainement pessimiste.

Le reste de la journée fut tout aussi morose. Le ciel bleu fit place à un temps plus couvert et venteux. Merak évitait les conversations avec Gordial et Karabuz. Ce dernier lui donnait quelques inquiétudes : après s'être montré plutôt optimiste sur les perspectives de retour, Karabuz était devenu nerveux. Avait-il discuté de la situation avec le technicien et avec Gordial ? Les trois hommes étaient-ils toujours convaincus d'être sur Atlantica ou savaient-ils depuis toujours qu'ils étaient sur Terre ? Ou Merak les en avait-il convaincus ? Il ne savait plus tellement à quels saints se vouer, toujours est-il que l'attitude plutôt morose de Karabuz semblait indiquer qu'il n'était plus aussi assuré de rentrer prochainement chez lui qu'il avait pu le manifester deux jours auparavant.

Le seul point vraiment sympathique était décidément la nourriture qu'il continuait de découvrir. Et aussi, se dit-il, l'habitude de la vie à l'Extérieur qui venait effectivement très vite. Il en fut surpris et s'en ouvrit à Karabuz qui lui confirma qu'il en était de même pour lui. D'ailleurs, en tendant l'oreille au hasard des conversations, il découvrait que la plupart des immigrants semblaient avoir

totallement tourné la page de leur ancienne vie en l'espace de quelques semaines. Il se demanda même s'il supporterait facilement le retour dans la Cité, et de se retrouver à nouveau enfermés sous terre dans la poussière et le murmure incessant des ventilations et des Pistes.

Le lendemain fut encore pire. L'ambiance s'alourdit quand l'équipe qui s'était rendue à la Porte pour réceptionner le transfert de deux couples qui avait été annoncé la veille attendit jusqu'à l'heure prévue une arrivée qui ne se produisit pas. Gordial marqua sa surprise et s'en ouvrit auprès de Merak.

– Je ne comprends pas, dit-il, les consignes reçues hier nous annonçaient pour aujourd'hui un transfert de quatre personnes et sans doute de quelques paquets. Et surtout des instructions pour demain. Et peut-être aussi des nouvelles pour vous. Même s'il y avait des raisons pour ne pas envoyer les passagers, ils auraient pu tout de même envoyer le fret et les lettres, non ? Que s'est-il passé en vingt-quatre heures ? Le simple fait que nous n'ayons même pas de contact est anormal.

– Ça me met mal à l'aise, confirma Karabuz. Ils doivent mijoter quelque chose. Après avoir mis la main sur les transferts, auraient-ils carrément mis la Porte sous séquestre ?

– C'est de nature à nous désorganiser, ajouta Gordial. C'est la première fois que je vois qu'un transfert annoncé ne se produit pas. C'est l'inverse qui arrive parfois : par exemple qu'on s'aperçoive le lendemain que des cartons ont été envoyés dans la nuit sans que cela ait été annoncé. Mais des passagers prévus qui n'arrivent pas, c'est incompréhensible. Ou alors ont-ils été retenus ? Je ne vois pas ce qui dans votre enquête pourrait conduire à retenir les passagers. Et maintenant, on fait quoi ?

Ils restèrent un moment à s'interroger sur la situation nouvelle qui semblait les déstabiliser fortement. Puis ils se décidèrent à regagner le village. Le technicien s'attarda un peu puis finit par les rejoindre.

Merak était perplexe. La nouvelle situation pouvait-elle avoir un lien avec le message qu'il avait envoyé ? C'était trop tôt, pensa-t-il. À moins d'imaginer que les autorités de Melburn aient eu les moyens de contacter directement New-York ? Que la Cité d'Auckland puisse être une sorte de cul de sac avec seulement Melburn comme correspondant pouvait encore se comprendre, mais Melburn avait peut-être des liens directs avec New-York ? Qu'en savait-il ? Les habitants des Cités connaissaient bien les liens qu'entretenaient les Cités reliées par l'Express, mais

qu'en était-il entre les Cités qui n'étaient joignables que par l'intermédiaire des Portes ?

Gordial et Karabuz finirent par partir de leur côté laissant Merak pensif. Il n'était pas aussi étonné que les deux hommes de voir les événements prendre une tournure imprévue. Les deux responsables d'Atlantica ignoraient la tentative effectuée pour avertir la police de New-York. Et si en définitive, Melburn était très proche de New-York, pas géographiquement mais sur un plan relationnel avec les Cités d'Amérique ? Cela expliquerait l'absence des transferts dans l'attente d'un événements. « Venez me chercher » avait-il demandé dans son courrier. Peut-être que le transfert prévu avait été annulé dans la perspective d'un autre transfert. Il ne pouvait être question d'en réaliser deux dans la même journée. Logiquement, il avait quelques raisons d'espérer l'arrivée prochaine de ses collègues. Il avait fallu très rapidement avertir les partants que leur transfert serait différé, puis organiser celui des policiers. Et sans doute éviter de débarquer à l'heure habituelle, au risque de se retrouver au milieu d'un nombre important de personnes déplacées pour prendre en charge les nouveaux colons et les différents colis. En tout cas, c'est ce qu'il aurait fait s'il avait été en charge de l'opération. C'est ainsi qu'il décida de retourner à la Porte. Se retrouvant sur place tout seul, il se demanda s'il ne serait pas plus prudent de placer le sélecteur sur le mode Réception. D'après Gordial, ce n'était pas obligatoire mais peut-être plus logique. Avec toutefois le risque de se faire surprendre. Gordial et Karabuz devaient l'avoir à l'œil. Il regretta d'être parti sans son fouet neuronique car il était possible qu'au fur et à mesure que le temps s'écoulait, une certaine tension se manifeste. Il s'installa dans la salle d'attente après avoir refermé la porte. Rien ne signalait sa présence. Gordial et Karabuz étaient ensemble. Que pouvaient-ils bien se dire ou préparer ? Et quel était leur niveau de connaissance ou de compréhension de la situation ? Jusqu'à présent, ils semblaient ne se connaître que depuis l'arrivée de Karabuz sur Atlantica. Mais Gordial, de même que tout le monde ici, venait bien de New-York. Après tout, quasiment tout le monde connaissait Karabuz puisqu'il avait constitué les dossiers de la plupart des émigrants. Mais peut-être pas des premiers et Gordial en faisait partie. D'ailleurs, Gordial faisait partie sans doute partie d'un personnel d'Atlantica plus ancien que Karabuz et devait avoir émigré avec les premières équipes.

Il fut tiré de ses réflexions par l'irruption d'un groupe compact d'une demi-douzaine de personnes composé de Gordial, de Karabuz, du technicien et de trois

costauds. L'expression du visage de Gordial n'avait rien d'aimable. Il tenait le fouet neuronique à la main. Les six hommes se déployèrent en arc de cercle pour prévenir tout mouvement.

– Regardez ce que Karabuz a trouvé dans le sac que vous avez laissé dans votre chambre, dit-il. D'où ça sort ? Pourquoi avez-vous amené un truc pareil ici ? C'est quoi tout ce bazar, vous cherchez quoi, au juste ?

Il se faisait menaçant.

– Vous avez de la chance que je ne sache pas m'en servir, ajouta-t-il méchamment.

– C'est vous qui avez de la chance de ne pas savoir vous en servir, répondit Merak revenu de sa surprise. Utiliser un fouet neuronique contre un policier, ça conduit à des ennuis graves. Ne faites pas l'idiot et rendez-le moi.

– Il n'en est pas question, dit Gordial. Vous avez des choses à nous dire. Vous croyez que nous n'avons pas remarqué vos allers et venues ?

– Et qu'avez-vous transféré vers la Cité de Melburn, demanda le technicien. Je sais que vous avez utilisé la Porte. C'est parfaitement interdit.

– Je suis un officier de police en mission et vous avez reçu des instructions de la police de New-York de vous tenir à ma disposition, dit Merak. J'enquête sur une activité criminelle dans le cadre d'une enquête officielle. Je vous déconseille d'y mettre une quelconque entrave, ajouta-t-il.

– On s'en fiche de New-York, cria Gordial qui commençait à s'énerver. On n'est pas à New-York, ici ! On ne dépend pas de la police de New-York, ici !

– Ah bon ? Et on est où au fait ? Dite-le nous ! Répondit Merak sur le même ton.

Mais personne ne lui répondit. Gordial, Karabuz et le technicien gardèrent une mine renfrognée. Les trois hommes qui les accompagnaient se regardèrent en cachant mal leur surprise à la tournure que prenait la conversation. Le technicien reprit la parole :

« Comment avez-vous pu utiliser les commandes de la Porte ? demanda-t-il.

– Et vous, comment savez-vous que quelque chose a été envoyé vers la Cité de Melburn ? répondit Merak qui ne voulait pas perdre l'ascendant.

– Je le sais parce que la console permet d'afficher un historique. En arrivant ce matin pour le transfert, j'ai constaté qu'un envoi avait été fait récemment. J'ai la date, l'heure et la destination. Il ne manque que vos explications.

– Je n'ai aucune explication à vous donner, répondit Merak. Je vous rappelle que vous m'avez affirmé que votre Porte était bridée en réception et qu'il n'était pas possible d'émettre. Et c'était donc un mensonge, un de plus.

– Vous l'avez constaté comme moi hier, dit le technicien. Nous avons essayé plusieurs Cités, dont New-York. Moi, puis vous. Et rien ne marchait. Comment avez-vous pu faire marcher la Porte en mode Émission ?

– De la même manière que le notaire le jour où il est reparti. S'il est reparti, c'est qu'il a pu sélectionner une destination, et si la seule destination qu'il est possible de sélectionner est Melburn, c'est qu'il est reparti par la Cité de Melburn et pas pour celle de New-York.

– C'est ridicule, dit le technicien qui se dirigea vers la console. Merak se leva pour l'en empêcher. Par réflexe, les trois costauds censés le contrôler s'écartèrent. Mais au lieu de se jeter sur le technicien, Merak fit un pas de côté et arracha le fouet neuronique des mains de Gordial qui s'était approché. Il défit le cran de sécurité.

« Tout le monde en arrière, cria-t-il, et autant vous prévenir, moi, je sais m'en servir, sachez-le. Donc tout le monde recule vers la porte, et vite !

À ce moment, les lumières rouges s'allumèrent et chacun machinalement recula encore davantage. Un craquement se fit entendre et huit personnes se matérialisèrent sur les deux premières rangées de sièges. Merak reconnu six de ses collègues, son chef et... le notaire !

24

– C'est donc ça que vous mijotiez, murmura le technicien entre ses dents. Vous vous êtes servi de la Porte pour envoyer un SOS ! Je me demandais pourquoi vous n'étiez pas tout simplement reparti.

Mais d'où viennent ces gens ? ajouta-t-il.

– Ces gens, comme vous dites, c'est la police de la Cité de New-York et parmi eux, vous devriez également reconnaître notre ami le notaire, dit Merak.

Mais les passagers étaient encore de dos, occupés à déboucler leur ceinture de sécurité. Gordial, Karabuz et le technicien se regardaient, stupéfaits, et les trois autres hommes littéralement tétanisés. Les policiers accompagnés du notaire sortirent lentement par la droite et se dirigèrent vers le petit groupe.

« Ah, Merak, comme c'est gentil d'être venu nous attendre !

– Toujours plein d'humour, chef ! Je vois que vous n'avez pas traîné. Mais vous auriez dû prévenir, savez-vous que vous avez failli ne pas arriver ?

– Comment cela ?

– Cet homme se disposait à placer la Porte d'Atlantica en mode Émission au moyen du sélecteur. Je ne sais pas ce qui se serait passé si les deux Portes s'étaient retrouvées en mode Émission simultanément pendant un transfert. (Il se tourna vers le technicien pour l'interroger du regard ; il était devenu soudain très pâle).

– Si les deux Portes sont sur le mode Émission, le transfert ne se fait pas, tout simplement, bredouilla-t-il. La Porte appelante ne peut émettre que si la Porte réceptrice accepte la transaction. Vous ne le voyez pas, mais un instant avant le transfert, il y a un signal qui fait l'aller-retour. Si le signal ne revient pas, c'est que la transaction n'est pas acceptée, s'il revient, le transfert est effectué immédiatement. En fait, quinze secondes de plus et vous restiez sur vos sièges à New-York. À supposer que ce que je me préparais à faire ait marché, ajouta-t-il. Merak ne répondit pas.

– Bon, on fait quoi, là ? dit Bulut Larsen qui regardait en tout sens autour de lui. On consigne tout le monde pendant que vous me débriefez ?

– Nous avons juste une formalité préalable à respecter et je vous dis tout, répondit Merak. C'est important : de Lasserger, Gordial, Karabuz, et vous aussi, dit-il en appelant le technicien de la main, venez par ici. Et vous aussi, chef. Et tous les autres, attendez dehors !

Le groupe sortit, non sans réticence de la part des policiers invités un peu rapidement à rejoindre l'Extérieur pour la première fois de leur vie. Les six hommes restés dans les locaux se groupèrent dans le fond de la salle d'accueil. Merak désigna les banquettes et leur fit signe de s'asseoir. Il s'adressa à son chef en désignant les officiels d'Atlantica.

– Bon. Il n'y a pas un quart d'heure, nos amis contestaient le fait d'être placés sous l'autorité de la police de la Cité de New-York. Désormais, la situation est plus

claire, non ? À ce moment, j'ai posé une question simple : « où sommes-nous ? ». Je la repose. Monsieur de Lasserger, tout le monde vous écoute !

Le notaire était devenu très pâle et semblait manquer de salive. Il regardait à droite et à gauche. Il se pencha pour vérifier que tout le monde était bien sorti et que personne ne pouvait les entendre. Il se racla la gorge. Gordial, Karabuz et le technicien le dévoraient des yeux.

« Hé bien, dit-il, nous sommes au village Atlantica... »

– Ne jouez pas sur les mots, dit Merak. Ce village Atlantica se trouve où exactement ?

– Il se trouve près de la Cité d'Auckland, New-Zeeland, une île de l'océan Pacifique proche du continent d'Australia, compléta le notaire.

– Et donc sur Terre, compléta Merak.

– Oui, fit le notaire dans un murmure à peine audible, regardant le sol.

Le silence dura une vingtaine de seconde pendant lesquels chacun se regarda, les yeux plein d'interrogations. Ce fut Karabuz qui rompit le silence : « espèce de salaud, dit-il, vous m'avez fait expédier tous ces gens sur Terre, et qui plus est en Extérieur ?

– Il n'y a aucun danger par rapport à l'Extérieur, protesta le notaire qui se retourna vers Bulut Larsen et ajouta : « Nous sommes bien sur Terre et je vous confirme que je suis le seul à le savoir. Les commerciaux l'ignorent, de même que les techniciens et le reste du personnel sur place. Tout le monde se croit sur une autre planète plutôt que sur un autre continent.

– Ça va mal se passer pour vous, dit Larsen. Vu le nombre d'années de prison que vous allez ramasser, ce sera votre dernière escroquerie.

– Pourquoi parlez-vous d'escroquerie, demanda le notaire en se renfrognant. Regardez attentivement les contrats et vous verrez qu'ils ont été respectés.

– Respectés ? s'écria Karabuz, avec une planète qui n'existe pas ?

– Avec un mensonge sur le fait que c'est un aller simple ? ajouta Gordial.

– Avec un faux discours sur l'utilisation des Portes ? » dit le technicien.

Le notaire ne répondit pas. Larsen fit signe à ses hommes de ne pas perdre de vue les responsables d'Atlantica et s'isola avec Merak Ediyor.

– Nous avons sans doute de nombreuses choses à nous dire et je vous laisse commencer, dit-il. Expliquez-moi tout d'abord comment vous avez découvert que vous n'étiez pas sur une autre planète.

– Par deux choses toutes simples, répondit Merak. D'une part, les responsables d'Atlantica ont cru intelligent d'enjoliver la fable de la planète lointaine par des détails inutiles : quatre-vingts années lumière de distance pour qu'on ne la confonde pas avec les cinquante planète spaciennes et pour justifier qu'on ne puisse pas en revenir. Ils ont aussi parlé d'une dimension plus réduite et ont commis la bêtise de raconter que la journée était moins longue que sur la Terre. Mais quand j'ai compris que les transferts se faisaient à heure fixe tant à New-York qu'ici, et qu'en plus les montres utilisées étaient des montres ordinaires de fabrication terrienne, j'ai réalisé qu'il y avait un problème ou alors qu'ils disaient n'importe quoi. Ils ont eu tort de mentir à un enquêteur ; j'ai l'habitude de me poser des questions que personne ne se pose. Je suis payé pour ça. Et puis, il se trouve qu'avant d'entrer dans la police, j'ai exercé une profession qui m'a conduit à pas mal voyager et même à utiliser les Portes. Et aussi à sortir à l'Extérieur. Une fois de jour mais sans voir le soleil, si bien que je n'ai pas tiqué quand j'ai aperçu l'étoile d'Atlantica, mais aussi une fois de nuit alors qu'il faisait très beau, ce qui m'avait permis alors d'apercevoir Lune. Avez-vous déjà vu la Lune ? (son chef lui fit signe que non). C'est un spectacle magnifique, surtout quand elle est pleine. On devrait encore la voir ce soir, du moins en début de nuit. Et comme avant-hier, c'était la pleine lune, on m'a convié au spectacle et j'ai tout de suite compris. Toutes les pièces du puzzle se sont emboîtées d'un coup. Notez que Karabuz, Gordial et le technicien n'étaient toujours pas convaincus et qu'il a fallu pour cela la confirmation du notaire. En gros, j'ai compris grâce à la conjugaison de deux hasards : un mensonge inutile et le privilège d'être l'un des rares habitants de la Cité de New-York à être capable de reconnaître la Lune !

– Intéressant, dit Larsen. De notre côté, nous avons les mêmes doutes que vous. Pas par rapport à vos histoires d'heures, mais au sujet des Portes et de leur utilisation. Il m'a été facile d'entrer en contact avec les experts de ces choses-là et ils ont été catégoriques : l'utilisation de nos Portes inter-Cités est impensable entre deux planètes. La théorie le permet, la technologie aussi, mais utiliser des Portes de type terrestre comme celles dont les Cités sont équipées, ce n'est pas envisageable. Donc on soupçonnait le mensonge depuis qu'il est question de Portes. Mais nous

n'avons pas poussé le raisonnement assez loin : avec le recul, je me dis que si la Porte d'arrivée ne peut pas être sur une autre planète, c'est qu'elle est nécessairement sur Terre. Je ne crois pas qu'une Porte puisse vous dématérialiser et vous expédier dans le néant, encore que nous l'avons imaginé un instant. Et puis, vous ne le saviez pas, mais nous avons rapidement enquêté sur le notaire et découvert que c'était un escroc international. Il est originaire de la Cité de Paris et semble avoir beaucoup voyagé dans sa vie. C'est sans doute à force d'avoir l'occasion d'utiliser les Portes en allant d'une Cité à l'autre qu'il en est venu à développer son idée.

– Il vient de la Cité de Paris ? Ah, fit Merak, je comprend mieux pourquoi il a un accent incroyable. Et pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

– J'ai préféré que vous laisser conduire votre enquête avec vos idées, à votre façon et à votre rythme. Il aurait toujours été temps de vous l'apprendre si vous vous étiez retrouvé bloqué dans vos recherches. Mais vous le dire tout de suite aurait pu vous influencer et vous aurait empêché de poursuivre vos propres pistes.

– C'est logique, dit Merak qui ajouta en changeant de ton : maintenant, il y a une autre chose dont il faut que je vous informe : je me suis rendu à l'entrée de la Cité d'Auckland qui se trouve tout près d'ici. C'est normal puisque la Porte d'arrivée où nous nous trouvons, c'était la Porte qu'utilisait leur Cité. Elle se trouve donc dans le prolongement de leurs bâtiments. Pour une raison que j'ignore, le notaire a découvert un jour son existence, sans doute à l'occasion d'un passage Melburn. Il a alors appris ou compris qu'elle n'était pas utilisée et a trouvé le moyen de la racheter à la Cité d'Auckland.

– Oui, dit Larsen, tout comme il a racheté la Porte qu'ils utilisent à New-York à une société qui exportait du petit matériel mécanique et qui ne s'en servait plus. De Lasserger possède donc deux Portes qu'il utilise à titre privé pour son petit business. C'est certainement très original.

– Vous verrez en sortant que dans le prolongement des locaux où nous sommes, il y a d'immenses bâtiments construits en béton et qui ont l'air plus vieux que les installations actuelles. Comme il est impossible qu'ils aient été construits par ceux qui ont soi-disant découvert Atlantica, j'avais le choix entre une Cité terrestre et une civilisation extraterrestre ! Je suis donc allé voir. J'ai trouvé l'accès, ce qui m'a donné l'occasion de converser avec des gardiens. C'est ainsi qu'ils m'ont appris que nous étions sur Terre, dans le Pacifique, comme je l'ai écrit sur le papier que j'ai

joint à mon courrier. Et ce sont eux qui m'ont parlé de Melburn parce que c'est la seule destination programmée de la Porte d'Auckland, et qu'à moins de le savoir, il faut faire défiler toute la liste des Cités pour tomber par hasard sur la seule qui fonctionne. Le technicien n'a pas fait l'exercice jusqu'au bout. Il ignorait le nom de Melburn et voyant que les Cités qu'il connaissait, notamment New-York Central et Chica ne marchaient pas, pas plus que quelques autres prises au hasard, il en a conclu que la Porte avait été délibérément bloquée en mode réception.

– Bon, reprit Bulut Larsen. Je l'ai pris pour une information sans bien comprendre comment vous l'aviez découvert. Le reste a été facile. Pour la police de la Cité de New-York, ce n'est pas compliqué de prendre contact avec les autorités des autres Cités. Nous avons donc enquêté : Chica nous a confirmé qu'ils sont régulièrement en contact avec plusieurs Cités plus à l'est et au sud, et notamment Elleye qu'on appelle Los Angeles, ou plutôt l'inverse. Les autorités d'Elleye nous ont indiqué qu'il y a une sorte de ligue des Cités de la bordure Pacifique, avec des liens réguliers, notamment Melburn qui est l'une des Cités d'un continent immense appelé Australia mais qui est quasiment vide. Et Melburn est le centre régional, avec quelques Cités proches et Auckland qui est sur une île de taille moyenne un peu plus à l'est. J'ai appris ainsi que Auckland était une sorte de cul-de-sac, qu'elle était la seule Cité de l'île qui autrefois abritait d'autres grandes villes. Une série de séismes a regroupé la population dans la Cité actuelle. Pour des raisons politiques que j'ignore, les rapports entre les Cités d'Auckland et de Melburn sont tendus, parce que les gens d'ici semblent avoir un goût marqué pour leur isolement. Ils ont donc progressivement cessé d'utiliser les Portes.

– Je suppose que quand il l'a appris, une fois à Melburn, le notaire a fait la proposition de racheter la Porte, en expliquant qu'il allait l'exploiter à l'Extérieur. Les autorités d'Auckland ont dit qu'elles n'y voyaient pas d'inconvénients, mais qu'ils mureraient les locaux de la Porte pour bien les séparer de leur Cité, et qu'ils ne tenaient pas à avoir de contacts avec les exploitants à qui ils vendaient la Porte.

– Donc, conclut Larsen, nous sommes en présence d'un malin qui a eu une idée intéressante et a inventé un beau conte de fées dans le but de soutirer un maximum d'argent à des gens qui croyaient partir pour le paradis dans un voyage sans retour.

– Il est sûr que si le discours commercial d'Atlantica avait été « Vendez tout pour vous établir dans le Pacifique, à l'Extérieur d'une Cité qui ne veut voir

personne », je doute que tant de personnes aient renoncé définitivement à leur emploi, leur logement et versé toutes leurs économies.

– L'escroquerie ne fait pas de doute en effet, dit Larsen.

– Donc, nous rentrons ? demanda Merak.

– Laissez-nous quand même découvrir l'endroit, dit le Haut Capitaine. Je ne dis pas que la perspective de me retrouver pour la première fois de ma vie à l'Extérieur ne me fait pas un peu frissonner, de même que tous les collègues, mais nous aussi nous avons vu les publicités et c'est tentant de regarder de plus près !

25

Merak Ediyor et Bulut Larsen sortirent rejoindre le petit groupe qui s'était éloigné en direction de la colline selon le rituel d'arrivée bien établi qui consistait à conduire les nouveaux arrivants à la découverte du plus beau point de vue du complexe Atlantica. En pressant le pas, ils les rejoignirent suffisamment tôt pour être en mesure de profiter également du panorama exceptionnel qui s'offrait à leur vue. Les policiers ne semblaient pas trop effarouchés ni perturbés par leur première expérience de l'Extérieur, du moins pas davantage que les colons habituels, volontaires pour cela toutefois. Car le plus perturbant, ce n'était pas que le fait d'être à l'Extérieur. C'était l'air libre, la vue qui portait à des dizaines de kilomètres, l'océan, les collines, les forêts. Le petit groupe profita un long moment de cette première découverte ; la brise légère et l'ensoleillement modéré rendaient les conditions idéales.

En rebroussant chemin pour regagner le village, Bulut Larsen se rapprocha de Merak et l'entraîna un peu à part. Le souci dont il souhaitait l'entretenir était de maintenir le notaire dans un certain isolement relationnel, tâche malaisée au demeurant car tous ses employés, qui semblaient avoir été mis au courant les uns après les autres avec une rapidité stupéfiante, cherchaient à se rapprocher de lui et lui demander des confirmations et des explications. Les policiers durent hausser le ton et expliquer aux principaux responsables que pour les besoins de l'enquête, il n'était pas souhaitable que le notaire ait l'occasion de s'entretenir avec les employés de la société Atlantica. En revanche, les quelques jours de vacances qui s'annonçaient pour les policiers seraient sans doute autant de jours d'interrogatoires

pour le notaire, et occasionnellement pour certains employés dont il était essentiel de recueillir les dépositions puisqu'ils n'était pas prévu qu'ils puissent retourner à New-York.

Les nouveaux arrivants purent découvrir également l'attrait du restaurant, appréciant plus ou moins l'originalité gastronomique qui leur était proposée, certains se montrant plus réceptifs que d'autres aux aventures culinaires. Installés autour d'une grande table rectangulaire faite pour douze personnes, dressée délibérément à l'écart des autres, Merak et le Haut Capitaine Bulut Larsen encadraient le notaire. Ils étaient flanqués des six autres policiers et avaient face à eux Karabuz, Gordial et le technicien. Il avait été convenu qu'à l'occasion du repas, il serait possible de parler de la vie sur Atlantica mais en aucune façon des éléments qui touchait à l'objet de l'enquête. Merak ne put s'empêcher de remarquer qu'une agitation inaccoutumée régnait cette fois dans le restaurant, que différentes personnes passaient de table en table pour conduire de courts conciliabules, que des petits groupes se formaient puis se séparaient. Bien entendu, tous les regards étaient braqués sur eux, traduisant plutôt un sentiment d'inquiétude que d'agressivité.

Ils étaient sur le point de se lever pour explorer le sympathique petit buffet des desserts et se renseigner sur la possibilité de prendre un café quand un des groupes se détacha des autres convives et se dirigea lentement vers eux. Ils les regardèrent approcher en essayant de jauger la bande de costauds qui s'avavançait. L'un des hommes saisit au passage deux chaises vides, deux autres en firent autant, et vinrent s'installer près de l'extrémité de la table occupée par les policiers et le notaire. Ils semblaient exprimer par leur attitude le désir d'avoir une conversation longue et sérieuse. Avant de s'asseoir, l'un des hommes, un grand roux à l'air affable s'approcha de Merak et s'adressa directement à lui.

– Bonjour, vous êtes ici depuis deux jours et nous n'avons toujours pas été présentés. Je suis Philip Armut, maire de ce village. Nous vous observons depuis votre arrivée. Nous avons appris que vous n'étiez pas un immigrant mais que vous apparteniez à la police de la Cité de New-York. Est-ce la vérité ?

– C'est exact, répondit Merak, et près de moi, vous avez mon chef et six de mes collègues. Que voulez-vous ?

– Moi et mes collègues, dit-il en reprenant le même mot que Merak, nous tenons à vous indiquer clairement un point qui pourrait vous avoir échappé : il y a

ici deux sortes de personnes. Celles qui sont liées à la compagnie, société ou Consortium Atlantica comme vous voulez l'appeler, et il y a les immigrants ou colons, ou tout ce que vous voulez. Les deux groupes sont très imbriqués parce que Atlantica réalise un certain nombre de prestations pour les arrivants, à commencer par ce restaurant communautaire qui est en quelque sorte le point central du complexe.

– À commencer plutôt par vos logements, corrigea Merak.

– Non. Nos logements, c'est contractuel. Lors des démarches qu'il a fallu faire, nous avons tous vu avec ce monsieur (il désigna le notaire du doigt) qu'en fonction de nos apports, un logement nous serait attribué une fois arrivé ici.

– Et cela a été respecté, dit le notaire.

– Taisez-vous ! dit Bulut Larsen d'un ton ferme. Monsieur, reprit-il en s'adressant à l'arrivant, nous sommes dans une enquête policière relative à une vaste escroquerie. Nous ne pouvons pas discuter de ces choses au risque de perturber notre enquête.

– Je me fiche totalement de votre enquête, répondit Philip Armut sur le même ton. Vos relations avec le notaire et la compagnie ne nous intéressent pas. Nous, ce que nous voulons, c'est que cela n'ait pas d'effet sur notre vie quotidienne. Je disais donc que nos logements relèvent de nos contrats, mais nous avons des rapports avec la compagnie qui vont au-delà de ce qui a été formellement signé, et qui impactent notre vie quotidienne de manière très significative.

– Que voulez-vous dire, demanda Merak, à quoi pensez-vous par exemple ?

– Hé bien justement, commençons par ce restaurant. C'est une facilité qui nous est offerte. Rien n'est dit dans nos contrats à propos de la vie que nous mènerions sur place. Rares sont les immigrants qui ont demandé s'il y avait des denrées alimentaires ou de l'eau sur cette... planète, ajouta-t-il. Dans nos logements, il y a du papier toilette que nous pouvons retirer au magasin du restaurant. Ce n'est pas dans nos contrats. À part brouter l'herbe des champs, je ne vois pas ce que nous mangerions s'il n'y avait pas l'unité de production de levures installée par Atlantica ou le pain fabriqué à partir de la farine livrée régulièrement lors des transferts. Le sucre, le café, le thé, le lait et la plus grande partie des denrées qui sont servies gratuitement et à volonté dans ce restaurant nous sont fournies par la compagnie. Le cuisinier lui-même est un employé d'Atlantica. Personne ne s'est intéressé à cet

aspect des choses tant il nous est naturel dans les Cités d'utiliser les Restaurants et les Toilettes.

– Je ne vois pas où vous voulez en venir, dit Bulut Larsen. Soyez plus clair.

– On ne peut pas être plus clair : ce village ou cette Cité en Extérieur, appelez cela comme vous voulez, dépend entièrement de pratiques qui sont logiques mais qui ne font pas partie du contrat que nous avons signé. Atlantica s'engageait à assurer notre transport et notre logement, or s'en tenir là est impossible ! Une fois arrivés et installés dans nos maisons, nous n'avons aucun moyen de subsistance si ce n'est au travers des prestations qu'Atlantica nous fournit gratuitement.

Le notaire leva doucement la main et regarda Bulut Larsen pour demander la parole. Bulut Larsen interrogea du regard Merak Ediyor qui fit oui de la tête. C'était normal de le laisser parler : il était bien le seul à pouvoir répondre.

– Monsieur, vous avez dit que nous assurons ces prestations gratuitement. C'est inexact. Il est évident pour nous que dans la prestation proposée, il y a le fait que vous devez vivre une fois arrivés sur place. Nous avons encaissé à la fois vos droits et votre épargne. Notre ordinateur ne s'est pas contenté de calculer quel type de logement il convenait de vous attribuer. Outre les réservations et le calendrier, il gère aussi en permanence le nombre de personnes que vous êtes, calcule vos besoins en denrées alimentaires, en matériel d'entretien, en équipement des maisons car il peut y avoir des pannes etc. Mais bien évidemment, les contrats étant individuels, le fait qu'il y ait des prestations collectives n'y figurait pas. Dans les Cités, vous avez des droits d'accès à des Restaurants et à des Toilettes. Il est évident qu'il doit en être de même ici.

– Mais pourquoi cela n'a-t-il pas été indiqué sur les contrats ? demanda Merak.

– Parce que cela allait de soi et que nous ne souhaitons pas évoquer les points de ressemblance avec la vie des Cités. Mais pour nous, il est évident que la prestation fournie par Atlantica ne se limite pas à assurer le transfert, à fournir un logement aux arrivants et les laisser ensuite mourir de faim.

Le maire reprit la parole. Il semblait bien décidé à se faire comprendre.

– Bon. C'est dit, mais ça ne m'apprend pas grand-chose. Alors je vais être encore plus clair : vous faites ce que vous voulez avec votre saloperie d'enquête et votre soi-disant escroquerie, mais vous ne mettez pas notre village en péril ! Il y a plusieurs centaines de personnes ici. Des gens qui ont tout quitté, qui ont tout

vendu, qui n'ont plus aucun endroit où aller, qui sont coincées ici, et qui pour la plupart se croient encore sur une autre planète. Quand elle apprendront qu'elle sont sur Terre, la seule chose qu'elle auront en tête, c'est la crainte qu'on les chasse d'ici et qu'on les réintègre dans leur Cité dans je ne sais quelles conditions. Donc vous faites ce que vous voulez de votre notaire ou des gens d'Atlantica, mais vous ne nous bousillez pas notre village et notre vie ! Est-ce que maintenant c'est bien clair ?

Merak et Bulut Larsen se regardèrent. Le visage du notaire était totalement inexpressif.

– La Justice... commença Larsen avant d'être immédiatement coupé.

– On se fout pas mal de ce que la Justice a à dire. Il y a l'existence de plusieurs centaines de personnes qui est en jeu ici. Personne ici n'a la moindre envie de revenir en arrière. Je ne sais pas si vous ou vos juges à New-York sont capables de prendre cela en compte !

– Mais quand même, intervint Merak, on vous a menti, on vous a fait croire que vous alliez sur une autre planète, on vous a fait croire qu'il était impossible d'en revenir, on vous a piqué au passage toutes vos économies.

– On ne m'a rien piqué du tout, s'écria le maire, ni à moi ni à personne d'autre. Nous avons payé volontairement pour une autre vie avec une petite maison et un jardin, dans un lieu libre et à l'air libre. Je me fiche pas mal d'être à l'autre bout du monde plutôt que sur un autre monde. Pour moi, c'est pareil. Atlantica s'est engagé à nous y conduire et l'a fait, à nous y loger et l'a fait. Et en plus, il y a ça. (d'un geste de la main il désigna l'ensemble des installations du restaurant). Donc vous faites tout ce que vous devez croire devoir faire vis-à-vis de la justice, mais en aucun cas nous ne remettons tout cela en cause !

Ses collègues opinèrent du chef et manifestèrent leur approbation par un joyeux brouhaha et de grands gestes.

– La loi... dit Larsen de moins en moins convaincu...

– La loi s'arrête là où il y a nécessité, dit le maire. Il est hors de question qu'il se décide à New-York que notre petite aventure est terminée, rien que parce qu'un article de je ne sais quel code dit qu'il est interdit de faire croire aux gens qu'ils sont sur Atlantica alors qu'ils sont dans le Pacifique. Si j'ai bien compris, ajouta-t-

il. D'ailleurs, ce que nous venons d'apprendre, à savoir que nous pourrions éventuellement retourner d'où nous venons n'est pour nous qu'une bonne nouvelle.

Les policiers étaient désormais sur la défensive. Les événements ne tournaient pas comme ils le souhaitaient. Et ce que disait le maire se tenait. Philip Armut insista.

– Je ne vois pas comment vous allez rendre compte aux juges de la Cité de New-York de ce qui se passe ici. Il n'est pas question que vous puissiez tous rentrer, nous laisser pendant plusieurs semaines dans l'angoisse et nous apprendre un beau jour que tout ce petit monde est en prison, que l'entreprise est liquidée, que le projet Atlantica est abandonné et que nous rentrons tous. Ou bien que nous restons tous, mais en nous débrouillant pour survivre par nos propres moyens.

– Il n'est pas question non plus qu'un escroc puisse jouir d'une fortune considérable accumulée sur le dos de plusieurs centaines de personnes qui ont été trompées. Après tout, vous auriez pu obtenir la même prestation sans sacrifier vos économies, par exemple, dit Merak.

– Mais puisqu'on vous dit que nos économies, nous les avons données volontairement pour des prestations que nous avons obtenues et sur lesquelles nous ne voulons pas revenir ! dit le maire. Vous nous dites qu'il y a escroquerie ? Pour qu'il y ait escroquerie, il faut qu'il y ait des victimes de l'escroquerie ! Qui sont les victimes ? Moi, je n'ai pas à me plaindre. Sauf de votre présence !

– Pouvez-vous dire que vous représentez les habitants ? demanda Larsen.

– Notre village n'existe que depuis six mois et je fais partie des premiers arrivants. Si je peux me désigner comme « maire » de ce village, ce n'est pas parce qu'il y a eu des élections et que je les ai gagnées. C'est parce que depuis le début, avec quelques amis, je me dévoue pour ce village et avec un peu de charisme et d'autorité, et que mes concitoyens me suivent. Ils savent que je défends leurs intérêts. S'il ne le veulent plus, dès ce soir, cela s'arrête, mais pour l'instant, il y a une petite équipe qui s'occupe de tout et qui est autour de vous. Donc selon moi, il y a des choses à mettre en place et nous allons nous mettre d'accord avant que vous repartiez ! Et ce n'est pas avec un fouet neuronique que vous allez régler la question !

Les policiers avaient beau être huit et disposer d'une arme, ils n'en menaient désormais pas large face au petit groupe qui venait d'être rejoint par de nombreuses

autres personnes, qui semblaient toutes soutenir le point de vue du maire, sans toutefois adopter une attitude menaçante.

Ce fut le notaire qui prit l'initiative.

– Monsieur le maire, dit-il. Il n'est pas question ni pour moi, ni pour ces messieurs de la police de discuter sous la menace d'une foule, ni pour vous sous la menace d'un fouet neuronique. Je vous propose donc de vous asseoir à notre table, de faire partir vos collègues, mais aussi de faire venir divers responsables : celui du restaurant, celui des chantiers, ou toute personne dont la présence vous semblera nécessaire ou même simplement utile. Côté police, ajouta-t-il, peut-être pouvons-nous nous contenter de messieurs Ediyor et Larsen. Côté village, si vous souhaitez vous adjoindre un ou deux spécialistes, pourquoi pas. Et maintenant, sur ces bases, je vous propose de discuter.

Il se tourna vers Bulut Larsen et déclara avec une certaine prestance :

– Je serai votre prisonnier et resterai à votre disposition quand nous serons rentrés dans la Cité de New-York, dit-il. Mais pour l'instant, nous sommes sur Atlantica et nous discutons. Le discours était logique, le ton était ferme et les policiers cédèrent.

26

Ce n'était pas vraiment les vacances espérées. Tout l'après-midi, toute la soirée et la plus grande partie de la nuit furent consacrés à une grande discussion en forme de négociation tripartite. Tous les points de vue furent tout à tour exprimés : celui de la police, les intérêts des habitants, la situation et la responsabilité du notaire, le rôle actuel et le sort futur des salariés d'Atlantica. Le responsable du restaurant se partageait entre la négociation et les indispensables tournées de café.

L'aube s'annonçait et les participants aspiraient au repos, mais les différents points de la négociation semblaient bien avancés.

– Je vous propose de récapituler, dit Merak avec lassitude, reprenant ses notes.

Les participants avaient tous plusieurs feuillets devant eux et en faisaient inlassablement le tri. Les visages étaient fatigués, les traits tirés, mais on sentait que la perspective d'un consensus rassurait tout le monde. Merak reprit :

– Bon. Nous devons assurer la pérennité de cette petite colonie qui dépend encore en grande partie et sans doute pour longtemps de l'approvisionnement en provenance de la Cité de New-York. Nous allons donc proposer au juge la transaction suivante : premièrement, toutes les sommes issues de l'opération Atlantica qui sont actuellement entre les mains de la société Atlantica, si elle existe bien, ou de Maître de Lasserger seront reversées à une fondation Atlantica dont le but unique sera d'assurer le financement et l'approvisionnement des villages existants ou à créer. Deuxièmement, des techniciens seront chargés de modifier la Porte d'Atlantica de manière à lui permettre de fonctionner en émission vers la Porte de New-York. Trois : un avenant sera apporté aux contrats permettant à quiconque le demandera de pouvoir retourner dans la Cité de New-York moyennant le rachat de son logement, déduction faite des frais d'entretien assuré pendant le séjour, selon des modalités à discuter.

– Nous souhaitons aussi maîtriser le rythme des arrivées, dit le maire. Même si elles sont limitées à une vingtaine de personnes au maximum par transfert, il se produit un phénomène d'accumulation qui fait qu'une plus grande place doit être réservée au fret. De plus, nous en arrivons à un point où nous avons besoin de davantage de matériel et de matériaux pour la construction, ajouta-t-il.

– De quoi avez-vous besoin ? demanda Merak.

– Jusqu'à présent, nous avons beaucoup travaillé sur des constructions individuelles. Mais au point où nous sommes, il nous faut des équipements de type collectif, comme par exemple de quoi gérer les évacuations, l'acheminement ou le traitement de l'eau, c'est-à-dire des tuyaux, du ciment en quantité, des véhicules, une grue, des engins de chantier...

– Ce sont des volumes hors de proportion avec ce que peut gérer une Porte depuis la Cité de New-York, dit Larsen. Nous allons voir s'il est possible de demander à la Cité d'Auckland de bien vouloir vous les fournir.

– Il y a des limites à la croissance d'un village, ajouta le notaire. Je me suis rendu ici il y a six mois. Tout était à faire. À cette époque, j'ai noté quels pouvaient être les besoins des colons s'installant dans le village et nous avons programmé l'ordinateur pour réaliser des simulations dans ce sens. Mais il est nécessaire de contrôler périodiquement que tout se passe bien comme prévu. Je pensais envoyer quelqu'un tous les six mois pour faire le point sur les besoins. Le problème était de pouvoir rentrer discrètement. Désormais, je vois les choses de manière différente :

je constate qu'au fur et à mesure que les gens s'installent, ils grignotent sur la forêt et s'éloignent de la Porte. Le village principal arrive à ses limites physiques représentées par ce restaurant qui n'est pas extensible à l'infini. Nous avons envisagé des tranches plus luxueuses que nous avons appelées par les codes B, C et D qui sont situées dans des emplacements plus intéressants. Il s'avère que c'est un fiasco car nous nous éloignons ainsi du village central où se trouvent les commodités, et aussi de la Porte. Ce désavantage ne compense pas l'agrément supplémentaire fourni par le cadre. Et si nous raisonnons par tranches de construction, cela posera nécessairement la question du transport depuis la Porte. Il n'est pas possible d'imaginer qu'une même Porte qui a une capacité limitée puisse alimenter quatre villages dont trois éloignés, avec quatre restaurants pour quatre fois mille personnes. J'estime donc que dans un premier temps, il va être nécessaire de ralentir l'expérience et s'en tenir aux mille premiers arrivants, et on s'en rapproche. Ensuite, on fera du qualitatif et au compte gouttes.

– Oui, dit le maire. Aller plus vite va poser d'autres problèmes, notamment au niveau de la santé. Les habitants vont progressivement vieillir et si de surcroît, il sont plus nombreux, nous serons rapidement confrontés à d'autres difficultés.

– En gros, nous sommes tributaires des limites physiques de la Porte, ajouta le technicien. On pourrait l'exprimer de la manière suivante : dès que la population atteint un certain nombre, toutes les possibilités de transfert doivent être consacrées à l'importation de denrées et de matériel et il ne reste plus de place pour un seul passager. Le village atteint alors sa limite physique.

– J'en suis conscient, dit le notaire. C'est ce qui ressortait des calculs de l'ordinateur. C'est pourquoi nous avons cherché à promouvoir des tranches plus... lucrative, dit-il. Dans les tranches prévues, appelées B, C et D, qui sont plus proches de la mer ou du fleuve, le surcoût de la construction est bien moindre que les possibilités apportées par les candidats. Ce qui nous donnait de la souplesse pour les futurs besoin en ravitaillement.

– Vous plaidez en faveur de l'escroquerie, remarqua Bulut Larsen.

– Au contraire, répondit le notaire, vous noterez qu'à partir d'un certain moment, il y a moins de passagers et donc moins de rentrées, et que c'est à ce moment que les besoins en alimentation de la colonie sont maximum. Et à la limite, si je suis ce qu'a dit notre technicien, à partir d'un certain nombre de personnes dans le village, nous ne pouvons plus envoyer personne. Il n'y a donc

plus de rentrées d'argent pour nous et en revanche, nous devons transférer des denrées à jet continu jour après jour. Je peux le représenter par deux courbes sur cette feuille : à un moment, les courbes se croisent et le coût d'entretien devient supérieur aux apports nouveaux. Il faut alors commencer à grignoter les réserves au risque qu'il n'y en ait plus un jour.

– Nous avons bien l'intention d'être de moins en moins dépendants de vos livraisons, dit le maire. Dans les premiers transports, j'ai vu quelques poules et un coq. Aujourd'hui, il doit y avoir plusieurs élevages de volailles qui fournissent tout à la fois des œufs et de la viande. Et en explorant les environs, nous avons repéré des troupeaux de petits d'herbivores en grandes quantités. Ils ne semblent pas agressifs. Ils ressemblent à de grosses boules laineuses et passent leur temps à brouter. J'ai envoyé une équipe pour essayer d'en capturer quelques-uns. Nous verrons bien s'ils sont comestibles.

– Je me demande quand même d'où vient cette idée qu'il y a du danger à vivre en Extérieur, dit Merak. Vu d'ici, et à la lumière de ma courte expérience, la situation de la Cité d'Auckland me paraît invraisemblable.

– C'est que nous nous trouvons dans la partie sud de la Terre, dit le notaire. C'est la partie la moins peuplée et les océans y sont majoritaires. À l'origine, la plus grande partie de la population habitait au nord. Les raisons qui ont poussé les humains à progressivement s'enterrer sont plus fortes dans cette partie nord. Il semble que le régime des vents ait épargné le sud. De là à comprendre pourquoi ils se sont enterrés aussi, cela relève des historiens. J'ai eu l'idée d'acheter la Porte d'Auckland le jour où un officiel m'a indiqué qu'ils ne s'en servaient jamais et que j'étais le premier arrivant depuis des années. Comme cette Porte était tout-à-fait excentrée par rapport à la Cité et donnait quasiment sur l'Extérieur, je suis allé voir à quoi ressemblaient les environs et j'ai eu le déclic. Mais je ne suis pas sûr qu'on puisse installer un village de type Atlantica à proximité de la Porte de la Cité de Paris ou de celle de Londun.

– À quand remonte la dernière fois où quelqu'un s'est posé la question de savoir si on pouvait vivre en Extérieur ? se demanda Merak. Si cela se trouve, nous vivons sur des réflexes et des croyances qui ont des siècles et plus aucune pertinence.

Mais c'était un autre débat. Il était temps de se quitter et de dormir. Les négociations se terminèrent dans une certaine sérénité et chacun put se retirer en paix.

Épilogue

27

Un mois avait passé. Les policiers, Karabuz et le notaire avaient regagné la Cité de New-York directement depuis la Porte d'Atlantica (le nom était resté). Un message transféré comme précédemment avait demandé à une équipe de spécialistes des Portes de réaliser une intervention afin que la liaison Atlantica-New-York soit établie. Un seul homme vint, muni d'une simple boîte à outils. Son intervention prit moins de dix minutes. Il lui suffit par une manipulation de touches d'insérer dans la liste des Cités une ligne supplémentaire « New-York Atlantica » ainsi que des coordonnées. Par la même occasion, il installa le boîtier et l'écran d'holovision par lequel on pourrait désormais contacter les différentes Portes auxquelles on désirait avoir accès, car pour sélectionner une destination, il fallait effectivement être connu d'elle.

C'est pourquoi chaque ligne comportait le nom de la Porte, des coordonnées et un numéro d'appel. Le réparateur en profita pour valider également la Porte de New-York Central et celle de Chica. Il repartit dans l'heure et frissonna de dégoût quand il lui fut proposé de passer le reste de la journée sur place.

Les policiers repartirent le soir même, sans oublier d'emporter avec eux quelques denrées alimentaires exotiques. Karabuz les accompagnait tout en exprimant son désir de revenir s'installer prochainement. Quant au notaire, à peine arrivé, il rentra directement chez lui et mit rapidement fin à la campagne d'affichage.

Le contact officiel qui fut pris entre les autorités des Cités de New-York et d'Auckland permit au maire et à quelques-uns de ses adjoints de se rendre dans la Cité et de déposer la liste des besoins de la colonie. Dans les jours qui suivirent, plusieurs véhicules électriques quittèrent la Cité pour se rendre au village, chargés de tuyaux de toutes sortes, depuis des buses en ciment jusqu'à de simples tuyaux en plastique, mais aussi de ciment, de plâtre, de colles, peintures et autres enduits. Les habitants d'Atlantica ne surent jamais ce qui avait bien pu être donné en échange pour que la Cité d'Auckland se montre aussi coopérative. Il fut convenu qu'un

contact serait maintenu par holovision entre le village et la Cité, et que périodiquement, des matériaux seraient fournis à la colonie.

Le juge avait pour sa part ouvert une enquête pour des faits d'escroquerie, d'extorsion de fonds, de publicité mensongère et de tromperie. Dans ce cadre, il reçut trois documents. Le plus important était un protocole signé par les représentants de la colonie et la société Atlantica. Il prévoyait à titre transactionnel le transfert de tout l'actif de la société et de l'étude du notaire vers une fondation gérée paritairement, en échange de quoi les colons d'Atlantica renonçaient à toute poursuite à l'encontre du notaire ou de la compagnie, de même que les différents employés de la société Atlantica concernés par l'opération.

Le document le plus mince était le rapport d'enquête démontrant les anomalies et les divers mensonges qui avaient accompagné l'opération Atlantica. Il concluait par la difficulté à qualifier l'opération d'escroquerie car les contrats citaient le prestataire Atlantica en tant que société sans que jamais le mot « planète » ne soit écrit. En conséquence, les contrats pouvaient être considérés comme régulièrement exécutés. En revanche, il y avait bien eu tromperie au niveau de l'argument publicitaire et du discours tenu à propos des Portes, mais les signataires souhaitaient avant tout que les contrats soient confirmés et refusaient de se considérer comme plaignants. Quant à la question de la possibilité d'un retour, elle avait été résolue techniquement.

Enfin, le document de défense du notaire, plus circonstancié, détaillait l'historique de l'opération et une chronologie des dépenses engagées et à venir. Pour sa défense, le notaire plaidait en faveur de sa bonne foi et protestait de tout désir d'enrichissement personnel, qualifiant l'opération d'expérience et d'aventure humaine.

Le tribunal statua dans le mois qui suivit : les contrats signés par les colons furent confirmés et validés, moyennant l'ajout d'un avenant permettant leur éventuel retour. Les employés de la société Atlantica furent considérés comme sincères et mis hors de cause et leurs contrats de travail furent transférés à la fondation Atlantica.

Quant au notaire, il fut condamné pour publicité mensongère et tromperie à une lourde amende qui le contraignait à réaliser la plus grande partie de ses biens, mais également à un exil à vie... sur Atlantica.

Certains racontent qu'avant de se rendre définitivement sur Atlantica pour y effectuer sa peine d'exil, le notaire rédigea une lettre de remerciement au juge... mais que cette lettre ne fut remise en main propre au juge que le mois suivant, lors de sa propre arrivée sur Atlantica.

Une fois installé dans une luxueuse villa du complexe B, un lotissement proche du fleuve et avec vue panoramique sur l'océan, le notaire devint l'adjoint du responsable du restaurant et chargé de l'approvisionnement. Quant au juge, son voisin immédiat du complexe B, il fut élu maire adjoint de la colonie l'année suivante.

*

* *

Un an après ces événements, un repas de fête fut organisé. À cette occasion, on servit plusieurs de ces petits herbivores laineux qui avaient été repérés en grand nombre dans la région. Il furent servis rôtis, en méchoui, accompagnés de courgettes et d'aubergines de production locale.

On fêtait la première naissance d'une petite fille dans la colonie, et aussi l'arrivée récente d'un premier couple de colons en provenance de la Cité... d'Auckland.